

NOVA^{ET} VETERA

REVUE TRIMESTRIELLE



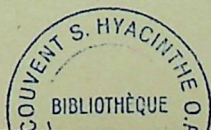
<i>Liminaire</i>	241
<i>Présentation, L'œuvre de Charles JOURNET (1891-1975)</i>	242

TEXTES

<i>Eclairer un mystère par un mystère</i>	259
<i>De l'inégale égalité des créatures</i>	277
<i>Le progrès de l'Eglise dans le temps</i>	287
<i>L'Eglise telle que la pense et la vit sainte Thérèse de Lisieux</i>	300
<i>Marie et l'Eglise</i>	309
<i>Source de vie et de pureté</i>	316
<i>C'est l'heure du Saint-Esprit</i>	317
<i>Conseils à l'ouverture d'une retraite</i>	318
<i>Le défi des totalitarismes</i>	320



L^e ANNÉE – N^o 4 – OCTOBRE – DÉCEMBRE 1975



Liminaire

De son vivant le Cardinal Journet s'est toujours opposé à ce qui pouvait ressembler à un hommage rendu à sa personne. Son humilité profonde se sentait comme blessée et ce qu'il convient d'appeler les « honneurs » le faisait réellement souffrir. C'est donc en esprit de fidélité que nous avons pensé que ce numéro, consacré à sa mémoire, au lieu de nous faire entendre des témoignages sur lui, devait nous permettre de lire (ou de relire) quelques-unes des plus belles pages de son œuvre.

Un choix de textes doit avant tout s'efforcer d'être représentatif. A cette fin nous avons essayé de tenir compte avant tout de deux critères. Le premier nous était fourni par l'inspiration et par les articulations majeures de l'œuvre, ainsi que par la place prépondérante qu'y occupent certains thèmes : le sens de l'intelligence faite pour connaître l'être, le regard de sagesse, la sainteté de l'Eglise, la Vierge Marie, la Messe, l'amitié des saints, le combat pour la vérité et pour la justice. Le second est tout pragmatique : dans la mesure du possible, mais sans y réussir tout à fait, nous avons évité de retranscrire des textes déjà publiés dans *Nova et Vetera* ou tirés des ouvrages principaux. En règle générale notre préférence s'est portée vers des pages d'accès moins aisé.

Certes, choisir c'est du coup inévitablement éliminer et il nous en a coûté d'écarter certains écrits. Notre seule crainte serait d'avoir trahi une intention qui est de reconnaissance et de piété. Puissent les pages qu'on va lire donner au lecteur le désir de se plonger dans une œuvre dont le Cardinal Garrone a pu écrire que « dans la production énorme et inégale de la théologie de notre temps » elle « restera debout sans que les remous de la pensée et des circonstances ne puissent l'emporter dans l'oubli. Ce théologien aura bien mérité de l'Eglise. »

L'œuvre de Charles Journet (1891-1975)

«Le meilleur moyen d'honorer Saint Thomas est de se pénétrer sans cesse de la Vérité qu'il a voulu servir et, autant qu'il est possible, de mettre en relief sa capacité d'accueillir les découvertes qu'avec les progrès des temps le génie humain sait réaliser.»

Cette phrase du Cardinal Journet que Paul VI cite dans sa très belle et importante lettre *Lumen Ecclesiae* sur saint Thomas d'Aquin ¹, exprime parfaitement l'intention et la physionomie d'une œuvre qui est donnée, en notre temps, comme une lumière à l'Eglise.

Comme il l'avait expressément désiré, le corps du Cardinal repose dans le petit cimetière de la Chartreuse de la Valsainte. Ce dernier dépouillement est en consonance avec toute une vie qui fut celle d'un vrai pauvre et d'un contemplatif et qui, en conséquence, comporte le minimum d'événements extérieurs. Rappelons donc simplement que Charles Journet, originaire de Meyrin, est né à Genève le 26 janvier 1891. Après ses études classiques, il entra au Séminaire de Fribourg, en 1913. Il fut ordonné prêtre le 15 juillet 1917. Il fut d'abord vicaire à Carouge, à Fribourg, et à Genève, dans cette paroisse du Sacré-Cœur qui était celle de son baptême. De 1924 à 1970, il fut professeur de dogme au Grand Séminaire de Fribourg. En 1926, il fonda avec l'abbé François Charrière, professeur avec lui au Séminaire et futur évêque du diocèse, la revue *Nova et Vetera*. Il fut nommé prélat par Pie XII en 1947. En 1961, l'Université de Fribourg et, un peu plus tard, l'Université saint Thomas à Rome, lui décernèrent le titre de Docteur *honoris causa*. Paul VI qui, depuis longtemps, l'honorait de son amitié, l'éleva au Cardinalat le 22 février 1965. C'est au titre de cardinal qu'il participa au Concile et qu'il fut appelé à collaborer aux travaux de plusieurs Congrégations romaines. Auparavant il avait déjà apporté son concours à la Commission préparatoire. En février de cette année il connut le premier d'une série d'accidents de santé dont chacun aggrava irrémédiablement son état. Le 15 avril, en fin de matinée, il entra dans la Lumière divine qu'il avait si ardemment désirée.

C'est dans un climat de solitude et de silence tout semblable à celui de la Chartreuse, que se développa, au prix d'un intense labeur, l'œuvre

¹ Cf. *Doc. Cath.*, 2 mars 1975, n° 1671, p. 214. La citation est tirée de la préface à l'ouvrage collectif, *Actualité de saint Thomas*, Paris-Bruxelles, 1973.

théologique, dont nous voudrions dans les pages qui suivent marquer, par quelques jalons, la genèse et indiquer l'architecture.

1. Le jeune théologien

Dans certains cercles de Suisse romande, surtout parmi nos frères protestants, l'image de l'abbé Journet qui, non sans déformation ni injustice, est demeurée est celle du fougueux et redoutable polémiste des débuts¹. Son premier livre, paru en 1925, *L'Esprit du protestantisme en Suisse* contient, en effet, un vigoureux procès des tendances du protestantisme libéral alors largement dominantes en terre romande. Mais déjà, commandant les formules tranchantes, on devine sans peine le regard aigu du théologien exigeant, ayant perçu qu'il y allait de la substance même du message chrétien. Charles Journet avait un tempérament de lutteur; du lutteur il avait le courage de mener un combat, quoi qu'il lui en pût coûter, dès que les intérêts majeurs de la vérité ou de la justice lui paraissaient être en jeu; il l'a prouvé jusqu'au bout. Ajoutons qu'à la fin de sa vie, il se reprochait les manques de charité à l'égard des personnes qu'il aurait pu commettre dans ses premiers ouvrages. Il pensait notamment à *l'Union des Eglises et le christianisme pratique* (1927), consacré à la conférence de Stockholm².

Nous avons dit que derrière les phrases percutantes – frappées souvent avec quel talent! – perceait la rigueur du théologien. Il y avait davantage encore: c'est dans une âme de contemplatif et d'apôtre, d'amoureux de Celui qui est la Vérité, que le critique puisait son inspiration et sa force. Lisons cette page qui est datée d'avril 1924:

« Regarde maintenant, disait Jésus à sainte Catherine de Sienne, la barque de ton père Dominique, mon fils bien-aimé, et vois avec quel ordre parfait tout y est déposé. Il a voulu que ses frères n'eussent point d'autres pensées que mon honneur et le salut des âmes, par la lumière de la science. C'est cette lumière dont il a voulu faire l'objet principal de son ordre. Il n'a pas renoncé pour autant à la vraie pauvreté volontaire. Mais comme objet propre et plus spécial de sa religion, il avait choisi cette lumière de la science pour extirper les erreurs qui s'étaient élevées de son temps. Son office fut celui du Verbe, mon Fils unique. Il apparut au monde comme un apôtre, tant étaient puissants la vérité et l'éclat avec lesquels il semait ma parole, dissipait les ténèbres et

¹ Significatif à cet égard est le chapitre, auquel d'ailleurs ne fait pas défaut un sentiment de sympathie, qu'Alfred BERCHTOLD consacre à *Charles Journet et Nova et Vetera* dans son beau livre *La Suisse romande au cap du XX^e siècle, portrait littéraire et moral*, Payot, Lausanne, 1963, pp. 594-601. L'auteur note, il est vrai (p. 601, n. b). « Nous n'avons montré le théologien proprement dit que de loin, et de profil. » Et ceci encore: « Son œuvre apologétique et de direction d'âmes ne le cède en rien à celle de l'abbé Carry; son influence sur la vie spirituelle et culturelle des cantons romands a été considérable. » Précisément, tous ces traits concourent à l'unité de cette personnalité de premier plan!

² L'ouvrage avait heurté W. A. Visser't Hooft. Cf. *Le temps du rassemblement, Mémoires*, Le Seuil, Paris, 1975, p. 92.

répandait la lumière. Il fut lui-même une lumière que je donnai au monde, par l'intermédiaire de Marie: sa mission, dans le corps mystique de la Sainte Eglise, fut d'extirper les hérésies.»

Notre époque a désappris le respect de la lumière. Les vents épais de l'insanité se sont appesantis sur les intelligences pour les asphyxier. Soyons pratiques! recommande-t-on sans cesse. Et l'on ne songe pas que les plus pratiques (et les plus sportifs) des êtres sont les animaux.

Toutes les croyances sont équivalentes, il suffit d'être sincère! On le dit de tous côtés. On estime aujourd'hui qu'il y a présomption à se déclarer dans la vérité, mais il n'y en a aucune à se déclarer dans la sincérité. Et l'on oublie que nos idées sur la sincérité seront elles-mêmes passées au crible, et que notre vie sera jugée vraie ou fausse, sincère ou menteuse, selon son accord ou son désaccord avec les règles éternelles.

Peu importe ce que l'on pense de Dieu, répète-t-on après Rousseau, pourvu qu'on serve Dieu dans la simplicité de son cœur! Et l'on ne veut plus savoir que l'amour est dirigé par la connaissance et que celui qui erre au sujet de Dieu ne peut ni aimer Dieu ni le désirer comme fin.

Même lorsqu'elle est exempte de culpabilité, l'erreur est un mal aux conséquences incommensurables. Elle accumule de lourds et funestes héritages de ténèbres, sous le poids desquels pourront ployer des générations innombrables, et que la bonne volonté trop faible hélas de milliers d'âmes ne réussira point à soulever.

*

Heureuses les âmes à qui il a été donné de savoir le prix de la lumière; heureuse la génération de ceux qui cherchent par-dessus tout la face de Dieu!

La mort du Christ en croix n'eût été qu'un acte tragique de plus dans les annales du monde, qu'un peu de sang et de larmes; elle fût demeurée à jamais incapable de nourrir la contemplation mystique des Saints, s'ils n'avaient vu à travers ces pauvres choses humaines, membres cloués, plaies, épines, agonie, tout le resplendissement de la lumière du Verbe, toute la majesté de la paix infinie, descendant en une fois sur le monde.

Il semble, depuis ce moment, que Dieu ait aimé à cacher toujours une lumière sous une épreuve. Derrière chacune des croix de notre chemin, il a dissimulé quelque invisible splendeur. Il faudrait toujours savoir la discerner par la Foi. L'âme alors se tournerait vers la souffrance, semblable à Dante traversant le rideau de feu du Purgatoire pour entrer dans la clarté de Béatrice. Toute la douleur se convertirait en lumière.

La mort même, dont le sens terrible nous reste voilé jusqu'à l'instant unique où il se révélera pour chacun sur son lit d'agonie, se résorberait dans la victoire. Ni dans la Somme théologique, ni dans le Dialogue de la divine Miséricorde, il n'est possible de retrouver les secrètes mortifications de saint Thomas et de sa sœur sainte Catherine de Sienne. La souffrance y est intégralement élaborée en lumière.

En ce dimanche de Pise, où sainte Catherine toute tremblante, à genoux et les bras en croix, vit soudain venir contre son pauvre corps les rayons de sang de la stigmatisation, elle eut la pensée encore de pousser ce cri: «Seigneur, que la blessure ne paraisse pas!» Et aussitôt, avant de l'atteindre, les rayons devinrent blancs et éclatants. Elle reçut de Dieu la souffrance, mais ne rendit aux hommes que la lumière. Elle savait comment le sang se change en clarté, l'amertume en douceur, le drame épouvantable du Calvaire en pure lumière pour la vie des âmes.

*

Dans l'éditorial du premier numéro de *Nova et Vetera* (janvier-mars 1926) qui porte sa signature et qui a pour titre *Définitions*, je trouve les formules suivantes:

« (...) nous prétendons travailler non pas du dehors, mais du dedans, pour que grandisse l'être et diminue le mal. »

« Travailler du dedans, ce n'est pas principalement détruire, mais accomplir. Il faut certes détruire, se battre, non contre les personnes (elles sont rachetées par le sang de Jésus-Christ) mais contre les erreurs et le mal, même s'ils se présentent sous le patronage d'intentions généreuses. Ce n'est d'ailleurs pas un but : rien qu'un moyen de définir et d'affirmer le vrai. Mais il ne faut pas détruire injustement et inconsidérément. »

Un moyen de définir et d'affirmer le vrai : la critique dont nous venons de parler en est un, dont le jeune théologien use avec brio. Mais d'autres chemins auront peu à peu la préférence. Avant de nous arrêter aux grandes vues apportées par la sagesse mystique et théologique, il faut mentionner l'apologète. Ce n'est pas un hasard si Charles Journet aimait tant Pascal, auquel il devait consacrer un beau livre, *Vérité de Pascal, Essai sur la valeur apologétique des « Pensées »*, 1951.

Il était comme poussé intérieurement à communiquer la lumière dont se nourrissait sa contemplation et il avait un rare don pédagogique pour rendre claires les plus difficiles questions. Conscient des obstacles que la lumière rencontre dans les esprits, il était préoccupé d'en préparer les voies ¹. Tel est le grand sens de l'apologétique, si légèrement décriée aujourd'hui. Dans la *Conclusion du Pascal*, on trouve ces lignes révélatrices de son souci et de son attitude profonde :

« Tout ce qu'on peut dire de l'apologétique chrétienne tient en une vue très simple.

L'apologiste croit tout d'abord de certitude divine à l'existence d'une provocation adressée par le Dieu d'Amour à chaque homme venant en ce monde ; à une attaque de la Bonté et de la Liberté infinie dirigée contre le rempart odieux derrière lequel chaque homme essaie d'abriter ses misères, ses lâchetés, ses ignorances ; à une révélation infiniment mystérieuse des hauteurs divines proposée à chaque homme dès son premier acte décisif de liberté, et plus tard à certains moments de sa vie, d'une manière plus ou moins obscure, plus ou moins ramassée et implicite, mais sans aucun doute puissante et dramatique : provocation, attaque, révélation reconnaissable comme divine en raison des signes de crédibilité plus ou moins extérieurs, plus ou moins manifestes, mais suffisants pour chacun, dont elle s'accompagne.

A mesure que cette révélation précise et déploie son mystère, elle précise et multiplie ses signes de crédibilité.

Et comme son mystère trouve sa suprême expression dans le mystère du Christ et dans le mystère de l'Eglise qui en est porteuse à travers les âges, les signes de crédibilité qui l'attestent trouvent leur expression la plus manifeste dans le miracle de la vie et des œuvres du Christ et dans le miracle de la vie et des œuvres de l'Eglise où il se répercute.

Dans la mesure où l'homme dit oui aux premières attaques que le souverain Amour dirige contre son égoïsme, ses étroitesse, ses ignorances, ses limites trop humaines ou simplement humaines – et il sait qu'il est attaqué par un plus grand que lui, qu'il est raisonnable de se laisser vaincre et déraisonnable de préférer sa finitude : dans cette mesure il sera capable d'entendre ensuite avec ravissement la révélation d'un Dieu qui a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point mais

Il faut signaler ici l'étude, parue en brochure, sur *La Naissance de la Foi*, 1951.

ait la vie éternelle – et les garanties rationnelles de la crédibilité de ce message lui paraîtront plus claires que le jour.

Dans la mesure au contraire où l'homme veut se défendre contre l'envahissement secret de l'Amour, la révélation d'un Dieu qui a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique lui devient un scandale et chacun des signes qui en attestent l'authenticité, une cause d'achoppement, qu'il lui faut réussir à écarter de sa route.»¹

*

Il existe une certaine ressemblance entre l'itinéraire intellectuel de Charles Journet et celui de François de Sales: à la lecture des *Controverses* qui eût prédit *L'Introduction à la Vie Dévote* et le *Traité de l'Amour de Dieu*? Mais rétrospectivement on saisit que le même feu de l'amour divin présent dès l'origine a suscité les premières comme les dernières œuvres. Je pensais à cela quand, ouvrant le petit livre *De la Bible catholique à la Bible protestante*, 1930, je tombai sur la dédicace que j'avais oubliée: «A François de Sales, au controversiste parfait qui sut divulguer, non vulgariser, la pure doctrine de l'Eglise du Christ-Dieu.» François de Sales est d'ailleurs cité tout au cours de l'écrit. Par rapport aux livres précédents, le ton a changé: la controverse, entendons par là le clair exposé des positions soutenues ici et là, avec un sens aigu de la hauteur de la doctrine catholique, a remplacé la polémique².

Le désir de «divulguer la pure doctrine de l'Eglise du Christ-Dieu»: telle est la source d'où procèdent démarches apologétiques et controverses. Mais le petit livre que nous venons de citer n'est pas important uniquement pour sa tonalité nouvelle. Il l'est encore par son thème auquel le théologien ne cessera de réfléchir et qu'il abordera à diverses reprises. Ecriture et Tradition, développement du dogme (à Fribourg, il avait suivi les cours du P. Marin-Sola qu'il considéra toujours comme un de ses maîtres) sont des sujets que traiteront *Esquisse du développement du dogme marial*, 1954, *L'Eglise et la Bible* (brochure), 1960, *Le Dogme, chemin de la foi*, 1963, *Le Message révélé, sa transmission, son développement, ses dépendances*, 1964, sans oublier, naturellement, *L'Introduction à la Théologie*, 1947.

¹ Le texte continue avec une citation de l'*Oraison funèbre d'Anne de Gonzague* et des paroles tirées du *Mystère de Jésus*, pour terminer ainsi:

«Au moment de mourir, quand Jésus m'adressera à moi aussi cette dernière parole, ô puissé-je encore lui répondre: «Vous le savez, Seigneur, je vous aime plus ardemment que je n'ai jamais aimé mes souillures.»

² En annexes, l'ouvrage contient deux petites études, publiées auparavant dans *Nova et Vetera*. La première est une présentation de ce «magnifique ouvrage» «tout irénique» de Mgr Besson, *L'Eglise et la Bible*; la seconde est

«destinée à signaler l'initiative limitée en étendue, mais saine et lucide, qui s'est produite récemment, à l'intérieur du protestantisme romand pour restituer à la Bible son grand sens surnaturel. Quel en sera l'aboutissement? Seul Dieu le sait. Ce qu'il faut dire, c'est qu'elle est à contre-sens de ce que nous jugeons être le courant spécifiquement protestant.»

2. La naissance de NOVA ET VETERA

Voici donc une cinquantaine d'années que sortait le premier numéro de *Nova et Vetera, Revue catholique pour la Suisse romande*. Deux professeurs du Grand Séminaire de Fribourg, François Charrière (le futur évêque)² et Charles Journet en assurent la direction. Revenons à l'éditorial *Définitions* déjà cité. En cinquante ans que de changements et de bouleversements! Le lancement d'une revue catholique dans ce pays est présenté comme une sortie du silence. Les catholiques étaient alors à l'écart de la vie culturelle et les préjugés ne manquaient pas. Si Charles Journet écrit, par exemple: «Etant catholiques *romains*, nous pensons être bons patriotes», c'est que le soupçon demeurait tenace. Parmi les «raisons humaines» qui poussent à l'entreprise il y a donc d'abord le désir «d'expliquer nos raisons d'être». Il faut aller au devant des «inquiétudes contemporaines», nouer une discussion qui peut devenir fructueuse, «ne serait-ce qu'en nous obligeant à approfondir et à mettre en meilleure valeur les richesses dont nous sommes les trop inconscients dépositaires».

Le diagnostic sur la situation spirituelle, culturelle et sociale? L'heure est décisive, pleine de péril. Les thèses les plus funestes «s'incarnent dans les faits avec une célérité et une violence prodigieuses».

«Les compromis s'évanouissent de jour en jour, les doctrines s'affrontent: malheur à ceux qui les atténuent ou les dissimulent, à ceux surtout qui n'en ont plus. Il faut savoir avec quelle résolution les jeunes choisissent aujourd'hui les extrêmes, le «socialisme» ou la réaction. Aussi bien est-ce à eux que nous nous adressons. Nous ne pensons pas changer l'esprit des «Maîtres». Nous ne voudrions qu'indiquer la route à ceux qui peuvent encore choisir.»

Amour de cette terre, amour des hommes, des institutions et des œuvres qu'ils ont créés: il s'agit de «travailler non plus du dehors mais du dedans».

«Critiquer et construire exigent de la clairvoyance. Nous nous réclamons de celle que donnent l'histoire, la raison, la foi; la foi intégrale que nous puiserons aux sources authentiques, c'est-à-dire l'Écriture proposée et expliquée dans les grands conciles de Nicée, d'Orange, de Trente, du Vatican, dans les documents pontificaux, et que nous essayons chaque jour de mieux connaître à l'école du Docteur dont le nom nous est cher, saint Thomas d'Aquin.»

Il n'est nullement question de «revenir au passé». L'art doit non se figer, mais «*changer* pour refléter la sensibilité des époques et des pays où il éclôt». Pédagogie, sociologie, politique n'ont pas non plus pour tâche de reproduire «les formes extérieures des institutions de jadis».

«Mais il ne nous suffit pas, non plus, qu'une chose ait rompu ses attaches profondes avec le passé pour qu'elle nous paraisse admirable (...) Nous ne serons ni rétrogrades, ni aventuriers.»

² Si je ne parle pas plus longuement de Mgr Charrière dans ces pages consacrées à l'œuvre de son ami, je tiens cependant à rappeler avec gratitude son apport essentiel à la revue.

Telle est la raison du titre choisi pour la revue: *Nova et Vetera*.

«Il s'agit pour nous, à chaque moment du temps, de découvrir les fils ténus et innombrables qui doivent unir, dans un monde bien fait, le passé, le présent et l'avenir. Il s'agit d'élever nos regards assez haut pour que se découvre la hiérarchie décroissante et délicate des valeurs spirituelles, capables d'ordonner, sous le signe de Dieu et de son Christ, les manifestations les plus nobles ou les plus humbles de la vie intellectuelle et affective, artistique et morale, individuelle et corporative, nationale et internationale, qu'elles soient d'hier, d'aujourd'hui ou de demain. Lorsqu'elles sont rangées sous ces valeurs spirituelles, les tentatives, les œuvres et les institutions des hommes, même si elles ne répondent qu'à l'utilité du moment, et ne satisfont qu'à un besoin passager, apparaissent comme habitées par une parcelle de la paix divine. Elles causent alors une impression d'ordre, de continuité, de stabilité. Elles sont à la fois connues et imprévues, familières et surprenantes, *anciennes ET nouvelles*. Dans leur transparence se jouent les rayons de la Beauté ancienne et jeune, *tam antiqua et tam nova*, dont s'émerveille saint Augustin (Conf. lib. X, cap. 27), et le scribe qui les explique ressemble au père de famille qui, aux jours solennels, tire de son coffre, pour la joie des siens, des parures attendues, mais toujours ravissantes, *anciennes mais nouvelles, Nova et Vetera* (Mt XIII, 52).»

Les symboles de la foi et la théologie ne sont pas choses d'art, ni la métaphysique «poésie». L'art qui a affaire aux choses sensibles, comme la vie technique, sociale ou politique, ne saurait immobiliser ce qui est par essence dans le temps. Mais il en va «bien autrement en mathématiques pures, en métaphysique, en théologie». Les conclusions du philosophe ou les données de la Révélation ne sauraient être confondues comme on le fait «trop commodément», avec «les vêtements passagers d'une donnée éternelle».

«Il ne s'agit plus ici, pour nous, en effet, de modeler, par un travail *extérieur*, des réalités sensibles et mouvantes. Il s'agit, par un acte *intérieur*, de modeler notre intelligence sur une réalité spirituelle et immuable. Il ne s'agit pas de *renouveler*, de *refaire* la vérité. La vérité ne se fait, ni ne se rajeunit. Elle se trouve, se comprend ou se croit, se communique sans se dégrader, et ensuite se développe. La loi fondamentale du monde intellectuel n'est pas *renouvellement*, mais actuation et contemplation pour l'intelligence, et *progrès* pour la doctrine; progrès c'est-à-dire accroissement intérieur, homogène et organique, du patrimoine spirituel. Le progrès intellectuel est la manifestation, par de nouveaux concepts, de ce que contenait déjà, mais implicitement, un premier concept. Il y a *progrès* quand on passe de la définition du triangle à la connaissance de ses propriétés, de l'immutabilité divine à la connaissance de l'éternité, de la spiritualité de l'âme à la connaissance de son incorruptibilité. Mais il n'y a pas ombre de *renouvellement*, de *transposition*, d'*adaptation*. Cette loi fondamentale de la vie intellectuelle, si familière à l'Eglise, si nettement présente à saint Thomas, le protestantisme libéral et le modernisme sont encore loin de la pénétrer. L'une de ses très mystérieuses applications nous fait comprendre en quel sens les erreurs de nos adversaires – de nos adversaires intelligents et de bonne foi – nous sont profitables; leurs erreurs, qui viennent fréquemment de ce qu'ils ignorent l'une ou l'autre des vérités catholiques, que nous avons pu négliger d'explicitier, ou même simplement de vivre et de rappeler, nous empêchent de nous endormir, *oportet haereses esse*.»

Si le succès des erreurs est pour une large part, imputable aux défaillances et négligences des catholiques, il faut cependant voir plus loin :

« Image créée de l'Être incréé qui identifie en soi des perfections apparemment contradictoires : liberté et immutabilité, justice et miséricorde, l'Eglise réconcilie en son cœur des activités qui semblent antinomiques à beaucoup. »

Combien dès lors il est difficile d'exprimer ensemble tous les aspects de cette richesse !¹

Tel est l'idéal, tel est le regard que l'on entend porter sur le monde. La revue s'intéressera à des « questions multiples ». « Si la lumière que nous aimons est très haute, elle peut éclairer très loin. » Aussi bien s'occupera-t-on « des problèmes de religion et de philosophie, de morale et de pédagogie, de droit, de sociologie et de science politique ». On recherchera la variété et la diversité, celle qui résulte des goûts et des tempéraments et aussi « celle qui a sa source dans l'incertitude et les tâtonnements » :

« Si nous sommes fixés, grâce aux données de la foi, de la philosophie, de l'histoire, sur les questions essentielles et toutes premières, les obscurités et les hésitations ne nous feront, ailleurs, pas défaut. Nous pourrons donc procéder par essais, nous reprendre, nous corriger. »

Il faut mentionner spécialement le souci pour les lettres et les arts, auxquels une place importante est réservée. Les premiers fascicules de *Nova et Vetera* reproduisaient des œuvres d'art de la Suisse romande et l'on sait le rôle décisif que l'abbé Journet et la revue ont joué pour le renouveau de l'art sacré dans ce pays.

Les lettres et les arts

« représentent la Beauté qui est – saint Augustin, le Moyen Age et Bossuet l'oubliaient moins que nous –, l'un des noms de notre Dieu. En même temps, ils tiennent les chemins qui font accéder bien des hommes au monde de l'esprit. »

On sait, par ailleurs, quelle résonance les choses de l'art trouvaient dans son âme : qu'il suffise d'évoquer tel commentaire d'un tableau ou d'un portail de Chartres, telle citation de poète qui lui venait comme spontanément sur les lèvres ; devant un paysage, un monument, on le voyait vibrer d'une vibration intensément intériorisée. Et faut-il rappeler le lyrisme de certaines de ses pages ? S'il s'est montré parfois sévère pour des productions liturgiques récentes, ce n'est pas, comme on l'a stupidement dit, par je ne sais quelle sympathie « intégriste », mais parce que son goût affiné percevait d'instinct les dégâts spirituels que provoquent ces médiocrités nauséuses.

*

¹ Sur la couverture de la revue un dessin en suggère l'ambition ; il figure « ces choses antinomiques, la croix et la lumière, qui furent pourtant, un jour, merveilleusement accordées dans la vérité tragique et consolatrice du mystère de la Rédemption ».

Transcrivons encore ces lignes :

« On sait maintenant pourquoi nous nous battons. C'est pour affirmer la vérité de la Trinité trois fois sainte, la divinité du Christ-Jésus, et sa Révélation intégrale, seule capable de sauver les valeurs naturelles et surnaturelles sans lesquelles le monde ne pourra désormais subsister. »

Le combat, il le mènera jusqu'à la fin. Si je me suis arrêté longuement à *Nova et Vetera*, c'est non seulement qu'une part importante de l'œuvre est constituée par les articles de la revue; c'est encore que celle-ci est révélatrice du style d'une pensée, comme des préoccupations auxquelles elle entend répondre et des défis qu'elle veut relever.

Ce qui frappe quand on considère ces cinquante années, c'est que l'aspect d'insertion en terre romande, sans nullement disparaître, s'est estompé au profit de l'aspect universel (dès le début il affichait ses « intentions » « catholiques, c'est-à-dire universelles »). Au déplacement d'accent plusieurs facteurs ont contribué. Et d'abord l'envergure de la personnalité du Cardinal Journet. Au lancement de la revue, il a 35 ans et c'est peu à peu que son génie théologique va se découvrir. Indissociable de cela est l'amitié – qui sera de toute une vie – qui le liera à Jacques Maritain; elle remonte à 1920, et depuis lors les deux amis ne cesseront d'échanger sur les problèmes les plus fondamentaux de l'Eglise et du monde. Ce sont ces problèmes qui allaient retenir l'attention par priorité dès avant l'étonnante série des éditoriaux publiés durant la dernière guerre. Simultanément le régionalisme culturel perdait de son poids relatif: l'emprise des *mass-media* n'a fait que précipiter une évolution déjà en cours; enfin l'exil socio-culturel des catholiques appartient de plus en plus au passé.

Les études, les chroniques, les comptes rendus, les éditoriaux échelonnés sur un demi-siècle restent ainsi les témoins privilégiés de la croissance, de la maturation et du déploiement d'une œuvre de très grandes dimensions.

*

3. Le théologien de l'Eglise

Il reste que de l'essentiel de cette œuvre nous n'avons jusqu'ici point encore parlé. En effet, Charles Journet fut avant tout un *théologien de l'Eglise*. La crise de l'Action Française avait poussé en 1927 Jacques Maritain à écrire *Primauté du spirituel. La juridiction de l'Eglise sur la Cité* (1931) reprend le problème du point de vue proprement théologique. Plus tard, l'argument sera repensé et on aboutira à des conclusions différentes. Mais, c'est, je crois, en 1932, que paraît le premier article consacré à l'Eglise elle-même.

Dès lors les études se succèdent à un rythme qui révèle une extraordinaire fécondité de la pensée et comme l'éclosion d'une grande intuition, dans des revues comme la *Revue Thomiste*, *La Vie Spirituelle*, les *Etudes carmélitaines* et naturellement *Nova et Vetera*. Je pense que Charles Journet a dû concevoir très tôt l'architecture organique de cette somme monumen-

tal que sera *L'Eglise du Verbe Incarné*. Paul VI, nous a-t-on assuré, avait l'ouvrage sur sa table lors des travaux conciliaires qui ont conduit à la constitution dogmatique sur l'Eglise et c'est un pionnier de l'ecclésiologie catholique qu'il avait entendu élever au cardinalat. A travers le Concile, en effet, plusieurs des grandes vues que le théologien avait mises en évidence sont devenues le bien de l'Eglise tout entière; d'autres attendent sans doute des développements et des consécutions futures¹. Saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, sainte Catherine de Sienne et saint Jean de la Croix, sont les Docteurs de l'Eglise auxquels l'œuvre est dédiée. Le Cardinal m'a un jour confié que c'est à sainte Catherine, ainsi qu'à Dante et au petit livre du P. Clérissac, *Le mystère de l'Eglise*, qu'il devait sa vocation de théologien de l'Eglise.

Ainsi *L'Eglise du Verbe Incarné* est conçu comme un vaste traité de l'Eglise. Sur les 4 tomes projetés, 3 ont paru. *L'Introduction* au 3^e volume, *Essai de théologie de l'histoire du salut*, 1969, nous avertit que nous avons là en fait une partie du quatrième livre. Il sera sans doute possible d'en publier une seconde partie à titre posthume. Le premier tome traitait de la *hiérarchie apostolique* (1941¹, 1952³), le second de la *structure interne* et de l'*unité catholique de l'Eglise* (1951¹, 1962²). Un troisième livre aurait traité de la sainteté de l'Eglise. Une *Théologie de l'Eglise* (1958¹, 1960²), plus brève, trace d'une manière synthétique les grandes articulations du traité. Il n'est pas possible ici d'en donner ne fût-ce qu'une sommaire présentation. Je me contenterai de brèves notations².

En commençant par un chapitre sur *le mystère de l'Eglise*, la constitution conciliaire consacre une orientation majeure de l'ecclésiologie moderne, qui d'ailleurs renoue avec la plus authentique tradition et dont l'œuvre du Cardinal Journet est un témoin privilégié. Les ecclésiologies nées dans le climat inévitablement polémique de la Contre-Réforme étaient avant tout des traités d'apologétique. L'optique ainsi choisie commande une œuvre de grande envergure comme celle de saint Robert Bellarmin, mais elle lui impose aussi ses limites. L'attention, en effet, y était centrée sur les marques visibles, les signes d'authenticité de la véritable Eglise. Mais au-delà des signes, il y a la réalité à laquelle ils renvoient, qui est un mystère de foi. On peut en effet porter sur l'Eglise trois regards différents. Seul le troisième la révèle.

«Il y a le regard de l'observateur superficiel, du statisticien, de l'historien des religions quand il se borne à faire œuvre descriptive. L'Eglise se présente à eux comme une société religieuse parmi d'autres. (...) Un observateur pénétrant ira plus loin. Il saura reconnaître la qualité des valeurs qui signalent l'Eglise catholique. Il s'élèvera peut-être jusqu'à discerner dans sa constance, dans son unité et son universalité, dans ses effets de sainteté, un ensemble de caractères extraordinaires, en quelque sorte miraculeux. (...) Il y a enfin un troisième regard sur l'Eglise. Le regard de la foi. L'Eglise apparaît alors dans son mystère,

¹ Voir l'étude que CHARLES JOURNET a consacrée au *mystère de l'Eglise selon le II^e concile du Vatican*, *Revue Thomiste*, 1965, n° 1.

² Renvoyons encore au *Petit Catéchisme sur l'Eglise*, 1968².

dans sa réalité profonde, comme le Corps du Christ, habité par l'Esprit-Saint, qui la dirige et demeure en elle comme son Hôte. L'Eglise mystère de foi, voilà ce que l'assemblée des chrétiens proclame chaque dimanche solennellement: *Credo unam sanctam catholicam et apostolicam Ecclesiam*. A la lumière de la foi s'explique par surcroît le caractère miraculeux extérieurement constatable de cette société religieuse et s'éclaire le paradoxe vivant qu'elle ne cesse d'être pour l'étonnement du monde.»

La théologie, «intelligence de la foi», doit donc s'efforcer de scruter la profondeur du mystère: mais où le rejoindre d'abord, sinon là où il est «en source», dans le Christ? car l'Eglise est «un épanchement de l'Incarnation», «une expansion du Christ-Dieu», le «Corps du Christ». Elle est, selon la définition de Bossuet que le Cardinal Journet aime à citer, «Jésus-Christ répandu et communiqué». Car pour former l'Eglise, l'Esprit-Saint «fait déborder sur le monde les richesses qui sont en source dans le Christ». La totalité de ces richesses communicables forment ce qu'on appelle la grâce capitale du Christ. Celle-ci renferme la royauté, le sacerdoce et la sainteté. «Jésus-Christ est Roi pour annoncer les choses à croire et les choses à faire dans son royaume; il est Prêtre pour inaugurer un culte nouveau par son sacrifice et ses sacrements; et par-dessus tout il est saint, d'une sainteté incomparable, pouvant communiquer autour de lui la sainteté de la grâce, de la foi, de l'espérance, de la charité.» Ces trois richesses sont hiérarchisées entre elles et la sainteté est le privilège suprême de la grâce capitale du Christ: «Le Christ est Roi pour enseigner les voies où doit s'engager la grâce; il est Prêtre pour inaugurer le culte qui nous transmet la grâce.»

Si l'Eglise est ainsi l'épanchement de la grâce capitale du Christ, il s'ensuit que ce qui constitue l'âme créée de l'Eglise, c'est la charité, non pas cependant la charité pour ainsi dire nue, mais telle qu'elle est communiquée par le Verbe incarné, marquée du sceau de sa royauté et de son sacerdoce. L'âme de l'Eglise est la charité *christique*, ou la grâce «en tant que cultuelle, sacramentelle et orientée». Une définition voisine précise: elle est «la grâce capitale du Christ, avec le triple privilège du sacerdoce, de la sainteté, de la royauté, dans la mesure, où, sous l'effluence de l'Esprit-Saint, elle est communicable à toute l'Eglise».

C'est dire que cette charité se trouve en «acte achevé», peut brûler de toute son intensité et déployer la plénitude de ses virtualités, là où elle est éclairée par les enseignements du magistère et guidée par les directives pastorales, unie, par la Messe, à l'acte cultuel de la Croix et nourrie des grâces sacramentelles. Ainsi les grandeurs de hiérarchie sont au service des grandeurs de sainteté; elles possèdent une sainteté instrumentale toute ordonnée à communiquer la sainteté terminale de la charité par laquelle est donnée dès ici-bas l'inhabitation des Personnes divines.

Christique, la charité de l'Eglise est encore «*christoconformante*»: on entend par là que de tout son dynamisme elle tend à reproduire dans l'Eglise et dans ses membres l'image de Celui qui est sa Tête, de sorte qu'ici-bas l'Eglise marchera sur les traces de son Seigneur crucifié.

Là où elle est pleinement «cultuelle, sacramentelle et orientée» la charité fonde l'appartenance «en acte achevé» au Christ et à l'Eglise, car c'est là une unique appartenance. On en distinguera une appartenance «en acte tendanciel», qui pourra être salutaire ou, quand intervient le péché, non salutaire. On tiendra aussi compte du fait que si l'Eglise est toujours mystérieuse *et* visible, on peut lui appartenir invisiblement. Autrement dit, l'appartenance à l'Eglise doit s'entendre d'une manière *analogique*. De sorte que chaque homme, quels que soient l'époque de l'histoire ou le lieu de la terre où il est né, quel que soit aussi le groupe culturel ou religieux auquel visiblement il se rattache, est personnellement concerné par cette appartenance: il faut mesurer toute l'étendue du mystère de l'Eglise.

«Trois principes nous semblent commander le débat sur l'Eglise et ses membres. Le premier est qu'il n'y a de salut que par appartenance au Christ: «Le salut n'est en aucun autre; car il n'y a pas sous le ciel un autre nom donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés» (Actes, IV, 12).

Le second est que, dans la mesure où l'on «appartient au Christ» on forme son Corps mystique, qui est l'Eglise; dans la mesure où l'on est «membre du Christ», on est membre de son Corps mystique, et de l'Eglise.

Le troisième, qui en découle directement, est que, hors de cette appartenance au Christ, c'est-à-dire hors de l'Eglise, il n'y a pas à espérer de salut.»

L'Eglise du Verbe Incarné développe longuement les conséquences des principes ainsi dégagés. Les multiples aspects du problème sont examinés, de vastes perspectives sont ouvertes.

*

Affirmer que la charité est l'âme de l'Eglise, c'est dire que celle-ci est pure et immaculée, sans péché: «la frontière entre l'Eglise et le monde passe à travers nos cœurs». Mais l'Eglise, qui est sans péché, n'est pas sans pécheurs. Qu'en est-il des chrétiens qui vivent dans le péché?

«Ces pécheurs ne sont pas des pécheurs comme les autres, ce sont des pécheurs chrétiens, c'est-à-dire déchus d'une intimité de vie avec le Christ et l'Eglise qui ne cesse de les réclamer, à laquelle ils restent destinés, qui n'abandonne pas ses droits sur eux tant que ne survient pas la rupture irréparable. Qu'ils renoncent à leur péché, ce qui les attend, ce n'est pas la simple grâce, qui fait appartenir tendanciellement au Christ et à l'Eglise, c'est la grâce sacramentelle et orientée, qui fait appartenir plénièrement au Christ et à l'Eglise. C'est toute sa plénitude qui s'inscrit privativement en eux. Ils sont comme un beau rosier, en très grand danger de périr, mais qui, s'il reprend vie, redonnera les roses plénières d'antan.»

Le Christ, à travers les membres justes, exerce une motion sur les membres pécheurs. Cette motion les rattache à l'Eglise et au Christ.

«Que le Christ continue de regarder les chrétiens pécheurs, malgré leur catastrophe, comme des membres encore marqués par leurs anciens privilèges, nous en avons un grand signe dans l'institution du sacrement de pénitence, qui n'est

pas ouvert à tous les pécheurs, mais réservé aux seuls pécheurs qui sont ses membres.»

«Ces considérations font découvrir quelque chose, d'une part, de l'atroce déchirement des chrétiens pécheurs par lequel est rendue possible leur présence parmi les membres de l'Eglise, et, d'autre part, du mystère des fidélités de cet Amour qui, jusqu'au bout, ne se résigne pas à les renier.»

Mais l'Eglise ne consent jamais au péché; elle s'en inquiète. Elle a pour mission d'aller chercher ses enfants au sein du péché, «de lutter sans cesse pour reculer en eux et dans le monde les bornes du péché, de réparer les ruines du péché par la pénitence, le repentir, la satisfaction...». De sorte qu'«en ses enfants pécheurs qui, à son instigation, renient leur péché, c'est bien l'Eglise elle-même qui se repent et fait pénitence». «C'est en trahissant le Christ et l'Eglise» que les pécheurs pèchent; «et c'est au nom du Christ et de l'Eglise qu'ils font pénitence. Et c'est pourquoi il faut dire que l'Eglise, qui ne pèche pas, fait pénitence. C'est bien elle qui fait pénitence, en et par ses enfants; mais pour des péchés qu'elle n'a pas commis, qu'elle leur interdisait de commettre, qu'ils n'ont commis qu'en la contrariant, qu'en cessant partiellement et dans cette exacte mesure d'être ses enfants». La prière «pour ne pas pécher et pour persévérer jusqu'à la fin, que l'Eglise adresse à Dieu pour elle-même, avec la certitude d'être exaucée, elle l'adresse encore pour chacun de ses enfants, mais cette fois en tremblant de n'être jamais assez exaucée, suppliant que chacun d'eux soit gardé du mal, qu'aucun d'eux ne se perde». Quand elle demande pour elle-même d'être purifiée, c'est «afin de passer chaque jour à une charité plus pure, plus intense, plus profondément enracinée dans ses membres».

*

Reprenant les définitions de saint Thomas, le Cardinal Journet a été un des premiers à lutter pour qu'on rejette la terminologie attribuant les qualificatifs d'*hérétique* ou de *schismatique* à des Eglises. Car au sens strict, le schisme ou l'hérésie désignent un acte peccamineux. Il est donc injuste d'attribuer un péché aux membres actuels de communautés issues d'un tel acte, d'autant que les responsabilités peuvent être partagées. On parlera donc d'*Eglises dissidentes* pour désigner ces Eglises qui vivent d'un «*patri-moine*» de schisme ou d'hérésie. «La forme d'une Eglise dissidente présuppose le travail d'une hérésie ou d'un schisme, mais n'en retient que le résultat, dépouillé du péché d'hérésie ou de schisme, pour le transmettre aux générations qui se succèdent, comme représentant le vrai christianisme et comme devant être le principe organisateur de leur vie commune.» Elle est habitée par le conflit, tragique, de deux tendances.

«Dans certains cas, la mise de fond du principe chrétien restera considérable et le principe d'erreur, bien qu'il représente un mal incalculable, paraîtra comparativement secondaire. Ailleurs, au contraire, le principe d'erreur ravagera profondément la donnée chrétienne. En effet, les principes d'erreur peuvent différer de nature et de virulence. Il en résulte que les formes des Eglises dissidentes sont elles-mêmes distinctes, et qu'elles donnent naissance à des Eglises qui ne sont pas de même plan.»

«Le maintien de l'élément chrétien, les recrudescences de son dynamisme, le succès de ses avances» à l'intérieur de cette forme reviennent à l'Esprit-Saint. Mais comme telles les Eglises dissidentes «ne sauraient être considérées comme les organes providentiels, les parties normales intégrantes, les branches authentiques de l'Eglise une, universelle, œcuménique du Christ». On rappelle dans cette perspective les paroles d'admiration de Newman catholique pour l'Eglise anglicane. Pour reprendre les termes du récent Décret sur l'œcuménisme, on dira que l'Esprit-Saint ne refuse pas de se servir de ces Eglises comme de moyens de salut, «dont la vertu est dérivée de cette plénitude de grâce et de vérité qui a été confiée à l'Eglise catholique».

*

Le principe du caractère analogique de l'appartenance à l'Eglise est également appliqué à la multitude des non-chrétiens. Il convient de souligner l'apport considérable de *l'Eglise du Verbe Incarné* dans un domaine de l'ecclésiologie encore peu défriché.

«L'ignorance invincible absolue, concernant même les premières données de la foi, est la part des petits enfants et des anormaux, soit baptisés, soit non baptisés¹. Or elle ne se rencontre pas chez les êtres normaux parvenus à l'âge de raison. Ils sont mis en demeure de choisir pour ou contre la grâce de la foi, qui les sollicite à la fois par des motions intérieures secrètes, et par une présentation objective, qui peut être très mystérieuse, soit du message évangélique, soit au moins des premières données de la foi.

D'aucun d'eux il ne sera vrai de dire qu'il peut être exclu de la foi et d'une appartenance au moins initiale à l'Eglise, en punition du seul péché originel.»

On examine donc d'abord les modes selon lesquels les données de la foi sont présentées. Depuis Pentecôte, le régime normal de la diffusion de la vérité est la prédication du message chrétien. La présentation des premiers «credibilia», telle qu'elle existait antérieurement au message chrétien continue aujourd'hui dans des circonstances fréquentes, mais anormales, à titre supplétif. La connaissance du Dieu rémunérateur nécessaire au salut peut être plus ou moins explicite. Jusqu'où peut-on descendre dans l'ordre de l'implicite? Le théologien reprend ici, au plan théologique, une vue géniale de Jacques Maritain sur la connaissance préconceptionnelle incluse dans le dynamisme du premier acte de liberté.

Pour juger des grands ensembles religieux de l'humanité on distingue là encore entre péché d'«infidélité» et «patrimoine d'infidélité». Tour à tour on étudie les grandes religions d'origine préchrétienne, le judaïsme, les religions post-chrétiennes. On s'occupe enfin du phénomène moderne de l'athéisme.

C'est dans ce contexte que s'éclaire le caractère essentiellement missionnaire de l'Eglise:

¹ Un ouvrage traite de la question: *La volonté divine salvifique sur les petits enfants* Paris, 1958.

«Tout le but spécial de l'activité missionnaire tient en une seule phrase: dans la nuit du monde partout où l'Eglise n'existe encore qu'en puissance ou qu'en acte initial et entravé, l'établir en son acte achevé, selon les exigences de la charité catholique, c'est-à-dire sous des formes indigènes.» L'ouvrage développe une série de thèmes de la théologie des missions.

Il conviendrait encore de signaler l'ensemble des réflexions consacrées aux rapports de l'Eglise et de la culture. Sur ces points particulièrement, *L'Eglise du Verbe Incarné* est l'écho du dialogue ininterrompu que durant des années le Cardinal Journet a poursuivi avec son grand ami, Jacques Maritain. Mais j'arrête ici ces quelques rappels, omettant d'évoquer d'autres aspects tout aussi essentiels de l'œuvre. Nous citerons encore ces lignes:

«Ainsi l'Eglise, l'Eglise du Christ confiée à Pierre, est à la fois plus pure et plus vaste que nous ne savons. Plus pure, puisqu'elle est, non certes sans pécheurs, mais sans péché, et que les fautes de ses membres ne la souillent pas. Plus vaste, puisqu'elle rassemble autour d'elle tout ce qui dans le monde est sauvé. Elle sait que, du fond de l'espace et du temps se rattachent à elle par le désir, d'une manière initiale et latente, des millions d'hommes qu'une ignorance invincible empêche de la connaître, mais qui n'ont pas refusé, au sein des erreurs où ils vivent, la grâce de la foi vive que leur offre, dans le secret du cœur, le Dieu qui veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité. Elle-même ne les connaît pas non plus nommément, mais elle sent autour d'elle leur présence innombrable, et parfois, entre les silences de sa prière, elle entend monter dans la nuit la rumeur confuse de leur marche.»

Le troisième tome, inspiré de *La Cité de Dieu* de saint Augustin, embrasse l'ensemble des questions que pose le déploiement du mystère de l'Eglise dans l'histoire.

*

4. «Celle sagesse que l'amour conduit»

Les grandes vues synthétiques de *L'Eglise du Verbe Incarné* procèdent d'un regard de sagesse – sagesse du théologien qui contemple les choses dans la lumière de Dieu que communique la foi, sagesse plus haute encore du spirituel qui «pâtît les choses divines», selon l'expression du pseudo-Denys, que saint Thomas aime à citer.

La sagesse chrétienne, c'est la sagesse de la Croix: l'abbé Journet théologien a vécu le drame de la Rédemption. C'est du cœur de sa bouleversante piété eucharistique que sont nés les écrits nombreux qu'il a consacrés à la Messe, *présence du sacrifice de la Croix* (1957). Tel est le titre d'un ouvrage, qui prolonge le beau chapitre de *L'Eglise du Verbe Incarné* I, sur l'unique sacerdoce du Christ. C'est aussi au pied de la Croix qu'ont été pensés et médités *L'Essai théologique sur le mal* (1961) et *Destinées d'Israël* (1945) rédigé au temps de la tourmente nazie. De même, préfaçant un numéro spécial de *Nova et Vetera* (1940), *Le chant de la Pologne* exprime sa communion aux souffrances de la Pologne martyre, à laquelle le liaient tant d'attaches et d'amitiés parmi les plus chères à son cœur. Les éditoriaux publiés en

pleine guerre et qui sont autant d'actes de courage, groupés ensuite en volume sous le titre *Exigences chrétiennes en politique* (1945), s'enracinent dans un souci pressant de porter la lumière de l'Évangile au sein des problèmes de la culture et du temporel. Ils révèlent tout autant une âme déchirée de compassion pour les drames de la tyrannie et de la guerre.

Le Cardinal Journet était une âme mariale. Il faudrait citer ici certaines de ses plus belles pages. Mentionnons la méditation sur *Notre-Dame des sept Douleurs* (1934), *Esquisse du développement du dogme marial* (1954), sans oublier le grand chapitre *La Vierge est au cœur de l'Eglise* qui se trouve au 2^e tome de *L'Eglise du Verbe Incarné*. «Vraiment Marie est au cœur de l'Eglise. L'Eglise du Christ tout entière est mariale», a-t-il écrit.

Le Cardinal Journet a prêché beaucoup de retraites notamment dans les monastères de contemplatives. Un certain nombre ont été enregistrées et nous espérons pouvoir les publier. Lui-même a pris la peine d'en rédiger plusieurs. C'est ainsi que nous avons le merveilleux *Connaissance et Inconnaissance de Dieu* (1943), *Les sept paroles du Christ en croix* (1952), et ce petit chef-d'œuvre de clarté pédagogique: *Entretiens sur la grâce* (1959). Dans ces ouvrages, sans que le théologien ou même l'apologète soient jamais absents, c'est avant tout le contemplatif et l'écrivain spirituel qui parle de l'abondance de son cœur plein de Dieu.

Comment cet ami de Dieu ne se serait-il pas senti d'instinct en accord avec l'âme des saints? Il lisait beaucoup les vies et les écrits des saints et des spirituels. Il saisissait les traits caractéristiques de leur personnalité et avait l'art d'en parler avec une sorte de noblesse classique qui était comme l'expression d'une sympathie qui rejoignait du premier coup l'essentiel. Ainsi évoquait-il tel épisode de la vie de saint Jean de la Croix ou de saint Benoît Labre... De certains d'entre eux, il a voulu se faire le porte-parole. Il a traduit *La dernière Méditation* de Savonarole (1943¹) et on connaît la vie de *Saint Nicolas de Flue* (1942¹) plusieurs fois rééditée. Il faut dans la même ligne, signaler la préface qu'il écrivit en 1971 pour la monumentale *Correspondance* de Marie de l'Incarnation (qu'il aimait tant) publiée par Dom Oury. Il avait également préparé une préface pour les écrits du P. de Menasce, cet autre grand ami de Dieu, auquel le liait une profonde amitié.

La liste des écrits de Charles Journet que nous avons donnée au cours de ces pages n'est pas exhaustive ¹. Il faudrait y ajouter notamment des

¹ On consultera la «bibliographie résumée» couvrant les années 1924 à 1969 qui se trouve dans le volume que ses amis lui avaient offert pour son 80^e anniversaire: *Un théologien de l'Eglise, le Cardinal Journet*, Bibliothèque de la Revue Thomiste, Paris, 1971. Plus tard, il sera sans doute possible d'avoir accès à des *correspondances* et notamment à la correspondance avec Jacques Maritain qui s'étend sur une cinquantaine d'années et qui est un témoin majeur tout ensemble d'une «grande amitié» et de l'histoire ecclésiastique et culturelle de notre temps.

articles, des comptes rendus, des préfaces ¹. Aussi bien notre propos était-il avant tout de discerner où battait le cœur de cette œuvre considérable et d'en faire pressentir la richesse, la fécondité et la beauté: sait-on qu'un Paul Claudel avait reconnu en Charles Journet, à côté du théologien, un écrivain de race?

GEORGES M.-M. COTTIER, O.P.

¹ Il faut mentionner encore une série d'opuscules: *Petit Catéchisme de la Sainte Vierge*, *Définition solennelle de l'Assomption de la Vierge*, *Petit Catéchisme sur les origines du monde*, *Petit Catéchisme sur l'Eglise*, *L'Eglise et la Bible*, *Petit Catéchisme sur la Messe*, *La présence sacramentelle du Christ*, *Le mariage indissoluble*, *Sur le pardon du péché et la part laissée aux indulgences* (éd. de St-Augustin), *La naissance de la foi*, *Les images*, *Propriété chrétienne et pauvreté chrétienne*, *La sainte Messe ou la permanence du sacrifice de la loi nouvelle*, *Le quietisme*, *Communisme ou christianisme, deux aventures* (Ed. St-Paul).

Signalons encore *Primauté de Pierre dans la perspective protestante et dans la perspective catholique*, 1953.

Eclairer un mystère par un mystère (*)

I

LA QUESTION DU MAL

On hésite au moment de toucher au mystère du mal. On le porte en soi secrètement, à l'état de question, parfois de torture. Mais quand il en faut parler, comment se sentir prêt? On voudrait des délais, on sait que la moindre purification de son propre regard et de son propre cœur – espérée pour chaque demain – fera paraître ce qu'on aura dit pauvre et insuffisant. Faut-il donc différer sans cesse? Faut-il tenter plutôt, même imparfaitement, de rappeler quelques voies d'approche par où l'âme trouverait entrée dans la profondeur?

I. LES RAISONS D'HÉSITER

Disons tout de suite, pour écarter une première série de méprises, que la question du mal est difficile, illimitée, et par surcroît dangereuse.

a. *Question difficile*

Elle est difficile. Entendons bien. Cela ne veut pas dire qu'elle n'ait pas de réponse, ou que la réponse soit confuse ou indécise. Cela veut dire que la réponse n'apparaît qu'à partir d'un point d'où tout s'illumine. Pourquoi entend-on toujours que les objections sont plus faciles à saisir que les réponses? Est-ce exact? L'esprit serait-il fait davantage pour la désagrégation et le chaos que pour le rassemblement et la vérité? Certes il y a, pour chaque grand sujet, une manière paresseuse et aberrante de l'aborder, une perspective d'en bas, où tout se réduit en objections et où nulle solution n'est possible. Mais il y a une autre manière, une perspective d'en haut, où tout commence de s'ordonner spontanément, où c'est la vérité de la réponse qui apparaît d'abord, et l'inanité des objections. La difficulté, la seule – elle peut être grande – est de passer soi-même du premier plan de vision au second, et d'y amener les autres. Que répliquer finalement à qui reproche à Dieu de traiter ses créatures comme un honnête père de

* Extraits de *LE MAL, Essai théologique*, Paris, Desclée de Brouwer, 1961, ch. I et X, pp. 13-26, 305-318. Nous avons supprimé les notes. Nous tenons à remercier l'éditeur de nous avoir autorisé à reproduire ces pages.

famille ne traite pas ses enfants sinon que Dieu n'est pas un honnête père de famille et que ses providences sont insondables? Quand Dostoïevski nous aura rendu le spectacle du mal intolérable et qu'il aura porté au paroxysme le scandale causé par là à qui veut croire en Dieu, il laissera entrevoir qu'il y a dans le cœur de certains hommes, une vision du monde plus pénétrante, où la perspective est renversée, où tout scandale s'apaise, et son inquiétude sera de savoir s'il est parvenu à en persuader ses lecteurs.

b. *Question illimitée*

La question du mal est immense et en un sens illimitée. Le mal s'étend aux anges, à l'homme, aux natures matérielles, à toute la création.

Sur un point précis, l'existence du mal semble entrer directement en conflit avec le message chrétien. Comment le concilier avec le dogme de la causalité divine? Dieu a créé toutes choses, il est l'auteur de toutes les natures. Le mal est-il une chose, a-t-il une nature? Dieu aurait-il créé des choses, des natures mauvaises? par exemple les natures matérielles, où s'accumulent les conflits et les destructions? Serait-il auteur du mal? Ou faut-il renoncer au dogme de l'universelle causalité divine, et imaginer par exemple deux premiers principes antagonistes, l'un bon, auteur de tous les biens, l'autre mauvais, auteur de tous les maux? Telles sont les questions qui préoccupent de bonne heure la prédication chrétienne. Elle confessera sans hésiter la toute-puissance et la bonté infinie de Dieu. Elle ne niera pas la part immense du mal dans l'univers et dans l'histoire. Elle s'attachera à en préciser la nature. Elle sait que Dieu peut sembler dormir quand la tempête assaille ses créatures, mais qu'il connaît tout, et qu'au moment suprême il se réveillera, comme Jésus dans la barque. Notons d'ailleurs tout de suite que si la coexistence du mal et d'un Dieu tout-puissant et infiniment bon pose un problème, ce problème comporte une solution et ne jette pas l'esprit au chaos; qu'on n'imagine pas qu'en refusant le message chrétien pour en appeler aux dieux impuissants du paganisme, ou au conflit de deux principes rivaux, l'un bon, l'autre mauvais, ou plus encore à l'athéisme, on diminue le scandale du mal: on ne supprime pas le problème, on le rend simplement insoluble, on jette l'esprit à la contradiction et à l'absurde.

Quand ils traiteront directement *du Mal*, ce sont les mêmes sujets que s'efforceront d'éclaircir les théologiens médiévaux. Le mal est-il une chose, une nature? Peut-il être créé par Dieu? Si Dieu ne le crée pas, pourquoi du moins le permet-il? Le permettre est-ce le vouloir? Ne pourrait-il l'empêcher, étant tout-puissant et infiniment bon? Connaitrait-il une résistance, y aurait-il, en face du Bien absolu, un Mal absolu cause de tous les maux?

Pourtant, si nécessaires que soient ces éclaircissements, ils ne suffiront pas à apaiser l'âme tourmentée par la question du mal. Ils apportent une réponse partielle. La réponse plénière est dans le christianisme tout entier, accueilli, pénétré, vécu sans réserve. Il débute par un message de joie: «Et il y avait dans cette même contrée des pasteurs qui demeuraient aux

champs et veillaient durant la nuit sur leur troupeau. Et un Ange du Seigneur parut près d'eux, et ils furent saisis d'une grande crainte. Et l'Ange leur dit: Ne craignez point; voici que je vous annonce une grande joie destinée à tout le peuple» (Luc, II, 8-10). Il est assez riche pour donner par surcroît réponse au spectacle de la tragédie du monde. Il enseigne que Dieu est un Dieu d'amour; que la création de l'univers est l'effet d'un libre épanchement de cet amour; que la première condition de l'homme était privilégiée; que la chute est suivie d'une condition douloureuse, il est vrai, mais où Dieu continue de nous aimer au point de nous envoyer son Fils unique dans l'Incarnation et dans la Rédemption; que l'Esprit-Saint diffuse sur les hommes qui ne les refusent pas, les richesses du Christ, les appelant tous, de près ou de loin, à constituer dans le temps un royaume qui n'est pas de ce temps; que ce royaume, et l'univers lui-même s'en vont au-devant d'une inimaginable transfiguration, à laquelle les créatures libres sont invitées d'avance à consentir, mais à laquelle elles peuvent aussi d'avance, par un mystère terrible, se dérober. Il n'y a pas un trait du message chrétien qui ne soit pour une part une réponse à la question du mal; c'est ce qui rend cette réponse immense, illimitée.

c. *Question dangereuse: le risque de décevoir*

Il est dangereux d'aborder la question du mal: on risque l'échec, on risque aussi la présomption.

Ne va-t-on pas décevoir ceux qu'on souhaitait éclairer? S'ils veulent réfléchir sur le mal, il faudra nécessairement les rendre attentifs à quelques points de métaphysique, car, ce qui pour lors est mis en cause, ce sont les rapports des créatures et du Créateur. La doctrine de la permission du mal par un Dieu tout-puissant et infiniment bon est d'une présentation délicate, elle demande qu'on tienne sous son regard les choses les plus hautes et les plus infimes, elle n'est pas univoque mais proportionnelle et changera de signification suivant qu'on la transportera du plan du mal de la faute au plan du mal de la peine ou du mal de la nature. Peut-être cet effort va-t-il les rebuter? Peut être même, aux prises avec le mal, n'auront-ils plus ni la force ni le désir d'accorder leur esprit à une discussion? Alors, ce qu'ils entendront leur paraîtra vain et sans vertu. Ce n'est pas que la vérité soit fautive. C'est que le temps est venu pour eux de souffrir le mal, non plus de le penser. C'est qu'un Autre leur parle en silence.

Et puis les formes du mal sont infinies. Toutes ne pourront être signalées. Celle-là précisément sera peut-être oubliée qui, pour tel auditeur disposé à nous écouter, comptait par-dessus tout, scandalisait son esprit, brisait la ligne de sa vie.

Il est parlé, dans les *Fioretti*¹, d'un lépreux qui blasphémait si affreusement, que les Frères Mineurs, envoyés pour le panser, avaient résolu de l'abandonner. C'est alors que vint saint François. Il fit chauffer de l'eau avec beaucoup d'herbes odoriférantes, et ayant dévêtu le malade, commença

¹ Ch. xxv.

de laver ses plaies. Et tandis qu'il le touchait, la lèpre s'en allait. Interdit, le lépreux cessa de maudire, puis bientôt fondit en larmes, implorant le pardon de ses blasphèmes. Chasser le mal en le touchant, c'est une réponse sans réplique, éblouissante. Ce fut, plus d'une fois, la réponse de Jésus. Mais ce n'est pas une réponse normale pour le temps de l'exil. C'est une réponse pour le temps de la Patrie, le temps de la Jérusalem nouvelle, quand Dieu «dressera sa tente avec les hommes..., et il essuyera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil ni cri, ni douleur, parce que les premières choses s'en sont allées» (Apoc., XXI, 3-4). Le simple chrétien, le simple théologien qu'on interroge sur le mal ne peut se référer qu'aux réponses du temps d'exil.

Et il n'essaiera pas de répondre à une expérience par une doctrine, ou à une doctrine par une expérience, mais à une doctrine erronée, superficielle, il opposera une doctrine vraie, profonde; à une expérience vécue sans l'amour chrétien ou dans un trop faible amour chrétien, il opposera une expérience vécue dans l'intensité de l'amour chrétien. Cela est clair, et pourtant, s'il convient d'opposer doctrine à doctrine et expérience à expérience, quand on parle de Dieu et du mal, la doctrine la plus orthodoxe, si elle est répétée sans être replongée dans la flamme d'où elle est née, si elle n'est pas traversée par quelque secrète vertu de l'Evangile, trahira, elle pourra devenir poison, et comment dès lors ne pas trembler de causer le scandale là où l'on pensait porter la lumière? Même quand il aurait lui-même éprouvé cette flamme, cette vertu, le chrétien, le théologien, ne saurait la communiquer: elle est l'huile de la lampe qui ne s'échange pas, mais s'achète auprès du divin Marchand; il pourra tout au plus indiquer la voie où on la découvre, et il sait le nom de la Source d'où tombe d'en haut sur les âmes la clarté intérieure qui illumine d'un coup toutes leurs ténèbres.

d. Le risque de présomption

Surtout ne va-t-on pas risquer la présomption? «Il n'est pas bon de manger beaucoup de miel», dit le Livre des Proverbes¹, mais méditer le mal mène à d'autres dangers. Une telle vision ne va-t-elle pas nous accabler? Pourrons-nous sans remords manger quand nous saurons que deux hommes sur trois souffrent de la faim; dormir quand nous songerons à l'angoisse des malades ou à ces foules «déplacées», sans feu ni lieu, désertées par l'espérance et dont la terre ne veut pas; respirer librement quand nous apprenons chaque jour que l'injustice réussit, que des enfants sont scandalisés, que des peuples sont fourvoyés par des mythologies et asservis à des fins de tyrannie, que les techniques de torture et les engins de destruction se perfectionnent? Notre manière de vivre nous sera-t-elle encore tolérable, ne sentirons-nous pas que notre équilibre est fait d'ignorances, de complacités, de barrages protecteurs dressés par l'égoïsme, que la seule vie sans mensonge n'est pas la nôtre, mais celle qui se découvre aux saints, aux vrais amants de Jésus, et dès lors le découragement ne va-t-il pas nous

¹ Prov., xxv, 27.

saisir? La foi aussi est menacée. Était-il nécessaire au plan divin que le mal déploie tant de puissance, après même la Rédemption du monde? La certitude de la vérité absolue de notre credo ne sera-t-elle pas ébranlée quand nous nous heurterons aux divergences irréconciliables d'esprits qui cherchent le visage de Dieu avec autant – parfois peut-être plus – de désir que nous? La perspective affolante du refus définitif de Dieu par une seule âme, et de sa damnation éternelle, ne sera-t-elle pas la tentation fatale? N'allons-nous pas franchir la zone interdite? «Celui qui scrute la majesté sera opprimé par la gloire¹.»

Mais Jésus a connu tout le mal. En descendant dans ces abîmes ne nous a-t-il pas montré la voie, et invité à le suivre? Tous ses amis l'ont fait; ils ne se sont pas détournés; ils sont entrés dans la ténèbre avec la violence du désir; ils ont ouvert sur tout l'univers leur méditation du mal. Allons-nous hésiter sur le seuil? Allons-nous préserver à tout prix un équilibre fragile fait d'inconscience et d'instinct de défense? N'allons-nous pas tenter plutôt de couler cette barque, pour chavirer dans le drame où ont vécu les saints? Certes, c'est témérité, pure folie même, et la catastrophe finale est indubitable, d'oser pareille aventure réduit à ses pauvres ressources. Mais nous sommes précédés par quelques grands enseignements du magistère, par la réflexion séculaire des docteurs, par les appels des saints. Il faudra se faire attentif à ces lumières, et s'attacher très fort aux amis de Dieu. Il faudra beaucoup de supplication. Car c'est une grande chose de connaître le mal sans vertige, et cela ne peut se faire que dans la mesure où nous serons parvenus à toucher Dieu, pour redescendre ensuite vers son œuvre et la voir dans son regard. Et Dieu ne se touche que par la vérité et la charité, non par la seule vérité, car il est ensemble Vérité et Charité, et «la vérité hors de la charité n'est pas Dieu»².

2. UNE VUE CENTRALE: INTERDÉPENDANCE DE NOTRE CONNAISSANCE DU MAL ET DE NOTRE CONNAISSANCE DE DIEU

Il faudra progresser dans la connaissance du mal en progressant dans celle de Dieu; et pareillement, progresser dans la connaissance de Dieu en progressant dans celle du mal. La loi de ces deux connaissances n'est pas de se détruire entre elles mais de s'approfondir l'une l'autre d'un même mouvement. Elles sont complémentaires. Elles sont comme les deux points extrêmes d'une circonférence grandissante: plus l'un s'élève plus l'autre s'abaisse. Cette vue, qui n'est paradoxale qu'en apparence, que nous signalons tout de suite et qui demeurera le cœur de notre recherche, crée la perspective dans laquelle, qu'on le veuille ou non, se situe, et finalement se juge, toute tentative de connaître le mal.

¹ *Qui scrutator est majestatis opprimetur a gloria.* C'est selon la Vulgate la fin de Prov., xxv, 27. Cf. Eccli., iii, 22: «Ne cherche pas ce qui est au-dessus de toi, et ne scrute pas ce qui passe tes forces.»

² PASCAL, *Pensées*, Br., n° 582.

a. *Ces deux connaissances ou bien s'éloignent l'une l'autre...*

Une connaissance commune et peu élevée de Dieu ne sera peut-être pas ébranlée par une connaissance commune et peu profonde du mal. Mais que le mal révèle soudain l'horreur de ses visages, cette trop faible connaissance de Dieu se troublera, elle chancellera; il lui faudra ou bien se dissoudre dans l'athéisme qui, après avoir brutalement restreint et limité le champ du mal aux choses du temps, le laissera finalement sans réponse; ou bien, au contraire, elle devra quitter son assoupissement, prendre de l'altitude, commencer de s'ouvrir à un mystère qui lui restait insoupçonné. Ni le démiurge de Plotin ni le Dieu de Spinoza ne sont capables de résister à la vision véritable, à la vision réelle du mal. Une philosophie à qui échappe la pureté absolue de la transcendance divine, et pour qui Dieu n'est que la clef de voûte de l'univers, n'embrassera guère dans sa vision que le «mal de la nature», c'est-à-dire le mal qui est l'envers d'un bien nécessaire à l'ordre général du monde; elle sera tentée de ramener à cette forme le mal libre du péché; et elle finira par déclarer que le mal n'est qu'une apparence, qu'il n'existe pas dans la réalité, que ce que nous appelons mal, ou péché, est nécessaire et ne représente que des formes différentes et légitimes de l'être.

b. *...ou bien s'approfondissent l'une l'autre*

La vision véritable du mal demande une très haute idée de Dieu, et, par un semblable retournement, une très haute idée de Dieu fait descendre dans la profondeur du mal. Dieu, en qui sont cachées les suprêmes raisons des choses invite ses amis à sonder l'abîme de ses providences. Il découvre une nuit à sainte Catherine de Sienne l'offense du péché, la perte des âmes, la persécution de la Sainte Eglise, et au matin, à la communion, elle se croit responsable par sa tiédeur du mal du monde entier¹. Il donne à sainte Thérèse une intelligence bouleversante de l'enfer et des ravages causés dans la chrétienté par la déchirure luthérienne². A Marie de l'Incarnation, cloîtrée dans son monastère de Tours, il fait voir «par une certitude intérieure» dans toute la terre habitable les pauvres âmes raisonnables victimes des démons³. A sainte Marguerite-Marie il laisse éprouver quelque chose de la «mortelle tristesse» du jardin des Olives⁴. Et si l'on demande pourquoi Dieu traite ainsi ses amis, les rapprochant toujours de la connaissance qui a jeté Jésus dans l'agonie, il faudra répondre que c'est pour les transpercer du même mouvement par la vision de sa Bonté. «Toujours, dit saint Jean de la Croix, le Seigneur a découvert les trésors de sa Sagesse

¹ *Livre de la divine doctrine*, ch. 2.

² *Autobiographie*, ch. 32, *Chemin de la Perfection*, ch. 1.

³ *Ecrits spirituels et historiques*, édit. Jamet, Paris, 1930, t. II, p. 310.

⁴ *Autobiographie*, Paray-le-Monial, 1924, p. 89.

et de son Esprit aux mortels; mais maintenant que la malice va découvrant toujours son visage, il les découvre davantage ¹.»

3. UNE LOI DE L'HISTOIRE SPIRITUELLE DU MONDE

Ainsi le visage de Dieu et le visage du mal se découvrent ensemble avec le progrès du temps.

Le mystère du péché originel, à savoir de la transmission à tous les descendants d'Adam d'un péché qui s'attache à eux et dont la conséquence est la mort, s'il est impliqué dans le récit biblique de la catastrophe du premier homme, ne nous a pourtant été clairement révélé que dans le mystère de notre rédemption: «De même que par la désobéissance d'un seul homme tous ont été constitués pécheurs, de même par l'obéissance d'un seul tous seront constitués justes» (Rom., v, 19). Nous ne pouvions supporter sans désespoir la pleine révélation de notre déchéance que dans la pleine révélation de notre délivrance.

Plus tard, c'est en posant la question du pourquoi de l'Incarnation rédemptrice, du *Cur Deus homo*, et en scrutant les raisons qui demandaient qu'un Dieu naisse et meure pour nous que la théologie a été rendue pleinement attentive au mystère de l'offense infinie du péché mortel.

Nous touchons ici à une loi de l'histoire spirituelle du monde: elle avance à la fois par la croissance d'un double mouvement contraire, se rapprochant d'une part de ce que saint Paul appelle l'apostasie, la manifestation suprême de l'homme de péché, c'est-à-dire de l'Antéchrist, et des forces de Satan, et d'autre part de la victoire définitive du Seigneur Jésus, qui l'anéantira par l'éclat de son avènement, de sa Parousie (II Thess., III, 13).

4. LA RÉPONSE AU MAL

Au plan de la vie, seule l'expérience de Dieu résiste à l'expérience du mal; au plan de la connaissance, seule la découverte progressive de Dieu résiste à la découverte progressive du mal.

Ici et là, seul le mystère de Dieu permet d'affronter tout le mystère du mal. On oppose un mystère à un autre mystère, un mystère rigoureusement infini à un mystère relativement infini.

a. *Eclairer un mystère par un mystère*

Les mystères, en effet, ne s'éclairent jamais que l'un par l'autre: le supérieur explique l'inférieur, et celui-ci manifeste en retour le premier; ainsi, par exemple, c'est d'abord le don de l'Incarnation qui justifie le don de l'Eucharistie, mais le contact de l'Eucharistie permet ensuite de

¹ *Dits de lumière et d'amour*, édit. Silverio, n° 1; dans la traduction, Lucien-Marie de Saint-Joseph, n° 6.

deviner ce que fut le contact de l'Incarnation. Toute autre manière d'éclairer les mystères est par nature inadéquate.

Mais un mystère peut-il éclairer un mystère? Le mystère de Dieu peut-il éclairer celui du mal? Est-ce éclairer quelque chose, n'est-ce pas au contraire tout obscurcir que de nous jeter ainsi au mystère?

b. Le dilemme : mystère ou contradiction

C'est ici qu'il importe d'être attentif. Est-il question du mal, ou plus généralement des rapports du monde à Dieu, la raison humaine, dès qu'elle décide d'aller au bout de sa démarche, débouche inéluctablement sur de la nuit. Mais il y a deux sortes de nuit, deux sortes d'obscurité, entre lesquelles il lui va falloir décider par un choix primordial: l'une au-dessus d'elle qui l'exalte, c'est l'obscurité du mystère; l'autre au-dessous d'elle qui la désagrége, c'est l'obscurité de l'incohérence et de la contradiction.

Déjà au plan des activités seulement naturelles, l'opposition éclate entre ces deux sortes d'obscurité. La raison se voit contrainte ou de se dépasser dans le mystère, ou de se renoncer dans la contradiction. Elle n'est pas faite pour s'adorer, mais pour se donner. Ce qui la ravit et la fascine en certains êtres, dans les intuitions et les œuvres du génie, dans le ciel étoilé, dans tout ce qui jamais ne la lasse, c'est la part inépuisable de mystère qu'ils recèlent, c'est une nuit plus excellente, plus enivrante que le jour et dont elle revient réconfortée et dilatée. Au contraire, le voisinage de la contradiction la trouble, la blesse, la menace jusque dans ses fondements. Pour un regard superficiel ces deux obscurités, celle d'en haut et celle d'en bas peuvent paraître se ressembler, car l'une et l'autre s'éloignent de la pensée claire; mais c'est en des sens contraires; il en va comme du génie et de la folie qui paraissent déconcerter également le comportement commun des hommes. Au vrai l'obscurité du mystère et l'obscurité de l'incohérence sont les pôles fatals, mais adverses de la pensée: autant l'une est désirable, autant l'autre est haïssable.

Le grand débat sur le mal qui nous occupe déborde les régions de la raison claire: une créature s'interroge sur la condition et les destinées du monde. L'obscurité l'enveloppera de toutes parts. Une seule question demeure, mais décisive: sera-ce l'obscurité du mystère ou l'obscurité de l'incohérence? Notre réponse est sans équivoque. La raison se jette à l'absurde en niant Dieu; elle se jette d'une autre manière à l'absurde en niant le mal. Nous disons que la coexistence du mal et d'un Dieu tout-puissant et infiniment bon représente un mystère; nous nions qu'elle représente une contradiction. Confrontés finalement au dilemme mystère ou contradiction, nous n'acceptons pas de revenir en arrière, et répudions les subterfuges: nous nous refusons à ce que nous voyons sans aucun doute être une contradiction, nous nous donnons à ce que nous voyons sans aucun doute être un mystère. La question du mal accule l'esprit à sombrer dans la contradiction ou à s'élever au mystère; la contradiction est de nier Dieu ou de nier le mal; le mystère affirme la coexistence des deux abîmes, il ne cherche pas à les atténuer l'un par l'autre, il les éclaire et les approfondit l'un par l'autre.

5. IL FAUT OSER AFFRONTER LA QUESTION DU MAL

Dès lors, si l'on ne descend vraiment dans l'abîme de la connaissance du mal qu'en montant dans l'abîme de la connaissance de Dieu, si la mesure où le mal découvre son visage aux hommes est celle où Dieu leur découvre les trésors de sa Sagesse et de son Esprit, convient-il encore de détourner la tête pour fuir la vision du mal, est-ce qu'il ne faut pas oser plutôt supplier Dieu, pour le cas où ce désir ne serait pas présomption et où nous ne serions pas trouvés trop indignes, de nous dévoiler davantage le pourquoi, la profondeur, l'amplitude de la présence du mal dans son œuvre?

Cela vaut déjà de la connaissance spéculative et communicable, qui nous fait saisir, dans la lumière de la raison et de la foi, la nature du mal, ses rapports à l'être, les raisons de sa permission dans notre univers, la possibilité de sa coexistence avec un Dieu tout-puissant et infiniment bon. D'une telle connaissance spéculative, il est vrai de dire que plus elle veut descendre dans l'abîme du mal, plus elle doit s'élever dans l'abîme de Dieu, que ces deux abîmes s'éclairent et s'approfondissent d'un même progrès. Elle est bienfaisante: elle purifie l'âme d'une infinité d'erreurs, elle brise ses étroitesse et son égoïsme, elle l'humilie et la magnifie, elle l'ouvre à l'obéissance insondable de la foi théologale, elle accroît ses capacités de souffrance et de prière, elle ne détruit pas sa reconnaissance d'avoir été créée, sa joie d'être entrée dans le monde (Jean XVI, 21).

Et cela vaut davantage encore de la connaissance vécue et incommunicable, qui fait éprouver dans les larmes la coexistence du double mystère du mal et de la Bonté divine. Ceux que Dieu associe, ne fût-ce que par moments et pour une faible part, à la tristesse infinie de son Fils au soir de Gethsémani, n'est-ce pas le signe infaillible qu'il les introduit pour autant dans l'intimité de son Amour?

II

COMMENT REGARDER LE MAL?

«O Dêité, Dêité, éternelle Dêité!... Océan de Paix», s'écrie sainte Catherine de Sienne¹. Paix qui n'est pas faite de ce que nous appelons de nos mots humains impassibilité, indifférence; Paix qui est Amour, Amour brûlant: quand le Verbe incarné parlera, ce sera pour dire qu'il est venu jeter le feu sur la terre et que son désir est que déjà il soit allumé (Luc, XII, 49); Paix qui est pitié et tendresse: «O Trinité éternelle et incompréhensible! O ineffable Amour! Si vous m'appelez votre fille, je puis dire que vous êtes mon Père...»² -, et qui pourtant ne saurait être troublée en elle-même par la catastrophe éternelle des anges, ni par la ruine du

¹ *Les oraisons de sainte Catherine de Sienne*, édit. de l'Art catholique, Paris, 1919, p. 21.

² *Ibid.*, p. 41.

paradis terrestre, ni même par la souffrance de Jésus et le cri déchirant qu'il élève de la Croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » (Marc, xv, 34).

C'est dans la plénitude de cette Paix inaltérable et infinie, qui est Amour, que Dieu voit de toute éternité l'œuvre de la création et de la rédemption du monde. C'est du sein même de cette Paix divine que les élus, empruntant les yeux de Dieu, verront à leur tour l'entier déroulement de l'histoire du monde. Alors toutes les questions cesseront pour eux ; le voile sera levé ; ce qui ne pouvait nous apparaître ici-bas vu notre condition de pèlerins et nous était occasion ou de scandale ou d'adoration, s'éclairera soudain et pour toujours ; le problème du sens de la création, du pourquoi de la permission de tant de maux par un Dieu tout puissant et infiniment bon, se résoudra dans la lumière : « Et j'entendis une grande voix, venue du trône, qui disait : – Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il dressera sa tente avec eux, et ils seront ses peuples, et lui-même sera Dieu-avec-eux. Et il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil ni cri ni douleur, car les premières choses s'en sont allées. Et Celui qui était assis sur le trône dit : – Voici que je fais toutes choses nouvelles » (Apoc., xxi, 3-5).

La paix, selon le grand mot de saint Augustin, est « la tranquillité de l'ordre », traduisons : la victoire de l'amour qui rassemble les activités dispersées pour les faire converger vers leur Fin suprême.

La paix règne au point où se fait cette convergence, et elle passera dans le cœur de ceux qui pourront, de ces hauteurs, regarder l'univers et son histoire.

Mais n'y a-t-il pas un monde, celui de la liberté et de la moralité, où Dieu peut être mis en échec, où de fait il souffre la résistance éternelle de ses créatures libres révoltées ? Et où la résistance est éprouvée peut-il y avoir la paix ?

La réponse est que l'ordre de la liberté et de la moralité est un ordre particulier fait pour rentrer, par une voie ou par une autre, dans l'ordre universel. En ceux qui refusent l'influx de l'Amour créateur, la privation qu'ils choisissent pour en faire leur part est à sa manière un perpétuel aveu que la plénitude est en Dieu, une preuve de la surabondance intime propre à l'Amour. Qui verrait cela, verrait comment le mal du péché et de l'enfer rentre lui-même dans l'ordre universel, non certes à titre de partie composante et structurelle, mais privativement, comme attestant en creux, d'une manière sans doute inadéquate et finie, l'infinie plénitude de Dieu. Sa vision du mal serait impuissante à troubler sa paix. Nous savons que tel sera le privilège des élus ; mais pour nous, qui sommes de ce côté-ci du rideau, ces choses ne sont connues que dans la nuit de la foi.

C'est le don de science qui donne à la foi d'être illuminée au sein même de sa nuit sur la profondeur du mal et lui fait verser sur la tragédie du monde ces larmes qui sont une des béatitudes de l'Evangile. Et c'est le don de sagesse qui donne à la foi d'être encore illuminée, toujours au sein de sa

nuit, sur le fait que le mal n'est permis que pour être l'occasion de biens très purs et très cachés, et lui communique cette paix des enfants de Dieu, qui passe toute conception, et qui est une autre béatitude de l'Évangile.

Il y avait une profonde connaissance du mal chez saint Thomas d'Aquin, qui a analysé toutes les formes du péché et de la malice humaine; et pourtant une paix inébranlable, qui finalement l'a réduit à un silence où toutes les paroles ne sont plus que de la paille.

Nous avons cité le passage d'Angèle de Foligno où la Bonté de Dieu, dit-elle, lui fut manifestée aussi intensément dans les damnés qui la refusent que dans les bons qui l'accueillent.

Saint Jean de la Croix, dans une pensée dont la vérité semble devoir grandir avec le temps, assure que dans la mesure où s'intensifie le mal du monde, la bonté divine se révèle avec plus d'éclat: «Toujours le Seigneur a découvert les trésors de sa Sagesse et de son Esprit aux mortels; mais maintenant que la malice va découvrant sans cesse son visage, c'est davantage qu'il les découvre ¹.»

Les obscurités ne cessent pas pour les serviteurs de Dieu, au contraire. Mais une certitude invincible leur grandit au cœur. La prédication de l'Évangile aux sauvages du Canada, contrariée par l'épidémie, fait redouter les missionnaires comme les plus grands sorciers de la terre: «En quoi, écrit le Père Lalemant, il faut avouer que ces pauvres gens sont aucunement excusables; car il est arrivé très souvent, et on l'a remarqué plus de cent fois, qu'où nous étions les mieux connus, où nous baptisions plus de monde, c'était là où on se mourait davantage; et au contraire, dans des cabanes dont on nous défendait l'entrée, quoiqu'ils fussent quelquefois malades à l'extrémité, on voyait au bout de quelques jours tout le monde heureusement guéri. Nous verrons dans le ciel les secrets mais toujours adorables jugements de Dieu là-dessus ².» A quoi Marie de l'Incarnation ajoute avec sa fougue admirable: «Partout où ils allaient, Dieu permettait que la mortalité les accompagnât, pour rendre plus pure la foi de ceux qui se convertissaient ³.» Il suffit de relire quelques pages de cette servante de Dieu, qui pensait que les missionnaires doivent «plus aimer que tous les séraphins», pour comprendre que lorsque la ferveur atteint dans les âmes une certaine véhémence, la certitude de l'amour de Dieu pour les hommes devient en elles si absolue que les questions, les hésitations mêmes, leur paraîtraient blasphématoires et que les catastrophes qui les frappent dans ce qu'elles ont de plus cher ne peuvent que les jeter à l'adoration.

Le regard d'une foi éclairée par le don de sagesse est la seule lumière qui permette à l'esprit de descendre dans les profondeurs du mal sans chavirer. Le don de sagesse, avec le don de science, était dans la Vierge

¹ *Avisos y Sentencias*, Silverio, t. IV, p. 232.

² Cité dans MARIE DE L'INCARNATION, *Ecrits spirituels et historiques*, Paris, Desclée De Brouwer, 1935, t. III, p. 204.

³ Cité dans MARIE DE L'INCARNATION, *Ecrits spirituels et historiques*, Paris, Desclée De Brouwer, 1935, t. III, p. 204.

quand, ayant écouté l'Ange de l'Annonciation, elle comprend que les temps du Messie sont venus, et qu'il lui faut dire oui au Verbe qui demande à prendre chair d'elle. Mais elle devra progressivement apprendre, par combien de déchirements successifs, à quel prix et par quel drame le mal du monde sera surmonté.

Elle est prise au dépourvu à Bethléem «où il n'y a pas de place pour eux dans l'hôtellerie»; c'est dans le dénuement qu'elle doit mettre au monde celui qu'elle sait le Fils de Dieu. Avec quelle stupeur elle scrute le mystère de la libéralité du Seigneur qui, dira plus tard saint Paul aux Corinthiens, de riche qu'il était, s'est fait pauvre pour nous, afin de nous enrichir de sa pauvreté (II Cor., II, 9). Mais est-il possible que Dieu, si vraiment cet petit Enfant est son Fils, plus précieux que tout l'univers, l'abandonne aux hasards d'un tel enfantement et le confie à de si faibles soutiens?

Puis, c'est la fuite sur les routes de l'exil. Il faut partir soudain dans la nuit pour arracher l'Enfant à la mort, s'acheminer pauvrement, sans ressources, sans défense, vers un pays lointain, inconnu, où l'on parle une autre langue. Le cœur de la Vierge doit s'émouvoir à chaque péril de ce long voyage. Si vraiment cet Enfant lui importe à lui, Dieu, n'a-t-il pas des moyens moins précaires et plus sûrs de le sauver? Mais Dieu reste silencieux; même quand son propre Fils y est pris, il laisse se dérouler la trame impitoyable des événements.

Les artistes du Quattrocento ont représenté la Vierge défaillante soit au pied de la Croix, soit plus tard au moment de la mise au tombeau. Mais l'évanouissement ne survient en nous que lorsque la douleur est trop intense pour être supportée. Il n'est pas vrai que la Vierge se soit évanouie; elle est restée unie à son Fils par la contemplation de la Passion sanglante; elle a connu la plus grande agonie qu'une créature puisse connaître – au-dessous de celle du Christ qui lui non plus ne s'est pas évanoui; elle a porté absolument tout le poids de douleur qu'elle devait porter, le poids terrible de la corédemption du monde. «Près de la croix de Jésus, se tenait sa Mère...», dit l'Evangile (Jean, XIX, 25); et l'Eglise chante: *Stabat Mater dolorosa*.

Au ciel dans la clarté de la vision de la patrie se dissiperont toutes les ténèbres; mais, ici-bas, tant que nous cheminons dans l'exil, le mystère du mal ne commence de s'éclairer pour nous que dans la nuit de la foi: le voile n'a été levé pour personne, ni pour les saints ni pour la Vierge. Il en va différemment de l'humanité de Jésus. Dès le premier instant de sa vie, son intelligence est illuminée par la vision immédiate de la divinité; il ne *croit* pas, il *voit* pour quels grands biens un Dieu tout-puissant et infiniment bon peut permettre au mal de survenir dans son œuvre. Il y a en lui de ce fait la paix du paradis; mais, tant que dure sa vie mortelle, elle est comme refoulée dans le sommet de son âme, et les régions inférieures de son être, son cœur, sa sensibilité, son corps peuvent être envahis par la douleur, le trouble, les agonies. Il est à la fois dans la patrie par une partie de lui-même et dans l'exil par une autre partie de lui-même, déjà au terme

et encore en route, *comprehensor et viator*. D'où le mystère insondable des rencontres de Jésus avec le mal. A chacun d'essayer d'y pénétrer selon son cœur. On n'en peut dire que quelques pauvres mots.

Jésus a vu l'homme ravagé par le mal de la souffrance physique. La souffrance n'est pas éternelle; dans le plan divin elle est destinée à être surmontée et évacuée. Alors, pour marquer la précarité de son règne, pour marquer que le mal physique n'est pas primitif et qu'il est en quelque sorte indu, Jésus, à certains moments, par une seule parole, l'écarte: «Voici qu'un lépreux vint se prosterner devant lui et lui dit: – Seigneur, si tu le veux, tu peux me guérir. Il étendit la main et le toucha en disant: – Je le veux, sois guéri» (Mt., VIII, 2-3). Il sait qu'un premier péché est à l'origine des souffrances humaines et qu'en ce sens elles témoignent d'une victoire momentanée du démon: «Il y avait là une femme possédée d'un esprit qui la rendait infirme depuis dix-huit ans; elle était courbée et ne pouvait aucunement se redresser. Jésus la voyant, l'interpella en disant: – Femme, tu es délivrée de ton infirmité. Puis il lui imposa les mains, et à l'instant même elle se redressa et elle glorifiait Dieu» (Luc, XIII, 11-13). Et à ceux qui lui reprochent d'avoir guéri un jour de sabbat, il répond: «Hypocrites, chacun de vous, le sabbat, ne délie-t-il pas de la crèche son bœuf ou son âne pour le mener boire? Et cette fille d'Abraham, que Satan a liée voici dix-huit ans, il n'eût pas fallu la délier de ses chaînes le jour du sabbat?» (XIII, 15-16). Pourtant, immédiatement, Jésus n'est pas venu enlever la souffrance, mais la prendre sur lui et l'illuminer de l'intérieur.

Jésus a rencontré la mort. Elle non plus n'est ni primitive ni définitive; elle est le salaire du péché (Rom., VI, 23), le dernier ennemi qui sera détruit (I Cor., XV, 26). C'est pour attester son caractère en quelque sorte usurpateur et temporaire que Jésus va triompher d'elle par trois fois, avant même le temps de sa propre résurrection glorieuse. Il y a de la tendresse dans chacun de ces trois récits évangéliques de résurrection; on dirait que Jésus s'émeut de l'humiliation infligée par la mort à la pauvre nature humaine qu'elle disloque. A Naïn, voyant la mère du fils unique qu'on porte en terre, «il a pitié d'elle et lui dit: – Ne pleure pas» (Luc, VII, 13). Il prendra la main de la petite fille de Jaïre, qui avait douze ans, et l'ayant mise debout, il la fait manger (Marc, V, 42-43). Il pleure sur le tombeau de Lazare. C'est l'heure de sa rencontre solennelle avec la mort. Il lui laisse d'abord accomplir tous ses ravages jusqu'à la décomposition du corps. On lui fait dire tout de suite: «Seigneur, celui que tu aimes est malade» (Jean, XI, 3). Il se contente de répondre: «Cette maladie ne va pas à la mort, elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle» (XI, 4). Elle va bien à la mort, puisque Lazare mourra; mais la mort n'aura pas le dernier mot, et même elle ne l'aura jamais. Jésus est plus fort que la mort, il va le manifester tout de suite par la résurrection de Lazare à cette vie mortelle d'ici-bas, avant de le manifester bientôt par sa propre résurrection glorieuse à la vie éternelle du ciel, dans le sillage de laquelle tous les élus seront finalement entraînés. Mais à la vue du tombeau Jésus «se troubla lui-même», et «il pleura» (XI, 33 et 35). Il pleure sur

Lazare, sur ce qu'est devenue la vie humaine par les œuvres mêmes de l'homme, sur l'indicible désastre de la faute originelle. Jésus, qui se trouble lui-même et pleure devant la mort, et qui, d'un mot, commande à la mort! Quelle sérénité en lui, quelle puissance, quelle grandeur, mais aussi quelle tendresse! Qui jamais comprendra la mort comme Jésus?

Jésus surtout est venu pour ôter le péché. C'est là le vrai mal. Il peut l'ôter comme un chirurgien ôte un cancer et ses adhérences. On lui amène un paralytique; tous sont attentifs à ce qu'il va faire. Mais Jésus voit ce que personne ne voit: non pas son infirmité, mais le drame du péché et du désespoir qui se joue dans son cœur. «Aie confiance, enfant, tes péchés sont remis» (Mt., IX, 2). Il guérira le paralytique comme il ressuscitera Lazare; mais ces maux-là sont secondaires.

Dès qu'un cœur commence de s'ouvrir au repentir, Jésus est prêt à pardonner. Il n'insiste plus sur le péché. Il use d'une délicatesse infinie. C'est vrai qu'il enfonce d'un coup le poignard dans le cœur de la Samaritaine en lui parlant de ses maris. Elle ne s'excuse pas, elle sait qu'il a raison. Elle cherche seulement à détourner la conversation. Il la suit, il répond à ses nouvelles questions.

Chez Simon le Pharisien, pour cette femme connue dans la ville comme pécheresse mais maintenant bouleversée par le repentir, il n'a pas un mot de blâme, mais ces paroles que chacun de nous voudrait entendre de lui au moment de la mort: «La multitude de ses péchés sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé» (Luc, VII, 47). C'est déjà le: «Aujourd'hui, tu seras avec moi, en paradis» (Luc, XXIII, 43).

Pour la femme surprise en adultère et qui attend dans l'épouvante le moment de sa lapidation, mais qui, à la fin, reste seule devant lui, il n'a qu'un mot: «Femme, où sont-ils? personne ne t'a condamnée? – Personne, Seigneur, répondit-elle. – Moi non plus, dit Jésus, je ne te condamne pas. Va, et dorénavant ne pèche plus» (Jean, VIII, 10-11).

Le péché, qui conduira Jésus à l'agonie, est le perpétuel tourment de sa vie. Dès le début de sa prédication, c'est l'horreur de l'enfer qu'il lui faut affronter, dans le désert, lors des trois tentations. L'Evangile est plein de traits révélateurs: «Durant le séjour qu'il fit à Jérusalem pour la Pâque, beaucoup crurent en son nom, à la vue des signes qu'il accomplissait. Mais Jésus ne se fiait pas à eux, parce qu'il les connaissait tous, et qu'il n'avait besoin d'être renseigné sur personne: lui savait ce qu'il y a dans l'homme» (Jean, II, 23-25). Rien ne lui est caché de ce qu'il y a de pourri et d'inconstant dans nos cœurs. Il pleure sur Jérusalem: «Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu!» (Mt., XXIII, 37). Pleurait-il sur sa patrie, comme on le dit quelquefois? C'était quelque chose de plus profond. Il pleurait sur la méconnaissance, par la plus nombreuse partie du peuple élu, de la grande prophétie de l'Ancien Testament: toutes les prévenances de Dieu, depuis presque deux mille ans, descendues comme une rosée sur ce peuple chéri, aboutissaient à une trahison; Jésus

pleure sur le péché de Jérusalem, de cette Jérusalem qui est l'image de chacune de nos âmes.

Où l'effrayante liberté laissée par Dieu au mal apparaît-elle aussi tragiquement que dans les récits évangéliques de l'Agonie, de la Passion, de la Mort du Sauveur? Ce Fils unique, en qui reposent ses complaisances, comment Dieu peut-il le livrer aux inventions sauvages de la malice des hommes qui semblent à peine comprendre de quelles puissances invisibles ils sont les instruments? Comment peut-il souffrir qu'on bafoue, qu'on frappe au visage, qu'on couronne d'épines celui qu'il envoie dans le monde pour rendre témoignage à la vérité? Comment peut-il rester muet quand s'élève vers lui une supplication comme celle de l'agonie: «Abba! Père! tout t'est possible: éloigne ce calice de moi!... Mais pas ce que je veux, mais ce que tu veux!» (Marc, xiv, 36); ou une plainte comme celle de la Crucifixion: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» (Marc, xv, 34).

Et en même temps où sont attestés avec autant de force que dans ces récits évangéliques les patiences infinies de la Bonté divine à l'égard de l'humanité pécheresse, et les desseins imprévisibles de sa toute-puissance qui, parmi des maux si impies et une catastrophe si fatale, accomplit la délivrance et la rédemption du monde?

C'est au point où se rencontrent d'une part les assauts déchainés de l'enfer et d'autre part les permissions d'agir inouïes accordées au mal par le ciel, embrassant du regard les deux abîmes, que se tient la sainte âme de Jésus. Pour en pénétrer le mystère, les sept divines paroles tombées de la Croix pourraient ouvrir des chemins.

Quand Dieu pose à chacun de nous, d'une façon toujours plus déchirante, la question du mal, non pour ébranler notre foi et notre confiance, mais pour les rendre plus vraies, plus intenses, un secours pour lui répondre nous a d'avance été préparé par sa bonté dans les paroles du Pater.

Notre Père qui êtes aux Cieux. — Père cela signifie, pour qui est l'enfant, l'alliance merveilleuse de la puissance et de la tendresse. Nous ne sommes pas orphelins. Il existe pour nous un Père, dont la puissance et la tendresse sont infinies, qui sur tous les moments, même les plus désolés, de notre vie, fait descendre son regard. Il nous attend, dans la région où est non pas le mal, mais l'au-delà du mal, dans la Patrie. Si les mots de Plotin: «Fuyons vers la chère patrie... Car nous avons une patrie, d'où nous venons, et un Père qui nous y attend»¹, ont tellement séduit saint Augustin, c'est qu'un chrétien ne peut désormais les lire qu'en pensant aux révélations de l'Évangile.

Que votre nom soit sanctifié. — Que votre nom de Père soit reconnu, qu'il soit confessé même dans la nuit des plus grandes épreuves. Job est innocent;

¹ *Ennéades*, 1, 6, 8.

il n'est pas vrai que les malheurs qui l'accablent soient des punitions. Il n'a pourtant devant lui que la mort et la descente misérable au schéol. Impossible à l'époque où il vit de soupçonner ce que nous appelons la vie éternelle. Alors pourquoi sa souffrance? Il n'aperçoit pas de réponse. Et c'est alors pourtant qu'il fait son acte de foi sublime et gratuit: «Je sais, moi, que mon Défenseur est vivant, que lui, le dernier, se lèvera sur la terre. Après mon réveil, il me dressera près de lui, et, de ma chair, je verrai Dieu. Celui que je verrai sera pour moi, celui que mes yeux regarderont ne sera pas un étranger» (Job, XIX, 25-26). C'est pareillement en espérant contre toute espérance qu'Abraham commence de croire à la promesse d'une descendance (Rom., IV, 18); et quand Isaac, l'unique fils de la promesse, a grandi, voici que Dieu demande qu'on l'immole. Croire, avec une confiance illimitée, fût-ce contre toute apparence, que Dieu est Père, voilà ce que Dieu attend des meilleurs d'entre nous, voilà l'amour qui dès ici-bas dissout le problème du mal.

Que votre règne arrive. — Que votre règne arrive initialement, quand votre amour descend sans cesse au sein même du monde pour y former votre Eglise; et que votre règne arrive pleinement, quand votre amour renversera les œuvres du mal pour transfigurer l'univers. Je me rappelle une visite à ce qui reste aujourd'hui du camp de la mort de Majdanek, près de Lublin, où deux millions d'êtres humains ont péri. Dans de sinistres baraques encerclées de miradors et de barbelés électriques, sont empilés de pauvres restes humains, de misérables espadrilles, des souliers de femmes, de petites chaussures d'enfants, on y découvre des fragments de poupées. On voit un premier modèle de four, une monstrueuse marmite apportée de Berlin. Puis le bâtiment central en béton, avec les salles de bains précédant les chambres à gaz, les grands fours parallèles dont chacun se chargeait par fournées de six cadavres, les rigoles pour recueillir les graisses et les potasses. Techniquement tout est prévu, même la dalle de ciment où l'on déaurifiait les dents des cadavres. Dehors, c'est le soir, le soleil qui baisse se voile dans un nuage rose. Un grand silence sur la plaine polonaise. A quelques pas devant moi la lourde cheminée carrée, en briques, construite par les prisonniers eux-mêmes, domine l'édifice; elle monte dans le ciel comme une sorte de clocher. Tant de pauvres yeux épouvantés, affolés, l'ont regardée. Ils ont vu la flamme rouge jaillir puis s'éteindre dans un nuage noir infini. Est-il possible que ces êtres décharnés, en attendant leur fin horrible dans ce camp de la mort, ne se soient pas tournés vers le Dieu tout-puissant et infiniment bon pour le prendre à témoin, pour le supplier de les secourir par quelque miracle dans leur atroce détresse? Et nulle réponse n'est venue. J'essaie à mon tour de dire le Pater, de crier pour eux vers le Père qui est dans les cieux, qui a vu tout cela, et qui est resté muet. Quel mystère! Jusqu'à quelle profondeur Dieu nous demandait-il de lui faire confiance, de croire à son Amour! Oui, Seigneur, que votre règne arrive! Qu'il se hâte, Seigneur, pour faire sauter un jour toute cette infernale machinerie, et nettoyer la terre de si effroyables inventions!

Que votre volonté soit faite. — Votre volonté de choisir parmi l'infinité des mondes possibles un monde où le mal aurait une part, une part si effrayante. Votre volonté de permettre à l'ivraie de grandir avec le froment jusqu'à la fin de l'histoire. Votre volonté de permettre que le péché triomphe alors que vous nous donnez mission de le combattre; de permettre que votre Cité soit constamment contrariée par les initiatives des esprits de ténèbres. C'est cela votre volonté de bon plaisir. Car il y a une volonté de Dieu qui nous est *proposée* ou signifiée par ses commandements, ses conseils, ses inspirations et à laquelle il nous est demandé d'acquiescer librement avec amour, un amour de conformité à la «volonté divine signifiée». Et il y a une volonté de Dieu qui nous est *imposée*, que personne ne peut empêcher, qui ne nous est connue que par les effets, lesquels, étant arrivés, nous manifestent que Dieu les a ou voulus s'ils sont bons, ou permis s'ils sont un mal. Elle peut se faire contre nos désirs les plus légitimes, nous arracher par la mort les êtres qui nous sont le plus chers et que nous avons mission de défendre, nous accabler par la douleur ou la calomnie. Nous pouvons bien demander qu'elle nous épargne: Jésus l'a fait: «Abba! Père! tout t'est possible: éloigne ce calice de moi» (Marc, XIV, 36). Mais, en fin de compte, elle attend notre soumission, non seulement résignée, mais amoureuse. Voilà la «volonté divine de bon plaisir».

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. — Donnez-nous votre grâce, ce pain sans lequel l'âme ne peut vivre; donnez-nous la force intérieure d'accomplir cela même que vous désirez de nous. Donnez-nous chaque jour assez de foi, assez d'amour, pour pouvoir consentir à ce monde où le mal, jusqu'à l'intérieur de notre cœur, est en tel conflit avec le bien. J'ai besoin de ce pain de l'âme, je le mendie, non seulement pour moi, mais pour tout ce qu'il y a de créatures libres sur la terre. Dans votre Bonté, mon Dieu, donnez-leur de dire en toute circonstance: Que votre volonté soit faite! Donnez-nous à tous de supporter notre part d'épreuve sans être brisés par elle.

Pardonnez-nous nos offenses. — Le pardon, nous le savons bien, est le pain dont nous avons d'abord besoin. Sans votre pardon, comment vivre Seigneur? Comment regarder l'avenir et la mort, comment lever les yeux sur vous? Le pire mal, le péché est entré en nous. Il travaille sourdement notre inconscient. Les sept péchés capitaux sont lovés en nous comme des serpents endormis. Mais la puissance du pardon divin est infinie; une seule goutte du sang du Christ suffit à effacer les souillures du monde, un seul mot de lui à ouvrir le paradis à un brigand. Il a lui-même supplié pour nous tous: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.» Ils ne savent ni l'offense qu'ils font à l'Amour, ni la profondeur de cet Amour; ils ne savent même pas le mal qu'ils se font à eux-mêmes, et que le rejet de l'Amour, c'est, dès ici-bas, l'Enfer qu'ils inaugurent librement en eux. Pardonnez-nous comme nous pardonnons... Mieux que nous pardonnons. Mettez vous-même un peu de votre magnanimité dans nos pardons: ils resteront finis, mais c'est un pardon infini que nous mendions de vous.

Ne nous induisez pas en tentation. – Il y a deux sens. Vous pourriez, Seigneur, et ce serait justice, laisser se dérouler la dialectique de ces imprudences que je commets dix fois le jour. Une première infidélité entraînerait la seconde et ainsi jusqu'à la catastrophe. Ne le faites pas. Intervenez. Brisez cette logique fatale. Je suis l'insensé qui a bâti sur le sable (Mt., VIII, 26). N'envoyez pas, Seigneur, le vent, la pluie et les torrents.

Au second sens. Seigneur, ne nous soumettez pas à l'épreuve de force. Ne permettez pas que la tentation que je rencontrerai aujourd'hui – je renouvellerai demain la même prière – soit au-dessus de mes résistances. Ou alors augmentez mon amour. Que pour chacun de nous soit vrai le mot de l'apôtre: «Dieu est fidèle, il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces; mais lors de la tentation, il fera que vous puissiez la porter et en sortir» (I Cor., x, 13).

Mais délivrez-nous du mal. – Délivrez-nous du Malin et de ses embûches, de toutes les formes du mal, dans la mesure où elles nous seraient funestes; surtout délivrez-nous du mal du péché. La dernière demande est une reprise, mais en négatif, de tout ce qui précède. Le Pater s'achève sur un appel à la délivrance. Que tout ce mal, qui aura tant opprimé l'humanité, soit un jour évacué; que vienne le Règne des fins et le temps de la Patrie.

La question du mal est impossible à éluder. Dieu la pose à chaque homme à son entrée dans le monde. Non pour que nous perdions la foi et l'amour, mais pour qu'à la rencontre du mal, si terrible soit-il, puissent grandir en nous, jusqu'à la fin, la foi et l'amour. Une telle réponse doit se faire dans le silence de nos cœurs. Elle se formulera peut-être au sein d'une nuit qui persistera jusqu'à la mort. Elle peut aussi venir par une sorte d'irruption soudaine de la Sagesse éternelle transfigurant la douleur, réduisant à néant les doutes et les objections. A chaque âme d'aller par la voie que Dieu lui a préparée.

Si le blé et l'ivraie, le bien et le mal croissent ensemble dans l'histoire, nous croyons qu'au total, dès maintenant, le bien est plus fort que le mal, le Christ plus fort que Belial. Quand le mal prend des proportions effrayantes comme nous l'avons vu au temps de la première et de la seconde guerre mondiale, comme d'autres encore pourront peut-être le voir, c'est le signe que Dieu suscite dans le secret des cœurs des amours merveilleux qui rachètent (Ephés., v, 16) et surcompensent la malice des temps, et ravivent cette mystérieuse beauté de l'Eglise dans laquelle il nous est dit que les anges désirent plonger leurs regards (I Pierre, i, 12). Nous savons que le mal est plus visible que le bien; mais le bien est plus durable que le mal, il mine les constructions du mal qui s'effondrent l'une sur l'autre. Nous croyons que si le mal, à un moment de l'histoire, devait primer le bien, Dieu ferait sauter la machine du monde.

De l'inégale égalité des créatures (*)

Nous ne pouvons que proposer quelques vues dispersées et très simples sur un sujet immense, à propos duquel cependant toutes les profondeurs de la métaphysique et de la théologie devraient être évoquées. Nous voudrions les faire graviter autour de deux thèmes principaux : 1^o les créatures sont entre elles beaucoup plus égales et à la fois beaucoup plus inégales qu'on ne saurait le soupçonner au premier regard ; 2^o de même que l'unité est plus fondamentale que la multiplicité, ainsi l'égalité est plus fondamentale que l'inégalité, elle se retrouve en quelque sorte au sein même de l'inégalité¹.

*

C'est avec Origène que le problème de l'inégalité des créatures fait son entrée dans la théologie. Appuyé sur l'Écriture, le grand Alexandrin affirme que le monde dans lequel nous vivons, avec sa variété, est l'œuvre d'un Dieu juste et bon. Les gnostiques, disciples de Marcion, de Valentin, de Basilide, soutiennent au contraire que ni la nature, ni l'Ancien Testament ne peuvent relever du Dieu suprême. Comment, disent-ils, un Dieu juste et tout puissant serait-il la cause des inégalités qui affectent dans le ciel les hiérarchies angéliques, et sur la terre la condition des hommes : l'un venant au monde au milieu de la sagesse des Grecs, l'autre chez les Scythes qui regardent le parricide comme légal ? Origène n'est point ébranlé par ces objections. Il entreprend d'y répondre selon ses forces. Dieu, dit-il, en faisant toutes les créatures spirituelles, n'a pas eu d'autre motif que lui-même, c'est-à-dire sa propre bonté. S'il est le motif de leur création, comme il n'y a en lui aucun principe d'inégalité, il a dû les créer toutes égales entre elles. Mais il les a faites libres, et voilà la cause de toutes les diversités ultérieures. Elles ont pu, par satiété et par négligence, relâcher peu à peu les liens qui les rattachaient à Dieu, et même, chez les hommes et les démons, s'écarter volontairement de lui. Ce sont ces différents degrés de leur chute qui font la diversité actuelle des esprits. Au sommet se trouvent les anges, qui ont été plus ou moins fidèles et qui sont hiérarchisés selon leurs mérites ; puis viendraient les astres, s'il fallait les considérer comme des êtres animés ; puis les hommes ; enfin les démons, hiérarchisés selon leurs démérites.

* Publié dans *Etudes Carmélitaines*, 24^e année, 1939, vol. II, *Les hommes sont-ils égaux ?*, pp. 195-206.

¹ « Primum quod procedit ab unitate est aequalitas, et deinde procedit multiplicitas... » Saint THOMAS, I, qu. 47, a. 2, ad 2.

Peut-être est-il possible que les esprits aient d'abord été créés sans aucun corps. Du moins, s'ils ont eu un corps, il était fait à l'origine de matière légère, subtile, lumineuse. A mesure que leur libre arbitre s'est incliné vers le mal, la matière qui les revêtait s'est appesantie, condensée, obscurcie au point de donner naissance aux diversités corporelles de notre monde visible. Et par un mouvement contraire, à mesure que se rectifierait notre libre arbitre, la matière de nos corps reprendrait ses qualités premières. Ainsi, conclut Origène, le Créateur ne peut être accusé d'injustice, puisqu'il traite chacun selon ses mérites antérieurs; la naissance heureuse ou malheureuse des hommes n'est pas due à une cause fortuite; les âmes n'ont toutes ensemble qu'une seule nature et qu'un seul Créateur ¹.

*

La vision d'Origène ne devait pas être retenue par l'Eglise. Elle n'était conforme ni à l'Ecriture, ni à la raison. Sans doute, la liberté peut être cause de très graves inégalités: l'état des démons, par exemple, ne s'explique que par une catastrophe initiale de leur libre arbitre. Mais recourir à une explication de ce genre pour rendre compte de toutes les inégalités de l'univers, c'était méconnaître des vérités primordiales et s'engager dans des erreurs multiples et manifestes.

C'est à Dieu même qu'il faut faire remonter les inégalités les plus fondamentales, constitutives des natures, «formelles», suivant lesquelles diffèrent entre eux par exemple le règne minéral, le règne végétal, le règne animal, le règne humain, et même les anges qui, selon saint Thomas, représentent chacun une espèce à part. Pourquoi Dieu les a-t-il voulues? Saint Thomas l'explique avec profondeur en montrant le mélange ou plutôt l'alternance de liberté et de nécessité qui a présidé à la formation de l'univers. L'amour de Dieu pour lui-même, dit-il, est absolument nécessaire. Mais la bonté divine, étant parfaite, se suffisait à elle-même. Rien n'exigeait qu'elle se répandît au dehors sur les créatures; Dieu éternellement pouvait ne pas créer; si donc il décide de créer, c'est en pure liberté, en pure gratuité. Pourtant, à supposer qu'elle ait lieu, la création, nécessairement, ne peut avoir qu'une fin: manifester, c'est-à-dire extérioriser dans une certaine mesure, qui sera d'ailleurs toujours essentiellement inadéquate, les richesses infinies de la bonté divine. Quelle sera cette «certaine mesure»? Ici de nouveau intervient le rôle de la liberté divine. Une infinité de mondes étaient possibles. Et qu'on ne dise pas que Dieu, étant infiniment bon, se devait de choisir le meilleur des mondes possibles; car la notion du meilleur des mondes possibles est une notion contradictoire, et à jamais irréalisable: étant donné n'importe quel monde, Dieu pourrait toujours en choisir un meilleur, la distance de la créature au Créateur étant rigou-

¹ *Peri Archon*, lib. II, cap. 9, nos 5 et 6; P. G., t. XI, col. 229-230. Cf. F. PRAT, *Origène*, Paris, 1906, pp. 74 et 84; G. BARDY, art. *Origène*, Dict. de Théol. Cath., col. 1531.

reusement infinie. C'est donc en pure liberté que Dieu choisit la mesure de perfection que doit représenter le monde. Mais comment cette mesure de perfection divine pourra-t-elle se déverser dans la création? Ici la nécessité reprend ses droits. Une seule créature eût été insuffisante. Il fallait multiplier les créatures, ou plutôt les espèces créées, et les degrés de la création, car, ce qui est ramassé dans l'éminente simplicité divine se brise en quelque sorte et se multiplie en se réfractant dans les créatures¹. C'est en Dieu seul par exemple que sont contenus éminemment les êtres spirituels comme les êtres matériels, et c'est pourquoi il est seul capable de les créer et de les conserver les uns et les autres.

Cette perspective, qui nous laisse entrevoir ce qu'il y a de nécessaire dans les inégalités foncières des créatures, diffère profondément de celle d'Origène. Elle a pour corollaire une manière très différente aussi de définir la signification de l'univers. Suivant Origène, notre univers se présente avant tout comme le résultat d'une dégradation progressive des créatures spirituelles et de leur enlèvement dans la matière, qu'il est bien près de considérer comme mauvaise, car elle n'existe, au moins sous les formes qui nous sont connues, qu'afin de servir de châtiment au péché des esprits. Suivant la doctrine exposée par saint Thomas, au contraire, l'univers apparaît avant tout tel un ensemble différencié et ordonné, voulu de Dieu, tel un *cosmos*, où l'inégalité foncière des créatures est requise pour la perfection d'un corps. Il y a plus de perfection, et donc plus d'être, dans un tout ordonné, composé de parties inégales dont chacune a son rang, que dans une collection de natures qui seraient meilleures mais égales entre elles: tous les organes ne peuvent ressembler à l'œil. Et c'est pourquoi, suivant la Genèse, Dieu, qui avait dit de chacune des choses créées qu'elle était bonne, considérant, au sixième jour, leur ensemble, le trouva très bon².

Ce *cosmos* n'est pas inerte. Les inégalités foncières des natures, leurs «nombres» spécifiques les ordonnent à une inter-action et à une inter-passion³. La diversité des activités cosmiques ne doit pas être regardée, avec les occasionnalistes, comme extérieure aux choses; elle s'enracine dans leur nature même, elle est intérieure à l'univers; et quand je demande pourquoi ce bois a pris feu, l'on peut bien me répondre que c'est parce que Dieu l'a voulu, mais il doit être alors entendu qu'on saute par-dessus toute la série des causes intermédiaires⁴. Les créatures, dit saint Thomas d'un point de vue métaphysique qui pourra se transposer dans l'ordre moral, sont plus semblables à Dieu en étant causes de bonté les unes pour les autres qu'en n'existant que pour elles-mêmes; or, nulle créature ne pourrait agir pour le bien d'une autre s'il n'y avait place dans l'univers pour la pluralité et l'inégalité⁵.

¹ Voir surtout III *Contra Gent.*, cap. 97, dernier tiers.

² I, qu. 47, a. 2, ad 1.

³ III *Contra Gent.*, cap. 97, avant le milieu.

⁴ *Ibid.*, fin.

⁵ II *Contra Gent.*, cap. 45.

La première vue que nous puissions prendre de l'univers nous révèle ainsi des coupures profondes, qui sont l'œuvre de Dieu lui-même, entre les différents règnes des créatures, surtout lorsqu'on passe des créatures matérielles aux créatures spirituelles. Cependant les activités de toutes ces créatures ont pour effet de les solidariser entre elles, de les lier étroitement ensemble, et par là même, sans nullement les confondre, de les égaliser sous un certain aspect. Mais le point sur lequel, malgré leurs différences tout à fait irréductibles, elles sont le plus étonnamment semblables entre elles tient à leur condition même de créatures, qui dépendent également, constamment, totalement de la toute puissance créatrice. La distance des unes aux autres, si considérable qu'elle soit, n'est plus rien lorsqu'on la compare à celle qui les sépare toutes ensemble du Créateur; et le IV^e concile de Latran a pu dire ce mot qui va loin «qu'entre le Créateur et la créature, la ressemblance n'est jamais telle que la dissemblance ne soit encore plus grande»¹.

*

Dans le libre arbitre, Origène voudrait trouver la raison non seulement des degrés de la création, mais encore de toutes les inégalités qui se présentent parmi les hommes: «L'un vient au monde parmi les Hébreux, il a la ressource d'être instruit dans la loi divine; l'autre voit le jour parmi les Grecs, hommes sages et d'une condition non médiocre. Au contraire, voici un enfant qui naît parmi les Ethiopiens, lesquels ont coutume de se nourrir de chair humaine, ou chez les Scythes, pour qui le parricide est comme une chose légale, soit enfin dans la Tauride, où l'on immole les étrangers.» C'est encore trop accorder au libre arbitre, et la «nature» aura sa part jusque dans ce domaine. On rencontre dans l'univers, selon saint Thomas, deux sortes de différenciations. D'abord les différenciations «formelles», dont nous avons parlé, qui donnent naissance aux degrés des êtres, et à toutes les diversités spécifiques. Puis les différenciations «matérielles», moins profondes, qui affectent les êtres de même espèce, entre lesquels les distinctions sont numériques². Il existe par conséquent, reconnaissons-le, des inégalités individuelles qui ne relèvent pas du libre arbitre, qui viennent des nécessités de la matière, et qui en ce sens sont naturelles. La nature des choses, dit Léon XIII, «a disposé parmi les hommes des différences aussi multiples que profondes: différences d'intelligence, d'habileté, de santé, de forces; différences nécessaires, d'où naît spontanément l'inégalité des conditions». La prétention de les supprimer serait vaine. «Elles sont faites d'ailleurs pour tourner au profit des individus comme de la communauté: car la vie sociale requiert des ressources variées et des fonctions diverses; et ce qui porte précisément les hommes à se partager ces fonctions, c'est avant tout la différence de leurs conditions propres³.» Voilà la grande raison chrétienne de l'inégalité, telle que Dieu

¹ Denz., n° 432.

² I. qu. 47, a. 2.

³ Encyclique *Rerum Novarum*, 16 mai 1891.

la faisait entrevoir à sainte Catherine de Sienne: «Quant aux biens temporels, pour les choses nécessaires à la vie humaine, je les ai distribués avec la plus grande inégalité, et je n'ai pas voulu que chacun possédât tout ce qui lui était nécessaire pour que les hommes aient ainsi l'occasion, par nécessité, de pratiquer la charité les uns envers les autres. Il était en mon pouvoir de doter les hommes de tout ce qui leur était nécessaire pour le corps et pour l'âme; mais j'ai voulu qu'ils eussent besoin les uns des autres et qu'ils fussent mes ministres pour la distribution des grâces et des libéralités qu'ils ont reçues de moi. Qu'il le veuille ou non, l'homme ne peut ainsi échapper à cette nécessité de pratiquer l'acte de charité ¹.»

Il est clair que la vie de société, qui résulte sans doute d'un instinct de nature, mais fécondé par l'industrie humaine, en donnant à ces inégalités l'occasion de s'accuser et de se déployer, comportera les plus grands risques. Cela ne veut pas dire qu'il faille la fuir, ni qu'elle soit mauvaise par essence. Cela veut dire que, dans la mesure où elle prétendra se constituer en faisant abstraction de la morale, elle tendra à changer les inégalités naturelles, qu'elle peut amplifier sans cesse, et qui devaient être normalement des outils de bienfaisance, en autant d'instruments d'iniquité.

Ainsi, du point de vue de la philosophie, les inégalités individuelles, qui opposent si fortement les hommes entre eux, sont attribuables à divers genres de causes. Pour une part, elles sont naturelles et relèvent des exigences de la matière: ainsi les différences de constitution, de tempérament, de sexe, de race, etc. Pour une autre part, elles sont pleinement volontaires: ainsi les inégalités causées par la fructification de nos actes libres en habits acquis, soit vertueux, soit vicieux. Ces dernières inégalités portent en elles-mêmes leur justification. Elles ne sont pas un problème pour le philosophe. C'est pourquoi Origène voulait ramener à ce type toutes les inégalités. Et l'Inde, avec sa doctrine du *Karman*, l'avait précédé dans cette voie. Enfin, pour une autre part, les inégalités sont dues au mélange des facteurs libres et naturels: ainsi l'hérédité fâcheuse transmise par des parents vicieux, les inégalités résultant de la première éducation, et de l'influence préconsciente des milieux sociaux.

Comment, dès lors, faudra-t-il répondre aux objections sur l'inégalité des naissances, par exemple, que soulevaient les adversaires d'Origène? Devra-t-on s'en prendre, comme ils le faisaient, à l'Auteur de ce monde, dont la justice ne serait ni toute-puissante, ni irréprochable?

La réponse consiste à prendre acte, sans chercher à les atténuer, des inégalités qui sont au principe de chaque vie humaine. Peu importe leur origine. Elles appartiennent aux données concrètes du problème que chaque homme doit résoudre. Ces données peuvent varier beaucoup. La justice n'exige aucunement qu'elles soient identiques. Elle réclame simplement que chaque problème soit soluble, en d'autres termes qu'il soit tenu compte des difficultés d'un chacun, et qu'on n'attende de lui que ce qu'il peut raisonnablement fournir. Ce qui va compter pour la rétribution, ce sera

¹ *Dialogue*, trad. Hurtaud, t. I, p. 29.

précisément la manière dont chacun aura résolu, sous le regard du Dieu qui sonde les reins et les cœurs, l'équation tout à fait personnelle qui lui avait été posée. La justice divine n'est pas de poser à tous les hommes un problème identique, mais un problème proportionnel. Et elle est de tenir compte parfaitement de la façon dont chacun d'eux l'aura résolu, avec les moyens dont il pouvait disposer. On le voit, la lumière dont nous avons besoin ne doit pas être cherchée en remontant dans le passé, pour rendre chacun responsable des inégalités qui se trouvent au principe de sa vie. C'est pourtant ce qu'ont fait Origène et, on peut le dire, tout le courant de la pensée hindoue. Il suffit, au contraire, pour la découvrir, de se tourner vers l'avenir, ou plutôt de lever les yeux sur la justice éternelle de Dieu. «Seigneur, tu m'as remis cinq talents», disait déjà la parabole, telle qu'elle est rapportée par saint Matthieu, XXV, 14-30, «voici: j'en ai gagné cinq autres». Et: «Seigneur, tu m'as remis deux talents; voici, j'en ai gagné deux autres.» Les sommes diffèrent. Mais la réponse du Seigneur est identique: «Très bien, bon et fidèle serviteur... Entre dans la joie de ton maître.» Celui qui n'avait reçu qu'un talent, s'il en avait présenté un second, aurait entendu les mêmes paroles. Mais, au lieu de faire confiance à son maître, il s'est découragé, et il lui adresse, à la fin, le reproche amer que nous connaissons trop: «Je t'ai connu comme un homme dur, moissonnant où tu n'as pas semé, et ramassant où tu n'as pas dispersé.»

Avec la parabole évangélique, nous dépassons le monde de la philosophie. Nous entrons dans le royaume de Dieu.

*

Peu importe donc, pour le salut éternel de telle âme particulière, l'origine des inégalités qui vont entrer dans la constitution du problème que Dieu lui demandera de résoudre: elles peuvent être naturelles, elles peuvent encore résulter de fautes antérieures – c'est ainsi que la conversion fait surgir une vie nouvelle du sein des ruines intérieures du péché, – elles peuvent être dues aux injustices de la société et à l'iniquité des hommes. Ce que saint Paul écrit aux Corinthiens (I, x, 13): «Aucune tentation ne vous est survenue qui n'ait été humaine; et Dieu, qui est fidèle, ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces; mais avec la tentation, il ménagera une issue, en vous donnant le pouvoir de la supporter», nous savons que cela doit être vrai proportionnellement de toute vie humaine, et qu'au dernier jour aucun damné ne pourra se lever pour accuser la justice divine.

Et cependant il importe souverainement à l'Eglise que certaines inégalités, celles qui naissent de l'injustice et du péché d'autrui, qui blessent les âmes en même temps que les corps, qui sont un scandale pour la multitude, soient ouvertement stigmatisées, et constamment refoulées. Personne, sans doute, n'est tenté au-delà de ses forces, s'il permet qu'elles soient reprises et soulevées par les forces divines qui tentent sans cesse de faire irruption dans son cœur. Et cependant quand l'imprévoyance, l'injustice, la violence rendent le monde présent inhabitable, désaccordé profondément

d'avec la Fin ultime, quand, suivant le mot de Péguy, «c'est l'enfer qui redéborde sur la terre», il n'y a plus guère que les saints, les martyrs, les héros pour demeurer dans la charité: et sans doute leur ferveur compensera d'immenses trahisons. Mais si le monde redevient habitable, s'il recommence à s'accorder aux exigences de la Fin ultime, alors des millions de chrétiens peuvent vivre et mourir dans l'amour: ils sont assez forts pour marcher tous ensemble dans le devoir et pour faire, à certains moments exceptionnels, acte de vertu héroïque; mais ils auraient été trop faibles pour remonter tout seuls, et à toutes les heures du jour, l'immense courant démoralisateur d'un monde pervers. Il faut donc travailler, c'est la charité théologale qui nous y pousse, à l'instauration d'un ordre temporel chrétien, d'un ordre social chrétien, et sous ce rapport «un catholique qui ne serait pas social serait un singulier paroissien».

*

«Voici, j'en ai gagné cinq autres... Voici, j'en ai gagné deux autres.» La réponse sera la même: «Entre dans la joie de ton Seigneur.» La récompense éternelle, pour le dernier et le premier des élus, pour les élus et pour les anges, ne sera rien de moins que le Seigneur, se donnant sans intermédiaire. Les inégalités entre élus, et celles entre élus et anges (dans le ciel les élus pourront être rangés, selon leur amour, à côté des anges), que sont-elles par rapport à l'inégalité qui les sépare tous ensemble de Dieu? Et voilà pourtant l'inégalité qui sera comblée. Les bienheureux deviendront cela même que Dieu est, ils deviendront intentionnellement, par grâce, ce que Dieu est ontologiquement par nature: comme une eau tranquille, à certaines heures, devient le ciel. La distance d'eux au Créateur dans l'ordre entitatif restera infinie, mais leur mutuelle compénétration dans l'ordre de la connaissance et de l'amour sera ineffable, «Dieu éternellement disant à la créature: n'essaie pas de me toucher; mais lui disant aussi: je t'épouserai pour toujours¹.» Nous touchons ici le fond du mystère de l'égalité et de l'inégalité: plus l'inégalité entitative apparaît infranchissable, plus l'égalité spirituelle est confondante. Si Dieu n'était pas pareillement inaccessible à sa créature, l'amour par lequel il l'épouse véritablement ne la ravirait pas autant.

Il est de foi que chacun des bienheureux verra l'essence divine immédiatement²; mais il est aussi de foi que cette vision comportera, suivant la diversité des mérites, des degrés³. Tous auront «la bouche à la Source», mais tous n'auront pas la même soif. Éternelle égalité, et éternelles inégalités. Celles-ci ne vont-elles pas assombrir la joie de la patrie? C'est l'ardente question de Dante à Piccarda⁴. Elle sourit d'abord un peu, et lui répond, si belle qu'elle paraissait brûler du feu du premier amour:

¹ Jacques MARITAIN, *Les degrés du savoir*, p. 752.

² Denz., n° 530.

³ Denz., n° 693.

⁴ *Paradiso*, III, 65.

*Frère, notre volonté est heureuse
par la vertu de charité, qui nous fait vouloir
seulement ce que nous avons, et de rien autre n'a soif.*

*Si nous désirions être plus élevées,
nos désirs seraient en désaccord
avec la volonté de Celui qui ici nous dispose...*

*Et même le formel de cette existence bienheureuse
c'est de se contenir dans le divin vouloir
pour que toutes nos volontés en fassent une seule.*

Le poète est convaincu :

*Chiaro mi fu allor com'ogni dove
In cielo è paradiso, e si la grazia
Del sommo ben d'un modo non vi piove.*

La charité bannit la jalousie et, dit saint Augustin, «où il n'y a pas de jalousie, la diversité nourrit la concorde». Il écrit cela à propos du passage de l'Apocalypse sur les âmes vierges: «Ceux-là suivent l'Agneau partout où il va...» Qu'en adviendra-t-il des autres? Son commentaire, ici, est admirable: «La foule des fidèles vous verra, elle qui ne peut suivre l'Agneau jusque là. Elle vous verra et ne sera pas envieuse. Mais, se réjouissant avec vous, elle possédera en vous ce qu'elle ne possède pas en elle. Sans doute, elle ne pourra pas chanter ce cantique nouveau, qui est votre cantique propre. Mais elle pourra l'entendre ¹...»

Si la charité de l'exil est de même nature que celle de la patrie, c'est ici-bas déjà qu'elle tend de soi à faire, avec les inégalités, de la concorde. En commentant I Cor., XII, 12: «Comme les membres du corps, étant multiples, sont un seul corps; ainsi le Christ», saint Jean Chrysostome notera même que l'intention de l'apôtre est d'insister avant tout sur le paradoxe de l'égalité de tous les chrétiens, afin de consoler les plus humbles d'entre eux. Saint Paul écrit, en effet, dit-il, non pas que tous les membres *appartiennent* à un seul corps, mais qu'ils *sont* un seul corps, et c'est pour signifier que les membres, inégaux lorsqu'on les compare entre eux, sont tous également nécessaires au corps, en sorte que leurs inégalités apparentes recouvrent une égalité foncière. «Sur un point tous les membres sont égaux, car tous sont un seul corps ².»

Au fond, c'est toujours l'inégalité qui l'emporte si on compare les créatures à Dieu, et l'égalité si on les compare entre elles.

*

A ceux qui à la fin répondent à son appel, même quand il ne leur resterait que peu de temps à travailler dans sa vigne, le Seigneur ne réserve pas

¹ *De sancta virginitate*, n° 29; P. L., t. XL, col. 412.

² *Homil.*, XXX, n° 1; P. G., t. LXI, col. 249.

une moindre récompense que lui-même. C'est le sens de la parabole des ouvriers de la onzième heure. Elle ne signifie pas qu'un même degré de gloire serait réservé à tous les élus. « Plus la charité est grande, dit saint Thomas, plus le désir est grand, et c'est le désir qui prépare et proportionne à recevoir la réalité désirée; en sorte que plus la charité sera grande, plus la vision de Dieu sera parfaite, et la béatitude intense ¹... C'est comme des gens qui s'en vont chercher de l'eau avec des vases de dimensions différentes: le fleuve s'offre tout entier, tous cependant n'y puisent pas également; ainsi celui dont l'âme sera plus dilatée par la charité recevra davantage ². » Saint Jean de la Croix rappelait cette doctrine d'un mot: « Au soir de ta vie, on t'examinera sur l'amour. »

La parabole avait encore une intention plus immédiate. Elle faisait entendre non seulement que les pécheurs et les publicains seraient appelés à rejoindre les justes, mais encore que les Gentils seraient appelés à rejoindre les descendants des patriarches pour travailler avec eux dans le royaume, en sorte que certains des derniers pourraient être les premiers, et certains des premiers les derniers. Une économie nouvelle du salut allait être instaurée. Avec le Christ, le royaume de Dieu entrait dans le monde. C'est lui qui, des deux peuples, Juifs et Gentils, n'en ferait qu'un seul, l'Eglise (Ephes., II, 14). Et voilà une ouverture sur un problème immense, celui de l'inégalité des différents régimes de salut proposés à l'humanité au cours des âges.

Il y a, tout de suite après la chute, un régime qui apparaît déjà comme le premier état de l'Eglise, et que les théologiens appellent le régime de la loi de nature, non que la grâce en fût absente, mais parce qu'elle se glissait dans les cœurs pour les illuminer secrètement, à la façon d'un instinct de nature ³. Puis vient, mais pour un petit peuple seulement, la loi ancienne qui marque la seconde phase du développement de l'Eglise: en plus des inspirations intérieures, une loi extérieure est donnée au Sinaï, et rappelée par les prophètes. Cependant la loi de nature continue de s'étendre sur le monde et de régir le salut des Gentils. Enfin, c'est la loi nouvelle.

Restons-en à ces grands traits. Ils suffisent à attester la profonde inégalité des régimes suivant lesquels la grâce a été proposée aux hommes. Sous la loi de nature, elle vient à la manière d'une rosée secrète; sous la loi ancienne, c'est un ruisseau qu'on peut voir; sous la loi nouvelle, c'est un fleuve immense. Et pourtant, quelque marquées que soient ces inégalités, l'égalité, ici encore, est plus fondamentale. Sous chacun de ces trois régimes, en effet, les hommes peuvent ouvrir leurs cœurs aux avances divines, être dans l'état « de la grâce acceptée », et former la cité de Dieu qui commence avec Abel pour durer jusqu'à la fin du monde. Et ils peuvent fermer leur cœur aux avances divines, être dans l'état « de la grâce refusée », et combattre

¹ I, qu. 12, a. 6.

² *Commentaire* sur Mt. XX, 10.

³ Voir l'étude neuve et pénétrante de Raïssa MARITAIN, *Histoire d'Abraham, ou la sainteté dans l'état de nature*, dans « Nova et Vetera », 1935, n° 3.

pour la cité du mal. «Deux amours ont bâti deux cités, l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité de la terre; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la cité de Dieu. L'une se glorifie en soi, l'autre dans le Seigneur ¹...» Avant saint Augustin l'apôtre avait dit: «Tribulation et angoisse à toute âme d'homme qui pratique le mal, au Juif d'abord et au Grec; mais gloire, et honneur, et paix à tout homme qui fait le bien, au Juif d'abord et au Grec; car Dieu ne fait pas acception de personnes... En effet, lorsque des Gentils qui n'ont pas de loi accomplissent naturellement (c'est-à-dire spontanément) ce qui est de la loi, ceux-là, sans avoir de loi, se tiennent à eux-mêmes lieu de loi; car ils montrent que ce que la loi commande est écrit dans leurs cœurs, et leur conscience rend le même témoignage, ainsi que les pensées qui alternativement les accusent ou aussi les défendent: on le verra au jour où Dieu jugera les actions secrètes des hommes, par Jésus-Christ, selon mon Evangile» (Rom., II, 9-11; 14-16).

*

Chaque fois que nous avons comparé les créatures à Dieu, l'inégalité l'emportait. Chaque fois que nous les avons comparées entre elles, qu'il s'agit de leur condition de créatures, ou de leur condition d'enfants de Dieu, l'égalité l'emportait, si profondes d'ailleurs que fussent les inégalités. Le lien de l'être est foncier et indestructible, il fait de l'ordre avec les inégalités, et l'amour est la plus haute forme de surabondance de l'être.

Ce qui va jeter dans l'œuvre divine de monstrueuses inégalités, c'est la haine et le péché. «Et toutes les nations étant rassemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres...» (Mt., xxv, 32), c'est-à-dire qu'il manifestera au dehors les terribles séparations causées dans les cœurs par le péché. Cependant le Royaume, où Dieu règne surtout selon la première pente de son cœur, c'est-à-dire selon son Amour, et la Géhenne, où il règne surtout selon sa Justice, seront, à proprement parler, non pas deux univers séparés, mais les deux parties d'un seul univers. Il y aura donc, de l'une à l'autre, traversant le grand chaos, encore un lien ténu.

¹ *Cité de Dieu*, lib. XIX, n° 28.

Le progrès de l'Eglise dans le temps (*)

Considérons l'Eglise de la Loi nouvelle. Après les millénaires qui, sous les économies antérieures de la Loi de nature, puis de la Loi mosaïque, l'ont préparée à accueillir en elle les visitations suprêmes du Verbe au jour de l'Incarnation et de l'Esprit-Saint au jour de Pentecôte, l'Eglise pérégrinante est structurellement achevée. Elle est entrée dans ce que les apôtres appellent les derniers jours (Act., 2,17), la fin des temps (1 Pierre, 1,20). Quelle peut être désormais sa mission? Pourquoi Dieu la fait-il durer dans le temps?

1. L'EGLISE EST POUR LE MONDE ET LE MONDE POUR LE PROGRÈS DE L'EGLISE

A la question: pourquoi Dieu fait-il durer son Eglise dans le temps? la première réponse à donner est évidente. L'Eglise a pour tâche de dispenser jusqu'à la fin du temps le mystère de la rédemption du Christ. Tant qu'il restera un monde à sauver, c'est par son Eglise de la Loi nouvelle que le Christ entend désormais le sauver. Il l'envoie à toutes les nations, jusqu'à la consommation des siècles, pour annoncer l'Evangile de la Loi nouvelle, pour les sanctifier par le contact des sacrements de la Loi nouvelle.

L'Eglise sauve les hommes doublement. Elle les sauve d'abord et avant tout pour la vie éternelle, en les élevant, en les attirant jusqu'à elle au sein de son Royaume qui, pour être *dans* ce monde, n'est cependant pas *de* ce monde. Elle les sauve encore par surcroît en illuminant pour eux d'en haut les choses de ce monde et de la vie du temps, *non eripit mortalia qui regna dat caelestia*.

Il est bien vrai dès lors que l'Eglise est pour le monde, avec mission de l'élever à soi, à la manière un peu dont le maître est pour l'élève, le médecin pour le malade, les parents pour les enfants.

Mais il est vrai aussi, en un autre sens, plus mystérieux, de dire que le monde est pour l'Eglise, un peu comme la terre est pour les végétaux, les végétaux pour les animaux, et les animaux pour l'homme. «Tout est à vous, écrit saint Paul aux Corinthiens, mais vous vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu» (1 Cor. 3,22). Les divers ministères confiés par le Christ à ses disciples, apôtres, prophètes, évangélistes, pasteurs, docteurs,

* Texte d'une conférence lue partiellement à l'Université Pontificale de S. Thomas d'Aquin in Urbe, le 19 novembre 1965.

dit encore l'apôtre dans un grand texte aux Ephésiens, 4, 11-13, ont pour fin «d'organiser les saints en vue de la construction du Corps du Christ, au terme de laquelle nous devons parvenir, tous ensemble, à ne faire plus qu'un dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu, et à constituer cet Homme parfait, dans la force de l'âge, qui réalise la plénitude du Christ». Le dernier, le suprême pourquoi de la durée du monde et de la continuation du temps, c'est dès lors d'assurer à l'Eglise le délai qui lui est nécessaire pour atteindre sa stature parfaite, en laquelle se réalise ce que saint Paul appelle le plérôme, le complément, la plénitude du Christ. On rejoint ainsi un autre grand texte de l'apôtre aux Colossiens, 1,24: «En ce moment, je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son Corps qui est l'Eglise.» Non qu'on puisse imaginer, – ce serait folie, – de compléter *intensivement* les souffrances du Christ; mais l'Eglise, en se rendant perméable aux souffrances du Christ, qui est la Tête, les complète *extensivement* en elle-même, qui est le Corps.

2. LE PROGRÈS DE L'EGLISE SE FAIT NON PAR UN DÉPASSEMENT DU DON DE PENTECÔTE, MAIS PAR SA MANIFESTATION

Dans l'Eglise comme dans le Christ le progrès se fera non point par un *dépassement* du don initial suprême: don de l'Incarnation dans le Christ, don de Pentecôte dans l'Eglise, – c'est bien impossible, – mais par une *manifestation successive* des exigences de ce don initial. Pour nous autres chrétiens, les événements de l'Incarnation et de Pentecôte marquent le centre du temps.

Dès l'instant où la Vierge prononce le *Fiat*, le Verbe se fait chair, Jésus est pleinement lui-même, vrai Dieu et vrai homme, sans progrès possible dans la ligne de cette union. Le mystère de l'Incarnation est un fait, il est achevé quant à son *essence*, à sa *structure constitutive*. Mais sous un autre angle, le mystère de l'Incarnation embrasse tout le déroulement de la vie de Jésus; quant à son *déploiement*, il demeure en devenir et ne s'achèvera qu'à l'Ascension.

Il en va pareillement de l'Eglise. Dès le jour de Pentecôte, où l'Esprit-Saint descend sur elle pour faire redéborder sur elle la plénitude de la grâce capitale du Christ, l'Eglise de la Loi nouvelle est achevée, accomplie dans la ligne de son *essence*, de sa *structure constitutive*. Mais dans la ligne de son *déploiement*, elle demeure en devenir, un progrès s'ouvre devant elle.

Ce progrès se déroulera pendant toute la durée qui sépare la première parousie, où le Christ est venu pour sauver le monde, de la deuxième parousie où il viendra pour juger le monde. Pendant cette phase ultime et décisive de son existence, l'Eglise pérégrinante est soutenue par la main toute puissante de Dieu. Elle est visitée secrètement par les illuminations du Verbe et les effusions de l'Esprit-Saint. Ces missions maintenant invisibles du Verbe et de l'Esprit ravivent en elle, mais sans jamais pouvoir en égaler le premier éclat, les trésors de grâce déposés en elle lors des su-

prêmes missions visibles de l'Incarnation et de Pentecôte. Mais dans le même temps, l'Eglise est en butte aux attaques de la Cité du mal, elle doit faire face aux défis constants que le monde et le Prince de ce monde lui opposent, elle doit subir les assauts non seulement d'adversaires de chair et de sang, mais encore, dit l'apôtre, «des Principautés, des Puissances, des Régisseurs de ce monde de ténèbres, des Esprits du Mal, qui habitent les hauteurs» (Ephés., 6,13). Elle chemine, selon le mot de saint Augustin, «entre les persécutions des hommes et les consolations de Dieu»¹.

Toute cette durée de temps qui sépare la première parousie de la seconde est désignée tour à tour, dans l'Apocalypse, par les nombres de mille années et de trois ans et demi. Parce que, d'une part, l'Eglise conserve en elle, tout au long de son histoire, une paix divine et inaltérable, la durée de sa vie profonde est mesurée par le chiffre de mille années (20, 1-7), symbole de paix et de perfection. Et parce que, d'autre part, les attaques de Satan qui se poursuivent tout au long de l'âge messianique, si violentes et déchainées qu'elles puissent être, ont un caractère malgré tout précaire, et ne peuvent prévaloir contre l'Eglise, elles sont mesurées par la période de trois ans et demi (un temps, des temps et la moitié d'un temps, 12,4) trois et demi représentant le nombre plénier 7 brisé en deux².

L'Eglise périgrinante, qui ne peut se maintenir dans la durée que par le perpétuel remplacement de ses membres, ne peut s'ouvrir à la vérité et à la foi, ne peut subsister dans la sainteté et l'amour que par l'incessante descente en elle des missions invisibles du Verbe et de l'Esprit. Cependant ces missions ne se produisent pas d'une manière égale. A certains moments elles se font plus intenses, plus merveilleuses. De grandes effusions de lumière et d'amour, accompagnées de miracles et de prophéties, s'épanchent sur l'Eglise. C'est peut-être aux époques de paix, où la discipline est plus régulière, où les couvents se multiplient, où la doctrine est prêchée et explicitée, où la vie chrétienne se déploie librement, où les établissements missionnaires florissent. Et c'est peut-être aux plus sombres époques, quand la persécution fait apostasier des milliers d'âmes, et que le Saint-Esprit semble vouloir racheter, par l'intensité de la ferveur de quelques grands saints et la fréquence de l'héroïsme chez les martyrs, les pertes visibles subies en nombre et en extension. La raison de ces rythmes nous échappe. Elle ne sera découverte que dans les clartés de l'au-delà.

Mais ici-bas, au cours de son pèlerinage déjà deux fois millénaire, l'Eglise de la Loi nouvelle fait l'expérience toujours instructive de sa propre faiblesse et de la puissance de Dieu en elle. Elle prend une conscience plus ample et plus attentive de la manière dont le Christ entend imprimer en elle la ressemblance de ses propres combats, de ses humiliations, de ses paradoxales victoires, et la préparer silencieusement aux grandes luttes finales qui l'attendent lors de la manifestation de l'Antéchrist.

¹ «Inter persecutiones mundi et consolationes Dei peregrinando procurrit Ecclesia», *De civitate Dei*, I, XVIII, c. 51.

² E.-B. ALLO, *L'apocalypse de saint Jean*, pp. 161-165.

3. PEUT-ON DÉGAGER QUELQUES-UNES DES LOIS SECRÈTES DU PROGRÈS DE L'ÉGLISE?

La loi suprême de l'Eglise est la loi suprême de son Chef, la loi du Verbe fait chair, la loi de l'Incarnation, disons une loi de l'illumination du visible par l'invisible, de la transfiguration de la matière par l'Esprit. A mesure que l'Eglise avance dans le temps, l'Esprit-Saint qui habite en elle travaille sans cesse, non certes à la désincarner, à la rendre invisible, – à la ressemblance du Christ, l'Eglise est par essence mystérieuse et visible, – mais à transfigurer l'élément visible qui la constitue, à la rendre en quelque sorte transparente aux clartés de la grâce. En sorte, – c'est là un paradoxe dont on ne saurait exagérer l'importance, – que depuis la venue du Christ l'Eglise est apparue comme plus *incarnée* et cependant plus *spirituelle*, comme plus *visible* et cependant plus *indépendante* des choses purement temporelles. En un mot, elle s'est comme progressivement décantée. A mesure aussi que se déroule son histoire, il semble que l'Eglise puisse prendre une connaissance concrète et expérimentale de ces transformations qui s'opèrent constamment en elle, et qu'elle puisse réflexivement dégager quelques-unes des grandes lois ou tensions auxquelles obéit sa durée dans le temps.

La loi de tension asymptotique. – A toutes les étapes de sa durée, en tous les lieux de sa dispersion, l'Eglise, en même temps qu'elle avance dans l'histoire, est sollicitée de revivre les événements de la vie évangélique du Christ. Elle est mise en demeure, mais sans jamais pouvoir y parvenir, puisqu'elle est créature, de retrouver à la fois les attitudes extérieures et les états intérieurs de son Chef, qui personnellement est Dieu. Elle est soumise de ce fait à une mystérieuse tension verticale, irrépressible, exercée constamment sur elle par le Christ. On pourrait parler ici d'une *loi de tension asymptotique de conformité au Christ des Evangiles*.

La loi de tension eschatologique. – Ce n'est pas tout. Cette Eglise qu'il attire à lui pour se l'incorporer, le Christ va l'entraîner après lui dans sa destinée. Outre la tension verticale qui la suspend à son Chef, l'Eglise va dès lors connaître une tension horizontale qui l'emporte, à la suite de son Chef, vers ses fins dernières et sa transfiguration glorieuse. On parlerait ici d'une *loi de tension eschatologique*. Telle est la raison de l'extraordinaire élan qui la soulève, et avec elle toute la création, à la rencontre de ses fins ultimes et de sa glorification: «Nous le savons, dit l'apôtre, la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement; et non pas elle seule: nous-mêmes, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons nous aussi intérieurement dans l'attente de la rédemption de notre corps» (Rom., 8, 18-23).

Dans l'instinct qui la pousse à centrer sa contemplation silencieuse sur le mystère de l'eucharistie et sur la présence constante au milieu d'elle du *Christ sacramenté*; dans la confiance qui tourne spontanément son cœur vers le magistère divinement assisté culminant dans le *primat de*

Pierre, l'Eglise n'a pas de peine à reconnaître les effets en elle de la loi d'incarnation souverainement réalisée dans le Christ qui est sa Tête. L'Incarnation, puis, par voie de conséquence, l'eucharistie et la primauté de Pierre, ce sont les manifestations ordonnées et comme les étapes d'une même révélation. Il y a une «sagesse du monde» qui s'en détourne d'emblée; et il y a aussi une «sagesse», qui commence de croire l'Incarnation, mais qui, un peu plus loin, devant le mystère de l'eucharistie ou devant le mystère de la primauté de Pierre, est déconcertée et demeure en chemin. Elle semble oublier alors que Dieu est Dieu, qu'il passe à travers les choses corporelles non en se diminuant, mais en les utilisant et en les transfigurant; elle hésite devant la plénitude du christianisme, elle croit y discerner une matérialisation¹.

C'est encore un effet de la loi d'incarnation qui porte l'Eglise à prendre une conscience réflexe toujours plus lucide du fait que, n'étant pas sans pécheurs, elle est cependant sans péché, qu'il convient de moins en moins d'inclure dans l'intérieur d'elle-même les péchés de ses enfants par lesquels elle est non pas manifestée mais au contraire trahie, qu'il convient de plus en plus de reconnaître que la frontière entre elle et le monde passe à travers nos propres cœurs, que le Christ l'a aimée, «qu'il s'est livré pour elle afin de la sanctifier, la purifiant par le bain de l'eau dans la parole, afin de se la présenter à lui-même comme glorieuse Eglise, sans tache ni ride ni rien de pareil, mais sainte et immaculée» (Ephés., 5,26-27).

Il nous suffira peut-être ici d'avoir signalé quelques-unes des lois qui régissent la vie profonde de l'Eglise. C'est sur un aspect plus extérieur de son progrès, concernant son rapport avec les puissances temporelles, que nous voudrions maintenant retenir un instant l'attention.

4. LES RAPPORTS DE L'ÉGLISE AVEC LES PUISSANCES TEMPORELLES: LA LOI DE DÉCANTATION PROGRESSIVE

Choses de Dieu et choses de César. — L'Eglise au temps des apôtres entre dans le monde comme une étrangère. Elle ne demande que la permission d'annoncer ici-bas un royaume qui n'est pas d'ici-bas. En échange, elle invite ses enfants à se soumettre dans la loyauté à tout ce que peuvent commander d'humain et de légitime les autorités de ce monde. Elle sait bien qu'il émane d'elle une vertu capable, peu à peu et par surcroît, de transformer et d'illuminer les institutions de ce monde. Mais ce n'est point alors sa préoccupation première et immédiate; ce n'est là, dans sa pensée qu'un effet secondaire, ultérieur, à longue échéance. Cependant il ne faudra guère de temps pour que les pouvoirs politiques commencent à s'inquiéter. Les structures temporelles de l'empire sont trop durcies par le paganisme pour être accueillantes au christianisme. Les persécutions éclatent. L'Eglise donne au monde un spectacle encore inouï. A la violence, elle ne répond pas par la violence.

¹ *L'Eglise du Verbe incarné*, I³, p. 526.

La situation va se modifier à partir de Constantin. Une nouvelle grande idée va surgir et sembler devenir réalisable. Puisque la vie chrétienne n'est pas reçue dans l'Etat païen, pourquoi les chrétiens n'essaieraient-ils pas de se réunir dans un Etat chrétien, c'est-à-dire dans un Etat où la notion de citoyen impliquerait celle de baptisé? Les non chrétiens, juifs ou païens, n'y seraient point regardés comme ennemis, ils y seraient en droit accueillis, à titre non de citoyens mais d'étrangers. La distinction évangélique des choses de César et des choses de Dieu sera sauvegardée. Elle ne s'effacera plus jamais de la mémoire de l'Eglise. Mais les choses de César, tout en restant nettement distinguées de celles de Dieu, pourront avoir une fonction ministérielle à leur égard, et l'appareil institutionnel de l'Etat pourra être requis en vue d'assurer l'unité spirituelle des peuples et de les défendre contre leurs ennemis du dedans et du dehors. Ainsi se constituera, tant bien que mal, sous la lumière du christianisme, un certain ordre temporel chrétien déterminé, auquel on a donné le nom de chrétienté sacrale. Les implications du spirituel dans le temporel vont s'accroître et, avec les années, peser lourdement sur le spirituel. Au moment des tout grands périls, devant les déficiences des princes chrétiens, le pape se verra obligé d'adjoindre à son titre inaliénable et spirituel de vicaire du Christ, celui de tuteur d'une forme précaire et temporelle de chrétienté: c'est à ce dernier titre qu'il est engagé dans les croisades et dans la répression des hérésies. La vision d'une chrétienté sacrale, qui s'était présentée au début comme une tentative grandiose, et dont l'expérience devait sans doute être faite, finira par apparaître comme plus nuisible qu'utile à l'Eglise, et plus propre à masquer qu'à révéler sa vraie nature. Comment son essentielle catholicité, destinée à tous les peuples de la terre, n'aurait-elle pas été voilée, par exemple, au cours des croisades, où la Croix du Christ, qui étend ses bras sur l'Orient et sur l'Occident, était en quelque sorte temporalisée pour devenir l'étendard d'une entreprise qui, si justifiée, si nécessaire, si magnanime qu'elle pût paraître, ne relevait par nature que du temporel chrétien? Saint François d'Assise l'éprouvera qui, à Damiette, sort du camp des croisés pour aller prêcher le Sultan¹. Et comment l'Eglise ne semblerait-elle pas compromise par la politique de trop d'empereurs «chrétiens», de trop de rois «catholiques» ou «très-catholiques»? Comment ne se verrait-elle pas trahie dans une aventure qui finira par opposer Etats catholiques à Etats protestants et par jeter les peuples à l'impasse des guerres de religion? Le besoin de se décanter, de se détacher des Etats, de se rendre plus indépendante par rapport à eux, de proclamer plus ouvertement son caractère supra-politique, supra-ethnique, supra-national, va se faire sentir impé-

¹ «La croisade est une entreprise de la chrétienté, la mission est une entreprise du christianisme. La Croix que les croisés opposent au croissant est le signe d'une formation temporelle chrétienne, et c'est pourquoi elle n'exclut pas le glaive; la Croix des missionnaires est toute spirituelle, elle exclut le glaive: *Remets ton glaive à sa place*, Mt. 26,52. Le saint de la croisade, c'est saint Louis, le saint de la mission, à la même époque, c'est saint François d'Assise. Le temps de la croisade, qui était celui d'une chrétienté, était temporaire, et il est passé. Le temps de la mission, qui est celui du christianisme, est permanent, il subsiste seul». *L'Eglise du Verbe incarné*, II, p. 1238.

rieusement en elle. Un pas en avant s'accomplit dans la prise de conscience de sa propre nature à la fois visible et spirituelle, transculturelle et transpolitique.

Les anciens Etats de l'Eglise. — Autre exemple. Même à saint Bernard, les Etats pontificaux avaient paru nécessaires pour garantir le libre exercice du pouvoir spirituel du souverain pontife, vicaire du Christ sur la terre. Plus tard, sous Jules II, à cet âge de la Renaissance où le pouvoir politique était en voie non seulement de prendre conscience de sa légitime autonomie, mais encore de perdre sa transparence, de se laisser enivrer par l'idéal de la volonté de puissance et de l'absolutisme, de devenir par conséquent de plus en plus pesant à manier, la question sera de savoir s'il était prudent de lui demander les mêmes services qu'au Moyen Age, et s'il convenait dès lors, — c'était la pensée de Jules II, — de redonner à cet effet aux Etats pontificaux une suprême splendeur charnelle; ou si plutôt l'heure n'avait pas sonné de défendre l'Eglise, plus exclusivement que par le passé, par les armes de l'esprit et de compter plus purement sur les forces divines pour sauvegarder celles des choses humaines qui lui sont indispensables¹. Que dira Pie XI en traçant les limites de l'actuelle petite Cité vaticane? «Donc un minimum de territoire qui suffise pour l'exercice de la souveraineté, ce qu'il faut de territoire sans lequel elle ne pourrait subsister, parce qu'elle ne saurait sur quoi s'appuyer. Il nous semble, en somme, voir les choses au point où elles se réalisaient en la personne de saint François: il avait juste assez de corps pour retenir l'âme unie à lui. Ainsi pour d'autres saints: le corps réduit au strict nécessaire pour servir à l'âme, pour continuer la vie humaine et, avec la vie, l'action bienfaisante. Il sera clair pour tous, Nous l'espérons, que le souverain pontife n'a précisément, en fait de territoire matériel, que ce qui lui est indispensable pour l'exercice d'un pouvoir spirituel confié à des hommes au profit d'hommes. Nous n'hésitons pas à dire que Nous Nous complaisons dans cet état de choses. Nous Nous plaisons à voir le domaine matériel réduit à des limites si restreintes qu'on peut le dire et qu'on doit le considérer lui aussi *comme spiritualisé par l'immense, sublime et vraiment divine spiritualité qu'il est destiné à soutenir et à servir*»².

¹ «A une époque où le monde n'avait plus guère de respect et d'estime que pour la force matérielle, où la tendance générale de la politique était de faire prévaloir le pouvoir temporel sur le pouvoir spirituel, où les considérations politiques l'emportaient jusque dans la discussion des questions purement religieuses, les papes étaient obligés de chercher dans la consolidation de leur pouvoir temporel un appui pour leur pouvoir spirituel très ébranlé.» Louis PASTOR, *Histoire des papes*, t. VI, p. 424. — La consolidation du pouvoir temporel préparait certains biens, comme la victoire de Lépante, qui devait briser l'élan de l'Islam. Mais elle pouvait aussi, à la veille de la Réforme, masquer à plusieurs le caractère spirituel de l'Eglise romaine. Gustave SCHNÜRER répond à Pastor qu'il eût été préférable de laisser la papauté «descendre aux catacombes», et qu'une telle humiliation n'eût pas payé trop cher l'unité de l'Eglise d'Occident. *L'Eglise et la civilisation au Moyen Age*, t. III, p. 546. Cf. *L'Eglise du Verbe incarné*, I³, p. 598.

² A.A.S., 1929, p. 108.

Ainsi l'Eglise a été assez forte pour se passer du bras séculier; la papauté assez forte pour se passer non seulement de sa tutelle politique sur la chrétienté médiévale, mais encore des beaux Etats pontificaux – ce que ne pouvaient imaginer ni Voltaire ni son ami Frédéric¹. C'est le signe que l'Eglise et la papauté étaient devenues avec le temps plus visibles, plus incarnées, plus subsistantes, plus autonomes, en tant même qu'Eglise, en tant même que papauté. Inversement, notons-le, un tel progrès contribue à son tour pour une part à manifester davantage le caractère exceptionnel et surnaturel de leur visibilité et de leur autonomie. Les paroles de Jésus à Pilate: «Mon royaume n'est pas de ce monde; si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour que je ne fusse pas livré...» (Jean, 19,36); les paroles de Jésus à Pierre: «Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ceux-ci?... Pais mes agneaux» (Jean, 21,15), – et cela est vrai de tant d'autres paroles de l'Evangile: «Le Verbe s'est fait chair», «Ceci est mon Corps», – le progrès du temps nous permet de redécouvrir peu à peu et rétrospectivement les profondeurs cachées de leur mystère.

L'expansion missionnaire. – Les apôtres puis les missionnaires ont suivi les routes que leur ouvraient les voyageurs et le brassement des civilisations. Il est incontestable que pour une part l'expansion missionnaire se trouvera liée à l'expansion des nations colonisatrices. Mais les missionnaires sont partis pour porter aux peuples non pas les «bienfaits de la civilisation» mais le sang de la rédemption du Christ. Quand ils se trouveront, en Extrême-Orient, en présence des grandes civilisations ou mongoles avec Jean de Plan-Carpin et les franciscains au XIII^e siècle, ou chinoises et hindoues avec les jésuites Matthieu Ricci et Robert de Nobili, aux XVI^e et XVII^e siècles, que pourront-ils annoncer sinon le message d'une révélation transcendante à toutes les organisations politiques et culturelles, mais capable par surcroît de les assainir et de les illuminer d'en haut? Et quand ils se trouveront dans le Nouveau Monde en présence de civilisations plus désarmées et plus vulnérables comme Barthélemy de Las Casas au début du XVI^e siècle ou comme, aux XVII^e et XVIII^e siècles, les jésuites des Réductions du Paraguay, que feront-ils, sinon engager une lutte à mort contre la tyrannie des puissances colonisatrices et témoigner ainsi, en face du comportement des royaumes de ce monde, de la transcendance du Royaume qui n'est pas de ce monde? De toutes manières, l'héroïsme de la charité missionnaire à prêcher un Evangile qui met en accusation les scandales mêmes des colonisateurs, préparera le temps où le principe

¹ «Quand le principat civil des papes sera tombé, écrivait Frédéric II à son ami Voltaire, alors nous serons victorieux et le rideau sera baissé. L'on fera une grosse pension au Saint Père. Mais qu'arrivera-t-il? La France, l'Espagne, la Pologne, en un mot toutes les puissances catholiques, ne voudront pas reconnaître un vicaire de Jésus-Christ subordonné à la main impériale. Chacun alors créera un patriarcat chez soi... Petit à petit chacun s'écartera de l'unité de l'Eglise, et l'on finira par avoir dans son royaume sa religion, comme sa langue, à part.» Cité par G. GLEZ, *Pouvoir temporel du pape*, Dict. Théol. Cath., col. 2672.

d'inspiration radicalement païenne du *cujus regio illius religio* deviendra enfin intolérable à la conscience du monde entier.

Le renversement évangélique des valeurs. — Une sorte de renversement évangélique des valeurs peut se constater dans les faits que nous venons de rapporter. «Le royaume de Dieu, écrit Jacques Maritain¹, se fait du dedans, il germe, il ne se construit pas du dehors, l'homme y doit travailler, mais il n'est pas fait de main d'homme. Puis-je vous dire qu'une sorte de renversement dans les méthodes d'action me semble se produire peu à peu sous nos yeux, en liaison avec une meilleure compréhension, qui paraît dans beaucoup d'esprits, du primat de la contemplation, de laquelle l'action doit surabonder?

«Le thème pratique qui a longtemps semblé, en chrétienté, le plus important à bien des hommes de bonne volonté, c'est que les *choses humaines doivent protéger les choses divines*. Et l'homme est ainsi fait qu'en un sens cela est très vrai, l'importance des moyens humains, même à l'égard de la propagation de l'Évangile et de l'expansion du royaume de Dieu, ne doit pas être oubliée. Que les choses humaines doivent protéger les choses divines, cela est vrai, donc; mais est-ce *le plus important*? Un autre thème pratique *plus important*, et que les âmes chrétiennes semblent de mieux en mieux comprendre aujourd'hui, c'est qu'il *appartient aux choses divines de protéger les choses humaines*, de les protéger et de les vivifier. Qu'on laisse Dieu faire! Qu'on lui fasse confiance! Plutôt que de dresser des murailles et de se retrancher derrière des ouvrages fortifiés que les chrétiens se répandent dans les campagnes humaines, qu'ils entrent au plus profond du monde, comptant sur la force de Dieu qui est la force de l'amour et de la vérité. C'est lui qui sauvera la civilisation, ce sont les choses divines qui sauveront les choses humaines, dans l'instant que les moyens de défense humains de la civilisation deviennent de plus en plus inadéquats à l'égard des choses divines, car ce n'est pas avec des gaz asphyxiants ni des bombes incendiaires ni des coups de Bourse ni des batailles de mensonges que les choses divines peuvent être protégées».

Le 4 octobre 1965, le Souverain Pontife Paul VI, invité à prendre la parole à New York aux Nations-Unies à l'occasion du vingtième anniversaire de cette institution mondiale pour la paix et la collaboration entre les peuples de toute la terre, leur annoncera, au Nom d'un plus grand que lui, dont il est le porte-parole, les principes d'une sagesse supérieure seule capable de soutenir et d'animer l'édifice de la civilisation moderne: se reconnaître les uns *et* les autres; travailler les uns *avec* les autres; jamais plus les uns *contre* les autres; et, c'est le sommet, les uns *pour* les autres.

La constance de l'Eglise. — Dire qu'avec le temps l'Eglise se dégage elle-même de ce qui l'entourait, qu'elle se décante de ce qui n'est pas elle et qu'on confondait avec elle, cela ne veut pas dire qu'elle change de nature

¹ *Questions de conscience*, 1938, p. 269.

avec le temps. Cela veut dire qu'avec le temps, qui lui est nécessaire comme à tous les vivants de ce monde, et sous la pression de l'Esprit-Saint qui l'instruit par les événements et les épreuves, ses enfants prennent progressivement conscience, une conscience expérimentale, de sa vraie nature, et discernent mieux ce qui fait sa visibilité propre de ce qui d'abord s'offrait pour la servir mais prétendait ensuite s'incorporer à elle.

Le résultat ne sera pas nécessairement un progrès de la sainteté des membres de l'Eglise, mais un progrès du moins de la conscience qu'ils ont des exigences de sa sainteté. L'Eglise reste composée de justes et de pécheurs, mais il semble, toujours sous l'effet de la loi de décantation, qu'il convient de moins en moins d'inclure en elle les péchés, puisqu'elle les désavoue, de ses enfants.

5. LA LOI DE L'EXPANSION SECRÈTE DE L'ÉGLISE PAR REDÉBORDEMENT DE L'AMOUR DU CHRIST

Signalons brièvement, pour finir, une loi profonde de la vie de l'Eglise, dont elle n'a pris réflexivement une conscience aiguë qu'avec le progrès des siècles, loi qu'on peut regarder comme complémentaire de la loi de décantation, et qu'on pourrait appeler, faute d'une meilleure formule, la loi de l'expansion secrète de l'Eglise par le débordement de l'amour du Christ. D'une part l'Eglise se *décante* de ce qui n'est pas elle; d'autre part elle découvre combien l'amour du Christ, dont elle est cependant indubitablement ici-bas le lieu de convergence privilégié, plénier, normal, peut, à première vue, sembler la *déborder* en répandant autour d'elle, — là où son vrai visage est invinciblement méconnu, — des grâces de suppléance, anormales mais déjà salutaires, où c'est elle-même déjà qui commence à émerger de la nuit. Essayons de mieux exprimer ces vues.

La descente progressive de l'Esprit du Christ dans l'Eglise lui révèle donc toujours plus nettement le lieu de sa visibilité propre. C'est sous la fontaine de la hiérarchie, à l'endroit où s'exercent en plénitude les pouvoirs sacramentels et juridictionnels, où le Christ présent corporellement en elle l'inonde des rayons de son sacrifice rédempteur, où sa charité peut être pleinement sacramentelle et orientée, que se situe l'unique foyer du salut du monde, destiné à rassembler dans le temps tout ce qui sera sauvé pour l'éternité.

L'Eglise en acte achevé ne sera-telle pas toujours un petit troupeau? — C'est en tant que telle, nous l'avons dit, que l'Eglise est envoyée à toutes les nations jusqu'à la fin des siècles. Mais, en tant qu'Eglise en acte achevé, en tant qu'Eglise une sainte catholique apostolique et romaine, — et si on la sépare de ce qu'il y a de péché dans ses propres membres et par quoi elle est trahie et non certes manifestée, — que l'Eglise est restreinte! Voici que, devant elle, les dimensions du monde aujourd'hui se sont ouvertes; les peuples de toute la terre, pris dans les engrenages de la technique, sont devenus solidaires, l'humanité a conscience d'entrer enfin, pour son bien

ou pour sa perte, dans la phase première et sans doute définitive de son histoire désormais universelle. Mais après deux mille ans, l'Eglise dans son acte achevé et quant aux démarches de ses membres fidèles en qui elle est vraiment visible, semble rester tout comme aux premiers jours un petit troupeau. Devrait-elle donc changer sa nature? Serait-elle envoyée pour annoncer aux hommes un autre message que celui de la transcendance inimaginable d'un Dieu un en trois personnes réellement distinctes; de la folie de l'incarnation rédemptrice du Fils unique de Dieu; du mystère de la messe, du Christ sacramenté et de la transsubstantiation eucharistique; de sacrements de la loi nouvelle dispensant miséricordieusement la grâce de la filiation divine adoptive? Serait-elle envoyée pour annoncer aux hommes une autre exigence morale que celle de la croix donnant accès dès ici-bas aux béatitudes évangéliques, une autre alternative que celle de la double éternité du ciel et de l'enfer?

Et alors les difficultés sont-elles moindres aujourd'hui qu'au temps de saint Paul d'évangéliser le monde? Est-ce que l'Eglise ne sera pas jusqu'à la fin des temps déchirée dans son cœur à la pensée de la masse immense de ceux qui lui sont hostiles, ou ne la regardent qu'avec indifférence ou ne l'approchent que dans la défiance? Est-ce qu'elle ne devra pas en appeler à Dieu même, contre les retards de la conversion du monde, reprendre les paroles mêmes et la supplication de Marie de l'Incarnation, la sainte ursuline de Québec ¹: «O Père que tardez-vous? Il y a si longtemps que mon Bien-Aimé a répandu son Sang! Je postule pour les intérêts de mon Epoux... Vous lui avez promis les nations en héritage et vous ne les lui avez pas encore données!». Est-ce qu'elle ne devra pas se plaindre à Jésus lui-même de la tâche impossible qu'il lui a confiée avant de la quitter?

Mais l'Eglise en acte imparfait et entravé peut être un peuple immense. — Et pourtant, au sein même de son inquiétude et de son tourment, l'Eglise sent grandir en elle une mystérieuse confiance. Il est vrai que plus elle prend conscience des exigences de sa mission, plus elle se sent impuissante. En même temps cependant, elle découvre une chose qu'elle savait certes, mais sans en soupçonner toute l'étendue, à savoir que l'amour de son Sauveur, qui tombe sur elle directement et en plénitude, la déborde cependant en quelque sorte, passant par-dessus les moyens visibles dont elle dispose, pour aller par ses prévenances lui préparer partout dans le monde des adhésions secrètes qui s'ignorent et qu'elle ignore. A mesure qu'elle prend conscience d'être ainsi débordée, elle prie elle-même et supplie pour que ce beau mystère de miséricorde continue de s'accomplir. Ainsi se constitue autour d'elle une zone indéfinie d'appartenance déjà salutaire, où les cœurs peuvent s'ouvrir à sa venue, où est obscurément pressenti, consenti, vécu, ce qu'ouvertement elle professe, où elle est déjà présente d'une manière non certes parfaite et plénière, mais réelle et commencée. Les mots du Sauveur sur les brebis qui ne sont pas dans l'enclos mais qui sont déjà

¹ *Les écrits spirituels de Marie de l'Incarnation*, t. II, p. 311.

siennes, déjà aimantées par l'enclos, prennent pour l'Eglise, avec l'expérience des siècles, des résonances encore inaperçues. Plus pure qu'il ne peut sembler, puisqu'elle se refuse à légitimer les péchés de ses propres enfants, elle se sent aussi plus vaste qu'il ne peut sembler. Elle sait que sa réalisation visible et plénière n'est que le noyau de l'immense nébuleuse du salut. Elle croit, — non certes à cause du mérite des hommes trop nombreux hélas à suivre «la voie spacieuse qui conduit à la perdition» —, mais à cause des prévenances bouleversantes de l'amour de Dieu, au grand nombre de ceux qui lui auront appartenu dans le secret, peut-être au tout dernier instant de leur vie, et qui seront élus. Comment oublierait-elle que le Sauveur veut que tous les hommes soient sauvés, et que dans la maison du Père les demeures sont nombreuses? (Jean, 14,1).

6. CONCLUSION

Un progrès se fait dans l'Eglise. Non par un dépassement du don initial de Pentecôte. Mais par une descente en elle de ce don, à mesure qu'elle avance dans le temps qui lui est nécessaire comme à tous les vivants. Le rythme de cette descente de l'Esprit nous échappe. Il est scandé par les grandes épreuves de l'Eglise, les effusions de grâce et les secrètes visitations des personnes divines. Il fait l'émerveillement des anges. A l'Eglise des premiers chrétiens, saint Pierre, I, 1,12, écrit: «Les prophètes... ont été les dispensateurs de ces choses que viennent maintenant de vous annoncer ceux qui vous ont prêché l'Evangile dans l'Esprit-Saint envoyé du ciel, *et dans lesquelles les anges désirent plonger leurs regards*». Et saint Paul parle du mystère de salut tenu caché depuis les siècles en Dieu et qui, *à travers l'Eglise*, manifeste maintenant aux Principautés et aux Puissances célestes la sagesse infiniment variée de Dieu (Ephés., 3,10).

Confortée par les conduites de l'Esprit, instruite par les leçons de l'expérience, l'Eglise prend une conscience plus réflexe et plus concrète de sa vraie nature. Elle se dégage d'éléments qui ont cessé de lui être utiles; elle se décante, elle devient, de ce chef, plus visible en tant même que royaume qui n'est pas de ce monde, plus transparente aux choses de la grâce. En vertu d'une exigence qui vient de plus haut qu'elle, elle tend, mais sans pouvoir jamais la rejoindre, vers cette forme de visibilité et d'indépendance qui était dans le Christ Jésus, Lumière du monde, que le monde n'a pas connu.

En se distinguant de son milieu, des formations nationales, historiques, culturelles où elle vit, en s'éloignant, elle aussi, un peu du rivage pour enseigner les foules, il lui devient possible, par la manifestation progressive de la transcendance, de la pureté, de la catholicité de son rayonnement, d'éclairer plus efficacement les peuples sur le plan même de leur vie profane et de leur destinée temporelle.

Après deux mille ans, elle s'angoisse de n'être en son acte achevé, comme au premier jour, qu'un petit troupeau. Et en face d'elle, prenant occasion de ses échecs comme de ses victoires, lui disputant et divisant le cœur des

hommes, progresse, elle aussi jusqu'à la fin du temps, la Cité du mal, qui découvre maintenant brusquement son visage avec l'apparition sur l'avant-scène de l'histoire, de l'athéisme absolu.

Pourtant elle ne désespère pas. En même temps que de son impuissance à convertir le monde, elle prend plus clairement conscience que les invitations du Dieu qui veut que tous les hommes soient sauvés, passant en quelque sorte par-dessus les moyens visibles dont elle dispose, et utilisant au dehors tout ce qui s'y prête, préparent autour d'elle une zone d'appartenance où c'est elle-même qui devient présente, sous un état d'imperfection et d'inachèvement mais déjà salulaire. La voilà donc tout ensemble petit troupeau et peuple immense: petit troupeau en tant qu'achevée, peuple immense en tant qu'inachevée. Mais comment cette dénivellation, qui pourrait bien durer jusqu'à la fin du monde, ne déchirerait-elle pas son cœur? Contre ses propres impuissances, contre le progrès de la Cité du mal, contre la malice du temps, elle en appelle à l'au-delà du temps, où seront finies «les douleurs de l'enfantement» et abolies toutes les résistances qui font ici-bas obstacle «à la liberté de la gloire des enfants de Dieu» (Rom., 8,21-22).

L'Eglise

TELLE QUE LA PENSE ET LA VIT
SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX

On connaît l'attitude si humble de Henri Bergson qui, connaissant la psychologie autant que personne, approche les grands mystiques chrétiens non comme un maître, afin de les juger, mais comme un élève, afin de s'instruire d'eux. A l'égard des mystiques dont le magistère a reconnu l'authenticité, c'est une approche pareille qu'adoptera spontanément le théologien: il ne cherchera plus à critiquer leurs textes, mais le plus possible à s'enrichir du contact de leur témoignage. Il y a, chez sainte Thérèse de Lisieux, non certes une ecclésiologie, mais une connaissance vécue de ce qu'est l'Eglise, dont le théologien ne peut qu'admirer la splendeur. Nous soulignerons d'abord à ce propos un point central: l'amour entre dans la définition de l'Eglise; nous indiquerons ensuite plus brièvement certains thèmes secondaires.

I. L'AMOUR ENTRE DANS LA DÉFINITION DE L'EGLISE

1. On peut prendre l'Eglise comme distincte du Christ, comme l'Epouse du Christ. Sainte Thérèse a *su* – c'est un verbe qu'elle aime employer – que la réalité principale de l'Eglise, l'élan intérieur qui la vivifie, disons son «âme créée», c'est la charité. Le théologien précisera: la charité du Christ, c'est-à-dire: 1^o centrée sur le culte inauguré par le Christ pour être continué dans la célébration de la Messe et la dispensation des sacrements; 2^o éclairée par la voix du Christ et de son vicaire sur la terre. En trois mots, l'âme de l'Eglise est la «charité», en tant que «culturelle ou sacramentelle», et en tant qu'«orientée». On définira l'Eglise: *la communauté* (cause matérielle), que *l'Esprit-Saint* (cause efficiente), *en vue de la vie éternelle* (cause finale), *rassemble*: 1^o *sous un même chef*: le Christ et sur terre son vicaire; 2^o *dans un même culte*: la célébration de la Messe et la dispensation des sacrements; 3^o *en une même communion de foi, d'espérance, de charité* (âme ou cause formelle). Ou plus brièvement: *la communauté que l'Esprit-Saint, en vue de la vie éternelle, rassemble sous la charité du Christ*, c'est-à-dire sous la charité en tant que sacramentelle et orientée. En tout cas, il semble inconcevable qu'une définition de l'Eglise ne mentionne pas la charité, l'amour. L'Eglise est le corps mystique du Christ, elle est la communion des saints: mais comment définir le corps mystique

du Christ, et comment définir la communion des saints, sans la charité, sans l'amour? L'Eglise, encore, est issue de la hiérarchie: mais que donnent les sacrements si ce n'est la grâce et la charité? Enfin, que signifient les mots du Sauveur: «Je leur ai révélé ton Nom, et le leur révélerai, pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux» (Jean, xvii, 26).

2. Mais ce qui à première vue semble évident va créer des difficultés aux théologiens. Les anciens, certes, n'auraient pas eu de peine à inclure la charité dans la définition de l'Eglise: à dire par exemple que l'Eglise est *la communauté des fidèles qui est dans la charité*. La difficulté était plutôt pour eux d'inclure les pécheurs dans l'Eglise. Il le fallait bien, puisqu'il est dit dans l'Evangile, qu'il y a, dans le Royaume du Fils de l'homme, des fauteurs d'iniquité (Mt., xiii, 41), que le Royaume des cieux est un filet contenant de bons et de mauvais poissons (48), etc. Quand on les pressait sur ce point, ils répondaient en empruntant, par exemple, une distinction de saint Augustin, que les pécheurs sont *dans* l'Eglise sans être *de* l'Eglise, comme les humeurs malignes sont *dans* le corps sans être *du* corps, sans constituer le corps. Ou encore qu'ils n'étaient membres de l'Eglise qu'au sens équivoque, non au sens propre. C'était le côté faible de leur conception. Les protestants sont venus, qui ont parlé de la véritable Eglise du Christ comme invisible et faite des seuls justifiés ou des seuls prédestinés. Mais non! Il y a dans l'Eglise d'ici-bas des non-justifiés et, sans doute, des non-prédestinés. Le concile de Trente condamne ceux qui disent que «qui a la foi sans la charité n'est pas chrétien»¹. Si l'on garde la foi, et qu'on perde la charité, on est encore chrétien, on est encore catholique, on appartient encore à l'Eglise. Cela est exact, indubitable. Mais voici qui l'est moins; c'est la voie où, dès lors, vont s'engager les théologiens modernes. Ils vont dire: pour appartenir vraiment à l'Eglise, pour être vraiment membre de l'Eglise, la charité, si désirable qu'elle soit, n'est pas essentiellement requise. *Elle n'entre donc pas dans la définition même de l'Eglise*. Il faut définir l'Eglise par le minimum qui subsiste d'elle dans les pécheurs, et qui permet précisément aux pécheurs de lui appartenir. Le reste, la charité, si éminemment précieux soit-il, est pour l'Eglise un surcroît. D'où les définitions dont voici le type: «L'Eglise est la communauté des hommes rassemblés par la profession de la vraie foi chrétienne et la communion des mêmes sacrements, sous le gouvernement des pasteurs légitimes et principalement de l'unique vicaire du Christ sur la terre, le pontife romain». Ce texte est de saint Bellarmin². Préoccupé de combattre la thèse protestante de l'Eglise invisible et de donner une définition qui, dit-il, rende l'Eglise aussi visible que «le royaume de France ou la république de Venise», il précise que, pour «la profession de la vraie foi chrétienne» telle qu'il l'entend dans sa définition, «il suffit de la profession extérieure de la foi». Il y a donc une définition de l'Eglise formulée par Bellarmin

¹ Session VI, can. 28; Denz., n° 838.

² *De Ecclesia militante*, ch. 2.

l'apologiste. Et il y avait une autre définition de l'Eglise, *vécue* par Bellarmin le saint, mais qui restait cachée dans son cœur. C'est la première qui se répand dans les manuels et les catéchismes.

3. Les théologiens anciens, avons-nous dit, tendaient plutôt à exclure les pécheurs de l'essence de l'Eglise. Les théologiens modernes tendent plutôt à en exclure la charité. La solution est-elle si difficile à trouver? Il ne semble pas. Le pécheur baptisé qui a perdu la charité *personnelle* appartient encore à l'Eglise s'il n'a pas rompu, par le schisme ou l'hérésie, avec la charité *collective* de l'Eglise. La charité anime toute la collectivité de l'Eglise; il est aussi impossible de définir l'Eglise sans la charité, qu'il est impossible de définir l'homme sans son âme: une Eglise du Christ entièrement composée de pécheurs est par définition impensable: les portes de l'Enfer auraient prévalu contre elle. Mais cette *charité collective* réside dans les membres justes *directement*, par elle-même, d'une manière immédiatement salutaire; elle réside dans les membres pécheurs *indirectement*, par son influence, d'une manière non immédiatement salutaire. Les membres pécheurs ne sont dans l'Eglise qu'en tant qu'ils sont suspendus à la charité des membres justes, sans qui l'Eglise n'existerait pas, avec lesquels ils n'ont point rompu, et dont l'influence vise à les arracher au péché. Il est donc vain de vouloir définir l'Eglise sans y inclure la charité: quelque raison soit théologique, soit apologétique, soit pédagogique, qu'on en veuille donner.

4. Il y a, avons-nous dit, une définition de l'Eglise *vécue* par saint Bellarmin, mais qui est restée cachée dans son cœur, et dont les manuels ne se sont pas souciés. C'est celle-là même que sainte Thérèse de Lisieux est venue crier au monde avec une telle puissance que désormais tous devront l'entendre et qu'il ne sera plus possible, pour quelque motif qu'on apporte, de se boucher les oreilles. On la trouve dans le grand passage de sa lettre à Sœur Marie du Sacré-Cœur¹. La voix de la sainte prend ici l'assurance et les sonorités d'un Credo:

«J'ouvris les épîtres de saint Paul afin de chercher quelque réponse. Les chapitres XII et XIII de la première épître aux Corinthiens me tombèrent sous les yeux. J'y lus, dans le premier, que tous ne peuvent être apôtres, prophètes, docteurs, etc.; que l'Eglise est composée de différents membres et que l'œil ne saurait être en même temps la main. La réponse était claire mais ne comblait pas mes désirs, elle ne me donnait pas la paix. Comme Madeleine se baissant toujours auprès du tombeau vide finit par trouver ce qu'elle cherchait, ainsi, m'abaissant jusque dans les profondeurs de mon néant, je m'élevai si haut que je pus atteindre mon but. Sans me décourager, je continuai ma lecture et cette phrase me soulagea: «Recherchez avec ardeur les dons les plus parfaits, mais je vais encore vous montrer une voie plus excellente.»

¹ *Manuscrit B, folio 3.*

Et l'Apôtre explique comment tous les dons les plus parfaits ne sont rien sans l'Amour; que la charité est la voie excellente qui conduit sûrement à Dieu. Enfin j'avais trouvé le repos. Considérant le corps mystique de l'Eglise, je ne m'étais reconnue dans aucun des membres décrits par saint Paul, ou plutôt je voulais me reconnaître en tous. La charité me donna la clef de ma vocation. Je compris que si l'Eglise avait un corps, composé de différents membres, le plus nécessaire, le plus noble de tous ne lui manquait pas. Je compris que l'Eglise avait un Cœur, et que ce Cœur était brûlant d'amour. Je compris que l'Amour seul faisait agir les membres de l'Eglise, que si l'Amour venait à s'éteindre, les Apôtres n'annonceraient plus l'Evangile, les Martyrs refuseraient de verser leur sang. Je compris que l'Amour enferme toutes les vocations, que l'Amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux, en un mot qu'il est Eternel. Alors dans l'excès de ma joie délirante je me suis écriée: «O Jésus mon Amour, ma vocation, enfin je l'ai trouvée, ma vocation c'est l'Amour! Oui j'ai trouvé ma place dans l'Eglise et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée; dans le Cœur de l'Eglise, ma Mère, je serai l'Amour; ainsi je serai tout, ainsi mon rêve sera réalisé!»

La sainte a su, avant de mourir, que son message écrit passerait au monde.

5. Un point reste à préciser. Les justes non baptisés appartiennent à l'Eglise par le désir, spirituellement seulement, d'une manière initiale et encore imparfaite. S'ils reçoivent le baptême, la charité, qui était présente en eux d'une manière déjà salutaire, mais comme entravée par les erreurs involontaires où ils vivaient, est enfin libérée, épanouie, pleinement chrétienne. On dira donc que le principe intérieur qui anime et vivifie l'Eglise, son «âme créée», ou, pour parler avec la sainte, son «cœur», est la charité pleinement chrétienne, c'est-à-dire la charité reçue par les sacrements et orientée par l'enseignement de l'Eglise. C'est à cette charité, à cet amour, que pense sainte Thérèse de Lisieux.

II. LE DÉSIR DU MARTYRE

On a attiré l'attention, il n'y a pas très longtemps, sur les rapports du martyre à l'Eglise présente¹. Le martyre n'est pas le résultat d'un malentendu fortuit et occasionnel. La notion du martyre est liée à celle de l'Eglise comme la floraison à la plante. On a raison de dire: la rose du martyre. La passion qui mène le Christ à la mort opère en toute l'Eglise comme en son corps mystique. Nous sommes «baptisés en la mort du Christ» (Rom., vi, 3); les disciples sont envoyés comme des agneaux parmi les loups (Luc, x, 3). Que la charité du Christ, en passant dans les chrétiens, produise en eux une inclination à donner, à son exemple, leur sang pour le salut du monde, c'est une vérité que la liturgie proclame quand elle appelle la Messe «le sacrifice duquel le martyre a tiré tout son principe»². Tous, certes, ne

¹ Erik PETERSON, *Zeuge der Wahrheit*, Leipzig, 1937, pp. 9-29.

² Secrète du jeudi après le 3^e dimanche de Carême.

peuvent être effectivement martyrs; car le martyre, comme la contemplation, suppose un appel spécial; mais tous doivent s'y disposer et embrasser la Croix. Comment la sainte de Lisieux, qui avait une intelligence si profonde du rôle de la charité communiquée par le Christ à son corps mystique, n'aurait-elle pas éprouvé le désir du martyre? Elle en parle à propos de sa visite au Colisée, dans le *Manuscrit A*, f° 61. «*Mon cœur battait bien fort lorsque mes lèvres s'approchèrent de la poussière empourprée du sang des premiers chrétiens; je demandai la grâce d'être aussi martyr pour Jésus et je sentis au fond du cœur que ma prière était exaucée.*» Et, dans le billet qu'elle portait sur son cœur le jour de sa Profession, on lit, *Manuscrit A*, f° 76bis: «*Jésus, que pour toi je meure martyr, le martyr du cœur ou du corps, ou plutôt tous les deux.*» Le grand texte se trouve, ici encore, dans le *Manuscrit B*, f° 3: «*Mais je voudrais par-dessus tout, ô mon Bien-Aimé Sauveur, je voudrais verser mon sang pour toi jusqu'à la dernière goutte. Le martyr, voilà le rêve de ma jeunesse; ce rêve a grandi avec moi sous les cloîtres du Carmel. Mais là encore je sens que mon rêve est une folie, car je ne saurais me borner à désirer un genre de martyr. Pour me satisfaire, il me les faudrait tous, etc.*» Elle souhaite à un missionnaire: «*...une faveur que votre humilité vous empêche de solliciter. Cette faveur incomparable, vous le devinez, c'est le martyr. Oui, j'en ai l'espérance, après de longues années passées dans les travaux apostoliques, après avoir donné à Jésus amour pour amour, vie pour vie, vous lui donnerez aussi sang pour sang*»¹.

III. LE DÉSIR MISSIONNAIRE

On ne comprend l'Eglise qu'en la rattachant à ses sources qui sont les missions visibles du Fils et de l'Esprit-Saint. Le Père qui, de toute éternité, engendre le Fils, l'envoie, le missionne dans le monde au jour de l'Incarnation. Cette mission visible aboutit au Christ, qui est la Tête. Le Père et le Fils qui, de toute éternité, «soufflent» ou «spirent» l'Esprit, l'envoient, le missionnent dans le monde au jour de Pentecôte. Cette mission visible aboutit à l'Eglise, qui est le Corps. En sa Tête et en son Corps, l'Eglise vient d'un élan irrésistible, parti du sein de la Trinité. Elle est missionnée à travers l'espace et le temps jusqu'au jour de sa rencontre avec le Christ, à la Parousie. Elle est, par essence, missionnaire. Participer à l'Eglise, ce sera, jusqu'à la fin du monde, participer au désir missionnaire. On connaît le trait rapporté au chapitre XII de *L'Histoire d'une Âme*²: *L'infirmière lui avait conseillé de faire tous les jours une petite promenade d'un quart d'heure dans le jardin. Ce conseil devenait un ordre pour elle. Une après-midi, la voyant marcher avec beaucoup de peine, une Sœur lui dit: «Vous feriez bien mieux de vous reposer... C'est vrai, répondit-elle, mais savez-vous ce qui me donne des forces?... Eh bien! je marche pour un missionnaire. Je pense que là-bas, bien loin, l'un d'eux est peut-être épuisé dans ses courses aposto-*

¹ *Lettres*, Lisieux, 1948, p. 349.

² Lisieux, 1953, p. 177.

liques; et, pour diminuer ses fatigues, j'offre les miennes au bon Dieu.» Le grand texte se trouve, encore une fois, dans la lettre à Sœur Marie du Sacré-Cœur, *Manuscrit B*, f° 3: «Ah! malgré ma petitesse, je voudrais éclairer les âmes comme les Prophètes, les Docteurs; j'ai la vocation d'être Apôtre. Je voudrais parcourir la terre, prêcher ton nom et planter sur le sol infidèle la Croix glorieuse; mais, ô mon Bien-Aimé, une seule mission ne me suffirait pas; je voudrais en même temps annoncer l'Évangile dans les cinq parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées. Je voudrais être missionnaire non seulement pendant quelques années, je voudrais l'avoir été depuis la création du monde et l'être jusqu'à la consommation des siècles... En songeant aux tourments qui seront le partage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, je sens mon cœur tressaillir, et je voudrais que ces tourments me soient réservés.»

IV. L'ÉGLISE SOUFFRANTE

C'est sainte Catherine de Gênes qui vient ici soutenir de son élan les grandes données de la théologie et leur communiquer la flamme de son amour. Le témoignage aussi de saint Jean de la Croix sur les purifications de l'amour par les nuits mystiques sera du plus grand prix. Le jour de sa profession, 8 septembre 1890, sainte Thérèse profitera de son intimité avec Jésus pour lui demander de «délivrer toutes les âmes du purgatoire», *Manuscrit A*, f° 76 v°. Et elle écrit dans son acte de consécration, *Ibid.*, f° 76bis: «Jésus, fais que je sauve beaucoup d'âmes, qu'aujourd'hui il n'y en ait pas une seule de damnée, et que toutes les âmes du purgatoire soient sauvées. Jésus, pardonne-moi si je dis des choses qu'il ne faut pas dire, je ne veux que te réjouir et te consoler.» Elle ne pense au purgatoire qu'à propos des autres: «Je ne puis m'appuyer sur rien, sur aucune de mes œuvres pour avoir confiance. Ainsi je ne puis dire: Je suis quitte de tous mes Offices des Morts... Alors j'ai fait cette prière: O mon Dieu, je vous en supplie, acquittez vous-même la dette que j'ai contractée envers les âmes du purgatoire, mais faites-le en Dieu, pour que cela soit infiniment mieux que si j'avais moi-même rempli mes obligations»¹. Quinze jours environ avant sa mort, elle demande un crucifix, «... afin que je le baise après l'acte de contrition pour gagner l'indulgence plénière en faveur des âmes du purgatoire. Je ne leur offre plus que cela»². Le purgatoire est un lieu de passage nécessaire à beaucoup d'âmes avant leur entrée dans la vision bienheureuse. Mais il n'est pas un délai «normal». Normalement chaque âme reçoit assez de grâce pour, si elle y est fidèle, entrer directement dans la Patrie. Mais la sollicitude de l'Eglise pour les épreuves de ces âmes, dont les nuits de saint Jean de la Croix peuvent donner une idée, est immense. Cette double remarque explique toute l'attitude de sainte Thérèse. Elle est soucieuse de délivrer les âmes du purgatoire pour que vienne en elles le règne de Dieu. Mais elle ne le craint pas pour elle-même: elle est trop sûre d'avoir été fidèle à l'Amour. D'où

¹ *Novissima verba*, Lisieux, 1926, p. 120.

² *Novissima verba*, Lisieux, 1926, p. 176.

ce mot formulé quelques mois avant sa mort : « *Je n'aurais pas voulu ramasser une paille pour éviter le purgatoire. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour faire plaisir au bon Dieu, pour lui sauver des âmes* »¹. Elle avait dit, avec un peu d'humour : « *Je vous assure que s'il entre dans les desseins de Dieu de me mettre en purgatoire, je serai très contente. Je sais bien alors ce que je ferai : j'imiterai les trois Hébreux dans la fournaise, et je me promènerai dans la mienne en chantant le Cantique de l'Amour* »². Puis, plus sérieusement : (Le purgatoire ?) Oh ! je ne m'en inquiète guère, je serai toujours contente de la sentence du bon Dieu³. Et voici ce beau texte que nous restitue tel quel le Manuscrit A, f° 84 : « *Il me semble que l'Amour me pénètre et m'environne, il me semble qu'à chaque instant cet Amour Miséricordieux me renouvelle, purifie mon âme et n'y laisse aucune trace de péché ; aussi je ne puis craindre le purgatoire. Je sais que par moi-même je ne mériterais pas même d'entrer dans ce lieu d'expiation puisque les âmes saintes peuvent seules y avoir accès ; mais je sais aussi que le Feu de l'Amour est plus sanctifiant que celui du purgatoire, je sais que Jésus ne peut désirer pour nous de souffrances inutiles et qu'Il ne m'inspirerait pas les désirs que je ressens, s'Il ne voulait les combler* »⁴.

V. L'ÉGLISE DU CIEL

L'intercession céleste du Christ n'est plus, comme sa mort en Croix, un acte méritoire et rédempteur. Ce n'est plus un acte destiné à nous acquérir les grâces du salut ; c'est un acte destiné à nous dispenser du haut du ciel les grâces du salut acquises sur la terre. « Tout est consommé » sur la Croix pour l'acquisition de la rédemption ; mais tout ne « sera soumis » qu'à la fin (I Cor., xv, 27), quand s'achèvera la dispensation de la rédemption. Ainsi en est-il, à l'image du Christ, pour la Vierge et les saints : après un temps de médiation où, unis au Christ, ils peuvent acquérir pour nous des grâces, vient un temps de médiation où, unis au Christ, ils peuvent nous les dispenser. Tout est consommé pour eux à la mort, dans l'ordre de l'acquisition des grâces ; mais tout continue pour eux jusqu'à la fin du monde dans l'ordre de la distribution des grâces. Sur ce point encore, sainte Thérèse de Lisieux sait tout par simple divination d'amour. Un de ses derniers mots, le 29 septembre 1897, la veille de sa mort, à une sœur qui lui demandait un adieu, fut : « *J'ai tout dit. Tout est accompli. C'est l'amour seul qui compte* »⁵. Mais un peu avant, le 12 juillet, elle avait dit : « *Je ne puis pas penser beaucoup au bonheur qui m'attend au ciel. Une seule attente fait battre mon cœur : c'est l'amour que je recevrai et celui que je pourrai donner... Je pense à tout le bien que je voudrais faire après ma mort : faire*

¹ *Ibid.*, p. 98.

² *L'Esprit de sainte Thérèse de Lisieux*, Lisieux, s. d., p. 44.

³ *Ibid.*, p. 151.

⁴ Ce texte se trouve un peu modifié dans *L'Esprit de sainte Thérèse*, et plus encore dans *l'Histoire d'une âme*.

⁵ *Novissima verba*, p. 190.

baptiser les petits enfants, aider les prêtres, les missionnaires, toute l'Eglise»¹. Quelques jours après, le 17 juillet, elle dira: «Je sens que ma mission va commencer: ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes. Si mes désirs sont exaucés, mon ciel se passera sur la terre jusqu'à la fin du monde. Oui je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre. Ce n'est pas impossible, puisqu'au sein même de la vision béatifique les anges veillent sur nous. Non, je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde, et tant qu'il y aura des âmes à sauver; mais lorsque l'Ange aura dit: Le temps n'est plus!² alors je me reposerai, je pourrai jouir, parce que le nombre des élus sera complet et que tous seront entrés dans la joie et dans le repos. Mon cœur tressaille à cette pensée»³. Et le lendemain, à la date du 18 juillet, elle aura cette touchante hésitation: «Le bon Dieu ne me donnerait pas ce désir de faire du bien sur la terre après ma mort, s'il ne voulait pas le réaliser; il me donnerait plutôt le désir de me reposer en lui. Qu'en pensez-vous, ma petite Mère?»⁴ Elle avait écrit auparavant, *Manuscrit B*, fo 4, verso: «Jésus, à quoi te serviront mes fleurs et mes chants? Ah, je le sais bien, cette pluie embaumée, ces pétales fragiles et sans aucune valeur, ces chants d'amour du plus petit des cœurs te charmeront; oui, ces riens te feront plaisir, ils feront sourire l'Eglise triomphante, elle accueillera mes fleurs effeuillées par amour, et, les faisant passer par tes divines Mains, ô Jésus, cette Eglise du ciel, voulant jouer avec son petit enfant, jettera elle aussi ces fleurs, qui auront acquis par ton attouchement divin une valeur infinie; elle les jettera sur l'Eglise souffrante afin d'en éteindre les flammes; elle les jettera sur l'Eglise militante afin de lui faire remporter la victoire.»

VI. CONCLUSION

Le texte que nous venons de citer continue par ce passage émouvant: «O mon Jésus! je t'aime, j'aime l'Eglise ma Mère; je me souviens que «le plus petit mouvement de *pur amour* lui est plus utile que toutes les autres œuvres réunies ensemble»⁵; mais le *pur amour* est-il bien dans mon cœur? Mes immenses désirs ne sont-ils pas un rêve, une folie? Ah, s'il en est ainsi, Jésus éclaire-moi, tu le sais, je cherche la vérité. Si mes désirs sont téméraires, fais-les disparaître, car ces désirs sont pour moi le plus grand des martyres». Ainsi, jusque vers la fin, ce seront ces alternances d'ombre et de lumière par lesquelles ici-bas le Père céleste tour à tour crucifie et reconforte, même les plus purs et les plus aimés de ses enfants. Il y a deux connaissances authentiques de l'Eglise: la connaissance discursive de la théologie, et la connaissance expérimentale de l'amour. L'une

¹ *Ibid.*, p. 68.

² *Apoc.*, X, 6, où le sens est un peu différent: l'Ange, debout sur la mer et la terre, jure qu'il n'y aura plus de délai avant la trompette du septième Ange et la fin du monde.

³ *Novissima verba*, p. 81, texte un peu abrégé dans l'*Histoire d'une Ame*, chap. XII.

⁴ *Novissima verba*, p. 84.

⁵ Saint Jean de la Croix, *Cantique spirituel*, strophe XXIX du second texte, Silverio, t. III, p. 362.

et l'autre sont de soi amies. La seconde est la plus enviable. L'Eglise, avec l'élan qui lui vient de Pentecôte, est plus grande que chacun de ses enfants; elle déborde la sainteté de ses plus grands saints; ils sont les premiers à le sentir; elle les possède et les soutient. Mais, par la connaissance expérimentale de la charité, quand celle-ci est intense, consumante, transformatrice, chacun des saints peut, à son tour, posséder et contenir spirituellement l'Eglise tout entière dans son propre cœur. A la manière, un peu, dont le ciel, qui enveloppe toute la terre, est tout entier reflété dans l'eau d'un lac. C'est la plus merveilleuse connaissance de l'Eglise qui soit possible ici-bas. C'est celle qu'a chantée saint Jean de la Croix: *«Miens sont les cieux et mienne es-tu terre, et miennes sont les nations, les justes sont miens et la Mère de Dieu est mienne, et toutes choses sont miennes, et Dieu lui-même est mien et pour moi, parce que le Christ est mien et tout entier pour moi. Eh bien, que demandes-tu et cherches-tu mon âme? Tien est tout ceci et tout est pour toi, n'ambitionne pas moins, ne t'arrête pas aux miettes qui tombent de la table de ton Père¹.»*

Fribourg, 15 janvier 1957

¹ *Les avis, sentences et maximes*, Silverio, IV, p. 235.

Marie et l'Eglise (*)

I

LA VIERGE RÉCAPITULE EN SA SEULE PERSONNE TOUTES LES GRANDEURS DE SAINTETÉ DE L'ÉGLISE ENTIÈRE

Le Christ apparaît au centre du temps du salut. Avant lui, depuis la chute, l'Eglise existe en acte commencé; c'est l'âge de l'attente du Christ. Après lui, depuis Pentecôte, c'est l'âge de l'Esprit saint, qui fait déborder sur le monde la grâce du Christ, et constitue l'Eglise, la communion des fidèles, en acte achevé.

A l'exception de la Vierge, les contemporains du Christ se tiennent soit sur le versant de l'âge de l'attente du Christ, comme Elisabeth, Siméon, Jean-Baptiste; soit sur le versant de l'âge de l'Esprit saint, comme les apôtres.

Chronologiquement, la Vierge apparaît avant le Christ; et elle sera présente à la Pentecôte. Elle est contemporaine des premiers saints de l'Evangile, qui vivent dans l'âge de l'attente du Christ et de son royaume; et des apôtres, qui vivent déjà dans l'âge de l'Esprit saint. Mais, qualitativement, elle ne relève ni de l'âge de l'attente du Christ ni de l'âge de l'Esprit saint. Elle se tient en face du Christ, — en qui sont encore repliées toutes les grandeurs de hiérarchie, destinées aux apôtres, mais qui déverse déjà sur elle les suprêmes grandeurs de sainteté¹. Elle remplit à elle seule tout un âge de l'Eglise: l'âge de la présence du Christ. Cela veut dire que la grâce du Christ lui est dispensée suivant une loi, un régime, qui lui est propre: que la distance infinie entre le Christ-Dieu, qui est la tête, et l'Eglise-pure-créature, qui est le corps, étant intacte, la Vierge, référée immédiatement à la personne du Verbe rédempteur par sa maternité, est dans l'Eglise, le point, le pôle, sur lequel en retour l'attraction du Verbe rédempteur se fait sentir avec le maximum de puissance; que *la loi de conformité au Christ*

* Extraits d'*Esquisse du développement du dogme marial*, Alsatia, «Sagesse et cultures», Paris, 1954, pp. 64-70, 144-147.

¹ Les *grandeurs de hiérarchie* sont ministérielles; elles sont au service des *grandeurs de sainteté*, — à savoir de la grâce pleinement christique, de la grâce sacramentelle et orientée —, qui seules sont finales et confèrent à l'Eglise sa plénitude.

est réalisée plus intensément dans la seule personne de la Vierge, que dans l'Eglise tout entière¹. C'est encore, mais sous une nouvelle formulation, le second principe de la doctrine mariale de l'Eglise².

II

DE LA SAINTETÉ DE L'ÉGLISE A LA SAINTETÉ DE LA VIERGE

C'est en déversant sur les hommes la surabondance de sa sainteté, que le Christ se constitue un corps. Ce qu'il possède en source se trouvera d'une manière dépendante et participée dans son Eglise; et, si ce que nous avons dit est vrai, les mêmes dons, mais portés à la limite, caractériseront la Vierge. Considérons successivement sous cet aspect la pureté du Christ, sa rédemption, sa résurrection glorieuse, son intercession céleste³.

Le Christ est «l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde» (Jean, I, 29). La pureté totale, sans aucune tache, se trouve en lui, comme dans sa source. Ailleurs, cette même pureté totale ne peut exister que sous un mode *dépendant et participé*.

La pureté totale trouve une réalisation dans l'Epouse du Christ, l'Eglise, qui est, comme telle, non certes sans pécheurs, mais sans péché. Elle est

¹ Cf. *L'Eglise du Verbe incarné*, t. II, p. 439.

² Le second principe nous montre en quel sens il faut entendre des affirmations sans doute bien intentionnées, mais peut-être trop faciles, fréquentes dans une certaine prédication populaire et dans une certaine littérature de piété, — et qui, lorsqu'elles semblent obéir à un parti pris de surenchère, peuvent devenir irritantes et provoquer à la contradiction —, mais qui retrouveraient spontanément leur signification vraie, profonde, traditionnelle, dès qu'on prendrait soin de les justifier doctrinalement et de les éclairer à la lumière des principes que nous venons de formuler. On entend dire fréquemment par exemple: tel privilège convenait à Marie, Dieu pouvait l'accorder, donc il l'en a ornée: *deceit, potuit, ergo fecit*. Ou encore: *de Maria nunquam satis*. Serait-ce donc qu'il faudrait accorder à la Vierge le sacerdoce et les grandeurs de hiérarchie? voire une «puissance d'excellence» sur l'Eglise et les sacrements? Cf. S. THOMAS, III, qu. 64, a. 2 et 3. Newman remarquait déjà que certaines expressions échappées à la ferveur de la piété, quand elles sont formulées, érigées en thèses, méditations, ou exercices, sont «aussi choquantes que des lettres d'amour dans un rapport de police». *A letter addressed to the Rev. E. B. Pusey, D. D. on occasion of Eirinihon*, chap. IX au début.

Pour découvrir les grandeurs de Marie, E. NEUBERT, *De la découverte progressive des grandeurs de Marie, Application au dogme de l'Assomption*, Paris, 1951, p. 56, propose ce qu'il appelle le principe d'analogie: «Aux divers privilèges de l'humanité de Jésus correspondent en Marie des privilèges analogues, suivant la manière et la mesure que comporte la différence entre sa condition et celle de son Fils.» Il reconnaît toutefois lui-même un peu plus loin, p. 61, l'insuffisance d'un tel principe: «Jusqu'à quel point tel privilège du Christ se trouve-t-il en Marie? Le principe de l'analogie ne le dit que d'une façon générale.» [«La Vierge se range dans le peuple de Dieu, l'Eglise, le corps mystique du Christ»: tel est le premier principe, cf. p. 61, *Réd.*].

³ Cf. *L'Eglise du Verbe incarné*, t. II, pp. 393-453.

toujours et tout entière au Christ. L'apôtre nous la montre «sans tache ni ride ni rien de pareil, mais sainte et immaculée» (Ephés., v, 25-27). Cependant cette réalisation est celle d'un tout, d'une *collectivité*; elle n'est pas personnelle. Aucun des membres de l'Eglise n'est toujours et totalement sans péché, originel ou actuel.

A la limite, la pureté totale trouvera, dans la Vierge, une réalisation *personnelle*: la Vierge, en face du Christ, récapitule toute l'Eglise; en raison du Christ, dont elle subit l'attraction, elle est toujours et totalement sans péché, même originel.

Le Christ seul est *Rédempteur*: «Unique est Dieu, unique aussi le médiateur de Dieu et des hommes, l'Homme Christ Jésus, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous» (I Tim., II, 5-6). Mais il demande aux membres de son Corps de s'unir à sa Passion rédemptrice, de prier en lui et avec lui pour la rédemption du monde. Et voilà – suscitée, fomentée, portée par la rédemption – la *corédemption*: «Je complète en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son Corps, qui est l'Eglise» (Col., I, 24).

Dans le Christ et avec le Christ, Monique prie pour la rédemption d'Augustin, et l'évêque Ambroise dira que le fils de telles larmes ne peut être perdu: voilà la corédemption du *chrétien* individuel. La médiation corédemptrice collective de l'Eglise soulevée et traversée par le souffle de l'Esprit, est plus sainte, plus haute, et, partant, plus universelle: elle est contemporaine de toutes les générations, de Pentecôte à la Parousie. A la limite, on devra dire de la médiation corédemptrice personnelle de la *Vierge* au pied de la croix (Jean, XIX, 25-27) qu'elle est plus sainte et plus haute que celle de l'Eglise entière, autant que l'enfantement du Christ-Dieu, tête du corps mystique, l'emporte sur l'enfantement de ses membres. On trouvera en Marie la corédemption à son degré suprême, universelle absolument, s'étendant à tous les hommes, antérieure et enveloppante par rapport à la médiation corédemptrice de l'Eglise entière et de chacun des chrétiens individuels.

Le mystère de la résurrection, de la glorification, de l'ascension se réalise *premièrement* dans le Christ, qui est l'Epoux: «Il est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin d'être en tout le premier» (Col., I, 18). Ce même mystère se réalise aussi, mais d'une manière *dépendante*, dans l'Epouse: après le Christ, avec le Christ, par le Christ, elle doit ressusciter, être glorifiée, monter au ciel: «Mais maintenant le Christ est ressuscité des morts, il est les prémices de ceux qui se sont endormis... Et comme tous meurent en Adam, de même aussi tous seront vivifiés dans le Christ. Mais chacun en son rang...» (I Cor., xv, 20 à 23).

L'Epouse, qui n'est telle que parce qu'elle est sans tache ni ride ni rien de semblable, mais sainte et immaculée, c'est l'Eglise, considérée non pas dans les souillures de chacun de ses membres, tous touchés individuellement par le péché, mais comme un tout, une collectivité laissant en dehors de ses limites les souillures de ses membres pécheurs. C'est comme telle qu'elle est, non pas sans pécheurs, mais sans péché. La loi de corésurrection

et de conglorification dans le Christ ne la concerne donc qu'en tant précisément qu'elle est un tout, une collectivité. C'est quand elle aura atteint sa pleine mesure comme tout, comme collectivité, c'est-à-dire à la fin du temps qu'elle ressuscitera et sera glorifiée dans tous ses membres morts dans l'amour, pour être assumée au ciel: «...Tous seront vivifiés dans le Christ. Mais chacun en son rang: le Christ, comme prémices; ensuite ceux qui appartiennent au Christ, lors de son avènement» (I Cor., xv, 22-23).

A la limite, au temps de la présence du Christ, l'Epouse sainte, sans tache, immaculée, est tout entière récapitulée dans la personne de la *Vierge*. La loi de corésurrection et de conglorification dans le Christ peut donc la toucher personnellement. C'est pourquoi sa résurrection, sa glorification, son ascension anticipent sur le rythme collectif de l'Eglise. S'il est révélé, en effet, que pour les membres du Christ qui sont touchés par le péché originel, lequel est un péché de nature non de personne, la loi de corésurrection dans le Christ est entravée et différée jusqu'à la fin du monde, c'est-à-dire jusqu'au moment où le péché originel sera vaincu pleinement, en tant que péché de toute la nature humaine: a) par l'interruption de la génération, qui le propage, b) par la résurrection de tous ceux qu'il aura condamnés à mort: «Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort» (I Cor., xv, 26), – il est pareillement révélé que, pour un membre du Christ qui ne serait pas touché par le péché originel, la loi de corésurrection et de conglorification dans le Christ ne serait pas entravée ni différée, et s'appliquerait tout de suite, dans le cadre d'une vie humaine personnelle, à la ressemblance de ce qui s'est produit pour le Christ.

«Le Christ Jésus qui est mort, bien plus qui est ressuscité, est à la droite de Dieu, et il intercède pour nous» (Rom., viii, 34). «Du fait qu'il demeure éternellement, il possède un sacerdoce intransmissible; en conséquence, il peut sauver avec plénitude ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant en vue d'intercéder pour eux» (Hébr., vii, 24-25). L'intercession céleste *du Christ* n'est plus, comme sa mort en croix, un acte méritoire et rédempteur. C'est un acte supra-historique ininterrompu, par lequel il ratifie la supplication historique et rédemptrice de la Croix, consommée en une fois, mais valable pour chacun des moments successifs de notre temps. Ce n'est plus un acte destiné à nous *acquérir* les grâces du salut, c'est un acte destiné à nous *dispenser* du haut du ciel les grâces du salut acquises sur la terre. «Tout est consommé» (Jean, xix, 30) sur la Croix pour l'acquisition des grâces; mais tout ne sera «soumis» (I Cor., xv, 27) qu'à la fin, quand s'achèvera la dispensation de la rédemption.

Pareillement, l'intercession céleste *de la Vierge et des élus* a cessé d'être méritoire et corédemptrice. Elle procède toujours de la charité, mais d'une charité qui n'a plus à mériter ni à acquérir, et dont l'office est de demander que les grâces de salut soient données aux hommes en compensation des mérites de la charité terrestre, historique: avant tout de la charité rédemptrice du Christ, puis de la charité corédemptrice de ses membres. Ainsi, pour la Vierge et les saints, à l'image du Christ, après un temps de média-

tion pour l'*acquisition* des grâces, vient un temps de médiation pour la *distribution* des grâces; tout est consommé pour eux à la mort dans l'ordre de l'acquisition des grâces; mais tout continue pour eux jusqu'à la fin du monde dans l'ordre de la distribution des grâces: «Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre», écrivait sainte Thérèse de Lisieux. Mais, ici encore, il faudra franchir une frontière, et dire: autant la Vierge prime l'Eglise de la terre dans son intercession médiatrice comme corédemptrice dans l'ordre de l'acquisition des grâces, autant elle prime l'Eglise du ciel dans son intercession médiatrice comme codispensatrice dans l'ordre de la distribution des grâces du salut.

Le 1^{er} novembre 1954 sera instituée la Fête de la Royauté de la sainte Vierge. Marie, Reine du Ciel: ce n'est pas seulement un titre d'*honneur* désignant son élévation en grâce et en gloire au sommet de toutes les autres créatures; c'est encore un titre de *fonction* désignant le rôle éminent, d'une part, de son adoration dans le mouvement de l'univers faisant retour au Créateur, et, d'autre part, de son intercession médiatrice dans la dispensation des grâces du salut.

On voit comment s'organisent chaque fois les rapports, d'une part, du Christ qui est principe, et d'autre part, dans son œuvre, de Marie et de l'Eglise. Conformément à la règle de l'analogie de la foi.

III

DU RÔLE DE LA DURÉE ET DE LA CONNAISSANCE EXPÉRIMENTALE DANS LE DÉVELOPPEMENT DU DOGME MARIAL

L'Eglise doit commencer par éprouver dans sa chair les effets de la rédemption, avant de parvenir à en prendre pleinement conscience, et de pouvoir les formuler explicitement.

C'est après les avoir éprouvés, en avoir pris conscience, se les être explicités à elle-même, qu'elle peut comprendre, par le même mouvement, en vertu d'une sorte de connaissance par connaturalité, et comme par intuition, ce que ces effets de la rédemption ont pu être en Marie, première des rachetés et destinée à enfanter non seulement des chrétiens, mais le Christ.

Le temps est nécessaire à l'Eglise, les épreuves lui sont nécessaires, et les «défis» que lui adressent, non seulement ses adversaires, mais encore les ignorances, les maladresses, les insuffisances, les péchés de ses enfants. Plus généralement, tout le déroulement de l'histoire, ses progrès, ses catastrophes, sont nécessaires à l'Eglise pour l'aider, pour la forcer à prendre conscience d'une manière progressive, toujours plus étendue et plus explicite, de son propre mystère.

Dans la même mesure, le temps, les épreuves, les «défis», le déroulement de l'histoire, ses progrès et ses catastrophes, sont nécessaires à l'Eglise, pour qu'elle puisse connaître, en quelque sorte par voie d'inclination, de

connaissance expérimentale et affective, ce qu'elle était quand, en face du Christ, elle se trouvait tout entière récapitulée en Marie; et pour qu'elle puisse connaître aussi tout ce qu'elle est maintenant, par Marie. Il a fallu, en effet, que l'Eglise fût une fois ce qu'elle était en Marie, pour qu'elle soit ce qu'elle est aujourd'hui en elle-même; dans l'ordre des grandeurs de sainteté, qui sont les grandeurs suprêmes, Marie est, autour du Christ, comme la première onde de l'Eglise, génératrice de toutes les autres, jusqu'à la fin du temps ¹.

On comprend dès lors pourquoi les définitions du dogme marial vont correspondre secrètement aux grands événements de la vie de l'Eglise. Elles marquent les moments où, en face des «dés» terribles qui lui sont adressés par le monde, l'Eglise doit prendre par la foi une nouvelle conscience des ressources divines cachées en elle dès les jours de sa formation. Chaque fois, la cause de Marie sera la cause même de l'Eglise et du peuple chrétien; et chaque fois, la cause du peuple chrétien sera la cause de Marie; et ces deux causes, celle de Marie et celle du peuple chrétien, seront toujours, avant tout, la cause du Christ lui-même.

A Ephèse, où est définie la divinité du Christ et la maternité de Marie, ce qui est immédiatement en question, c'est la nature du Christ, tête de l'Eglise, et des deux réalisations de son corps mystique, l'une personnelle en Marie, l'autre collective en l'Eglise.

Plus tard, après la catastrophe de la chrétienté médiévale, c'est la nécessité de la rédemption du Christ pour tous les hommes, la sainteté de cette rédemption, la puissance de ses effets en l'Eglise et en Marie, bref toute la réalité du Royaume qui n'est pas de ce monde, que le dogme de l'Immaculée Conception prêchera à une civilisation qui nie le péché, a perdu le sens de sa dépendance par rapport à la Croix du Christ, et parle de placer désormais son espérance dans les seules ressources de l'aventure humaine.

La doctrine de la médiation corédemptrice de la Vierge, qui sera peut-être définie demain, rappelle aux chrétiens qu'à l'image de Marie, unie au sacrifice rédempteur que son Fils offrait au Calvaire pour toute l'humanité, ils sont invités, dans un univers de plus en plus solidaire économiquement mais de plus en plus divisé spirituellement, à être dans le Christ et par le Christ avec toute l'Eglise, non seulement des membres «sauvés», mais encore des membres «sauveurs» de ce monde contemporain qui leur est hostile, et des millions d'âmes qu'il renferme.

En définissant l'Assomption de la Vierge, Pie XII veut qu'au moment où les «mythes du matérialisme» menacent d'anéantir la vie des hommes, «soit mise en lumière, devant les yeux de tous, la fin sublime à laquelle notre corps et notre âme sont destinés» ². Nous devons travailler de toutes nos forces à l'avènement d'une nouvelle chrétienté; nous savons pourtant que, même dans le meilleur cas, elle ne représentera jamais qu'un moment

¹ *L'Eglise du Verbe incarné*, t. II, p. 428.

² *Acta Apost. Sedis*, 1950, p. 770.

de l'histoire d'une planète étroite et périssable : l'espérance chrétienne franchit les limites du temps, elle nous fait attendre la résurrection de la chair et la vie du siècle à venir ¹.

A la manière dont le Verbe a régi le déroulement de la vie temporelle du Christ, l'Esprit du Christ régit maintenant le déroulement de la vie temporelle de l'Eglise. Les chemins dans lesquels il l'engage restent pleins d'inconnu et de mystère. Ils ne cessent de faire l'admiration des anges et des élus. Selon saint Pierre, ceux qui prêchent l'Evangile dans l'Esprit saint envoyé du ciel, dispensent des choses « dans lesquelles les anges désirent plonger leur regard » (I Pierre, I, 12). Saint Paul révèle l'insondable richesse du Christ et le mystère tenu caché depuis des siècles en Dieu, « pour que soit manifestée maintenant aux principautés et aux puissances dans les cieux, par l'Eglise », à la vue du déploiement progressif de l'Eglise, « la sagesse infiniment variée de Dieu » (Ephés., III, 10). Il désire que le Christ habite par la foi dans le cœur des Gentils, qu'ils soient enracinés et fondés dans l'amour, pour qu'ils puissent comprendre « avec tous les saints, ce qu'est la largeur et la longueur et la hauteur et la profondeur... » et « connaître la charité suréminente de la science qui est dans le Christ » (Ephés., III, 16-19). En expérimentant dans l'amour toujours davantage ce qu'elle est elle-même, l'Eglise entière éprouve toujours plus explicitement ce que le Christ veut d'elle, et ce qu'il a voulu de sa Mère, et ce qu'il a voulu pour lui-même, et finalement ce qu'il est lui-même. Elle apprend dans sa propre chair le mystère du Christ, de sa descente dans le temps, de sa lutte contre le mal, de son désir de sauver le monde, de son passage à la gloire.

¹ Cf. Jacques MARITAIN, *The Range of Reason*, New York, 1952, p. 204.

Source de vie et de pureté *

«Le Seigneur, dit saint François dans son *Testament*, me donna une telle foi dans les églises que je priai ainsi simplement en disant: *Nous vous adorons, Seigneur Jésus-Christ, dans toutes vos églises, qui sont dans le monde entier, et nous vous bénissons parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.*»

Plus encore que la maison du peuple chrétien, l'église est la maison du Christ. Un mystère, une présence, remplit la plus pauvre des églises catholiques. Elle est habitée. Elle ne vit pas d'abord du mouvement que lui apporte le va-et-vient des foules. Elle est elle-même, antérieurement, source de vie et de pureté pour ceux qui franchissent son enceinte. Elle possède la présence réelle, la présence corporelle du Christ, le «lieu» où le suprême Amour a touché notre nature humaine pour contracter avec elle des noces éternelles, le foyer de rayonnement capable d'illuminer tout le drame du temps et de l'aventure humaine.

Chacun peut entrer là et rencontrer personnellement, silencieusement, intimement le Jésus de l'Evangile. Chacun, quelles que soient ses ignorances, les fautes dont le souvenir peut l'accabler, ses secrètes détresses intérieures, ose l'approcher, comme jadis la pécheresse dans la maison de Simon le Pharisien. Chacun peut crier vers lui comme l'aveugle de Jéricho, et dire: *Seigneur, que je voie!*

Quand un homme loyal s'enquiert auprès de vous de ce qu'il doit faire pour trouver la Vérité, avant même peut-être de lui expliquer le catéchisme et les mystères chrétiens, avant aussi de le jeter dans la foule des croyants où il se sentirait comme étranger et où l'Eglise risquerait de lui apparaître comme un groupe communautaire pareil à tous les autres, demandez-lui d'aller s'asseoir un moment chaque jour dans une église avec l'Evangile, à l'heure où il n'y a personne. C'est plus tard qu'il pourra comprendre que la Présence réelle est la raison d'être de la permanence de l'Eglise dans l'espace et le temps jusqu'à la Parousie.

Il y a trop d'églises laides à notre époque pour qu'on puisse parler sans réticences, avec le psalmiste, de la beauté de la maison de Dieu. La beauté est ardemment désirée. Mais c'est d'autre chose qu'il s'agit quand on parle de la rencontre d'une âme avec le Christ sacramenté. Cela peut être une grande douceur, un moment de paradis. Cela, peut être aussi le cri d'une misère et d'une impuissance, une sorte de lutte et d'agonie. Cela peut être encore une attaque brusque, parfois sauvage, un rayon de la Croix sanglante qui déchire l'âme dans ses profondeurs.

* Page de conclusion d'une conférence prononcée dans le cadre des *Conférences de Saint-Louis de France* à Rome, le 14 octobre 1965, publiée ensuite en brochure, *La présence sacramentelle du Christ*, Editions Saint-Augustin, Saint-Maurice (Suisse), 1966.

C'est l'heure du Saint-Esprit *

Les Personnes divines surviennent à nouveau dans l'Eglise, elles ont à chaque fois une manière nouvelle d'exister en l'Eglise ou plutôt l'Eglise acquiert à chaque fois une nouvelle manière d'exister dans les Personnes divines. Mais comment donner une idée de ces renouvellements de l'Eglise, de leur étendue, de leur profondeur ?

Les missions invisibles ravivent le feu apporté par les missions visibles. A certains moments, ces missions se font plus intenses et plus merveilleuses. De grandes effusions de lumière et d'amour accompagnées de miracles et de prophéties descendent sur l'Eglise militante. C'est peut-être aux plus sombres époques, quand des milliers d'âmes apostasient, que le saint-Esprit semble vouloir racheter, par l'intensité de la ferveur et la fréquentation de l'héroïsme, les pertes subies en nombre et en extension. La raison de ces rythmes nous échappe.

Sous ces incomparables visitations, sous ces missions invisibles par lesquelles Dieu vient reprendre l'ouvrage de sa création, l'Eglise sent tressaillir ses enfants dans son sein, elle est remplie de l'Esprit Saint, elle s'émerveille en disant : « D'où me vient que mon Seigneur vient à moi ? » Ces touches divines enflamment son cœur, elles lui donnent un élan toujours nouveau. L'Eglise est ainsi la patrie des renouvellements spirituels. Elle est la seule fontaine de jeunesse.

Aux moments décisifs de son histoire, le Saint-Esprit viendra au secours de son Eglise par des voies exceptionnelles. Il suscitera en elle des miracles de force, de lumière, de pureté. Dans la hiérarchie ou dans le peuple fidèle, des hommes et des femmes se lèveront ; ils auront pour annoncer leur message tant de netteté dans la voix, tant de sainteté dans le cœur que le monde croira réentendre les apôtres.

Ils feront des miracles, discerneront les esprits, parleront en langues. Ils seront les vrais prophètes. Ils prophétiseront pour éclairer à la lumière de la révélation le mouvement de leur époque et les besoins des hommes. En eux reparaitront sous une forme adaptée aux conditions nouvelles de la vie de l'Eglise, les grâces charismatiques qui furent élargies aux premiers chrétiens (cf. I Cor. 12).

Ces venues du Saint-Esprit dans l'Eglise, ces visites du Saint-Esprit pourront se borner parfois à des secours miraculeux. Mais le plus souvent,

* Publié dans *Jésus-Caritas*, n. 173, janvier 1974, pp. 31-32.

les manifestations charismatiques de l'Eglise ne seront que le signe extérieur, le contrecoup sensible d'une effusion surnaturelle, incomparablement plus précieuse encore de grâce et de sainteté.

Newman avait raison lorsqu'il pensait qu'à l'exemple de ce qui s'est produit lors de la première Pentecôte, les temps des miracles correspondent à des temps de sainteté.

Les initiatives du Saint-Esprit pour susciter dans son Eglise des missions exceptionnelles ne pourront entrer en conflit avec le pouvoir juridictionnel : l'Esprit ne se contredit pas.

Il y a ainsi dans le désert de notre planète un nouveau Eden que féconde la sollicitude croisée du Verbe et de l'Esprit, de l'Intelligence et de l'Amour.

Conseils à l'ouverture d'une retraite *

Venir avec un grand désir de lumière.

On vit seul par la partie la plus cachée de son cœur.

Entre l'âme et Dieu, il y a des secrets dans lesquels personne ne peut pénétrer!

Ce désir de lumière, ce désir d'absolu, il faut le mendier à Dieu.

Dieu vous parlera pendant cette retraite, peut-être pas, cependant, dans le sens que vous auriez désiré. Venez avec un grand abandon. Dites: mon Dieu, ce que vous voudrez, Ce que vous voulez de moi, faites-le! Dites, comme la Sainte Vierge: Voici la servante du Seigneur.

Je vous recommande aussi la prière. La prière dans une grande confiance, confiance que toute prière dans laquelle on demande, pour soi, une chose spirituelle pour le bien de l'âme, telle que foi, humilité de cœur, etc., est exaucée.

Ecarter l'idée, extrêmement funeste, de l'inutilité de la prière. La Prière sert pour le monde entier. Jésus a prié...

Priez pour le monde entier... pour toute l'Eglise... pour les païens...

Nous avons cette grande joie d'être ici avec le seul devoir d'aimer.

Priez, prenez chacune dans votre cœur la prière les unes des autres; c'est la communion des saints mise en action. Portez-vous les unes les autres par la prière.

La prière ne dépend pas avant tout de la sainteté de celui qui prie. Son efficacité dépend tout d'abord de la miséricorde de Dieu à laquelle elle fait appel.

La prière vous sera comme une nourriture.

Je vous recommande une condition, si vous voulez que Dieu vous parle: le silence. Gardez-le bien.

Le silence extérieur vous aidera pour le silence intérieur. « Je le conduirai dans le désert, et je parlerai à son cœur... » (Osée).

La prière qu'on fait pour la conversion des autres n'est pas toujours exaucée. Elle peut être arrêtée par la volonté rebelle de celui pour qui l'on prie, bien qu'elle puisse rendre docile cette volonté (Jésus a prié pour tous, mais tous ne l'ont pas reçu); mais si je prie pour moi, dans le sens de mon bien spirituel, c'est que mon cœur est ouvert. Même si je suis encore dans le péché, elle ouvre une route par laquelle descend le pardon de Dieu.

On devrait être comme un miroir qui prend toute la prière du ciel, pour la diriger vers le monde qui est dans le péché et dans le sang!

Val St-François, 6 juillet 1939

* Notes non relues par le Cardinal.

Le défi des totalitarismes *

(...) A la faveur de la grande poussée d'athéisme qui sévit dans le monde depuis deux siècles et plus encore, la communauté politique en est venue, tout en se déclarant purement temporelle, à réclamer pour elle le même amour messianique que les hommes ne peuvent vouer qu'au royaume de Dieu, surnaturel et immortel. Un point sur lequel il est bon d'insister, c'est que cette communauté politique n'est pas athée accidentellement et passagèrement; elle est athée constitutivement et foncièrement. Le jour où le totalitarisme permettrait de confesser l'existence de Dieu, il devrait reconnaître, du même coup, qu'il y a dans chaque homme une âme capable de s'élever jusqu'à Dieu, une âme spirituelle, immortelle, et par conséquent plus précieuse que la communauté politique tout entière. Ce jour-là, le totalitarisme aurait cessé d'exister.

Il ne peut être question, du point de vue des chrétiens, de défendre l'une des formes du totalitarisme contemporain. Dans les pays où il existe, l'attitude qu'ils doivent prendre leur a été marquée dans les écrits des saints apôtres, Pierre, Paul et Jean. Mais une question peut se poser: Est-il permis, pour s'opposer efficacement à une forme de totalitarisme, d'en adopter provisoirement une autre? Est-il permis, pour s'opposer au communisme, d'adopter provisoirement un mythe comme le racisme ou l'étatisme, en se réservant d'intervenir, au moment opportun, pour en réprimer les outrances?

Il nous paraît que c'est folie. Ces grands mythes athées sont des ensembles, tout y est tissé d'une même toile, ils sortent, pour ainsi dire, de la nature des événements contemporains, on ne leur fait pas leur part. Si l'on met le doigt dans la machine, le bras sera pris, et bientôt la tête. Ne combattons pas le communisme par le racisme, ou le fascisme. Alors, faudra-t-il dépenser toutes nos forces à conserver, le plus longtemps possible, un ordre politique adapté peut-être au siècle révolu, mais inadapté au monde historique qui se prépare, un ordre historique condamné à mort? Il y a mieux à faire.

Si l'on prétend lutter au plan politique, il n'y a qu'une issue. Il faut donner au monde une nouvelle idée-force politique, un mythe politique qui, cette fois, ne soit pas menteur, un idéal historique pour une nouvelle

* Extrait de *Les Communautés totalitaires*, 1935, reproduit dans *Exigences chrétiennes en politique*, pp. 22-24.

chrétienté¹. Il faut travailler à instaurer une formation politique chrétienne, neuve, inédite, encore irréalisée. Pour le mythe politique médiéval, même si l'on ne tenait pas compte de ses innombrables défaillances, il doit être entendu entre nous qu'il est usé, périmé, inemployable. Il ne faut pas, l'ayant rejeté en bloc, y revenir dans le détail. Le nouveau mythe, le nouvel idéal politique chrétien devra se présenter comme résolvant d'une manière nouvelle les grands problèmes du capital et du travail, de la banque et du crédit, de l'exploitation des sources de pétrole, du déclenchement des guerres; le problème juif, les problèmes de la tolérance des rites et des comportements de vie des infidèles, de la cohabitation pacifique, sur la planète, des races blanche, jaune, noire, etc. On le voit, les problèmes ne manquent pas. A tous ces problèmes, il faut donner des réponses neuves, qui ne soient ni la réponse du libéralisme, ni la réponse du communisme. En même temps, il faut que des hommes politiques dont la foi sera pure, profonde, héroïque, doués de génie, capables de créer de nouvelles techniques politiques, se mettent à l'œuvre dans plusieurs pays à la fois, car c'est la face du monde qu'il faut renouveler politiquement, non un pays isolé, grand ou petit. Si cela se réalise, et il ne faut pas dire que cela est irréalisable, nous verrons reflourir sans trop attendre, non pas le moyen âge chrétien, mais un nouvel âge chrétien.

Si cela ne se réalise pas, s'il manque à notre époque des hommes politiques ayant ensemble la foi surnaturelle, le génie politique, l'esprit d'invention et de réalisation dont nous parlons, alors la lutte efficace, décisive, entre les athées et les chrétiens, ne se fera d'aucune façon au plan politique. Elle se fera tout entière sur un plan supérieur, entre l'Eglise qui ne sombrera jamais, à qui les saints et les martyrs ne feront jamais défaut, et les Bêtes démoniaques que tous les habitants de la terre recommenceront d'adorer, sauf «ceux dont le nom a été écrit dans le livre de vie de l'Agneau égorgé, dès la fondation du monde».

¹ Au lieu de *mythe*, nous parlerons plutôt, avec J. Maritain, d'un nouvel *idéal héroïque*.

NOVA ET VETERA

Fondateur: **Charles, Cardinal Journet (†)**

Direction et Rédaction: Georges Cottier, O. P.
4, av. Saint-Paul,
1208 Grange-Canal (Genève)

Edition et administration: Librairie Méroz,
12, boulevard Georges-Favon,
case postale 301
1211 Genève 11

Compte de chèques postaux: Genève 12-10232
(Revue *Nova et Vetera*)

* * *

Conditions d'abonnement pour 1975

(Les abonnements sont annuels et partent toujours du
N° 1 de l'année en cours.)

Suisse: Abonnement annuel ordinaire: Fr. 20.—

Abonnement de soutien Fr. 25.—

Prix du numéro à part Fr. 5.50

Autres pays (y compris la France):

Abonnement annuel Fr. suisses 23.—

Le numéro Fr. suisses 6.—

Nos abonnés français peuvent payer leur abonnement par
simple mandat ou virement postal sur notre CCP

en mentionnant bien le n° de CCP: 12-10232

**Nous demandons à nos abonnés, aux éditeurs de livres et
de revues, de prendre note du changement intervenu dans
notre adresse.**